



*Nestor Basterretxea,
Zortzigarren Hilarri, face, bois teinté.
Musée Basque - © Alain Arnold.*

AITZINSOLAS

Bai, 2010ean krisiak dirau. Baina udaberriko eguzkiak itxaropenez berritzen eta argitzen gaitu. Krisia, hogoita hamar urteko kezka-sorgia ? Deusik ez da hori Nestor Basterretxea gure gomitatu duinaren 84 urteen aldean. Zenbat krisi bizi izan ditu erraldoi horrek ? Bizkitartean horren obra bi hitzek laburbiltzen dute : askatasuna, berpizkundea. 2010ko udaberri honetan Euskal Museoak Nestor Basterretxea omentzen du, zizelkaria eta margolaria, euskal kulturaren bultzatzaile handia. Arte unibertsala eta euskal tradizioa elkarri lotzen duten kate-begietarik da. Euskal lurreen landatuak diren artista horren harri biribilek “zen” budismoaren senetik badute, hutsaren esperientzia egitera deramatena. Maisuaren elkarriketak eta BMB 175 honetan hautatu artikuluek lagunduko zaituzte Museora eginen duzun ikusaldian. Euskal Museoko ateak iragaiten dituzten sortzaileek horgo ingurumenak eman dezakeen urduritasuna deusezten dute.

Patrick

AHETZ-ETCHEBER

*Euskal Museoen
Aldizkariaren
zuzendaria*

2

Gure kultura ez dute beraz 1920 urteetako erlikiek laburbiltzen. Sortzen eta bersortzen da, gaurregun, arte garaikidearekin. Euskal Museoa gizarte-museo izaki eta, horren egitekoa ote da arte garaikidearen erakusketa ? “Bixtan dena baietz” diote Euskal Museoen Adiskideek. J. Battesti-k gai hau berritzen du, gogoeta batzu eginez nola beha daitekeen sorkuntza garaikideari. Badu 80 urtez goiti BMB paperean argitaratzen dela. Internet aroak beste bide bat zabaltzen dio : www.samb-baiona.net. “Gunearen oihartzuna” hor du orai lankide. Gatza nahi baduzu, zoaz “Mixteriozko zera” orrialdera, eta irudimenari zabal bidea ! Mixterio hori zer den, ikus webgunean.

BMB bere ohiko bilaketaren bidetik doa. M. Douyrou eta O. Ribetonek itsasoaz bestaldera geramatzate. Museoen zuzendariak lantzen du XVIII. mendean Santo Domingon egiten zen beltzen salerosketa. Zeren Baionako portuak salerosketa hastial hortan parte hartu baitzuen. J. Blot medikuak Nafarroako harroka batean zizelkatu irudia eta haren erranahi sinesgarri bat aurkezten dizkigu. Azkenik J.M. Aynaud eta haren lankideen lekukotasunak gogoratzen digu gizartearen zerbitzuko izan den bizitza batek zenbat merezi duen gure herriaren historian zizelkatua izatea.

Irakur gogotik eta eguzkiak on dagizuela.

ÉDITORIAL

Patrick
AHETZ-ETCHEBER

Directeur
de publication

D'accord, en 2010, c'est toujours la crise. Mais le soleil printanier régénère et nous illumine d'espoir. La crise, concept anxiogène trentenaire ? Ce n'est rien face aux 84 ans de notre digne invité, Nestor Basterretxea. Combien de crises ce monstre sacré a-t-il connues ? Et pourtant, son œuvre se résume en deux mots : liberté et renaissance. En ce printemps 2010, le Musée Basque rend hommage à Nestor Basterretxea, sculpteur et peintre, grand contributeur de la vie culturelle basque. Il est un maillon nécessaire de la longue chaîne reliant le mouvement universel de l'art avec la tradition basque. Ses stèles ancrées dans la terre basque semblent influencées par le bouddhisme zen et invitent à une expérience de la vacuité. Interview du Maître et articles sélectionnés en ce Bulletin du Musée Basque 175 accompagneront votre prochaine visite au Musée. Avec les créateurs qui franchissent les portes du Musée Basque, l'inquiétude ambiante est battue en brèche par l'expression culturelle et artistique.

3

Notre culture ne se résume donc pas aux reliques des années vingt. Elle naît et renaît aujourd'hui avec l'art contemporain. Est-ce le rôle du Musée Basque, musée de société, d'exposer l'art contemporain ? "C'est une évidence", s'enthousiasment les Amis du Musée Basque. J. Battesti renouvelle l'approche avec une réflexion sur la manière d'aborder les créations actuelles. Depuis plus de 80 ans, le Bulletin vit au rythme de ses parutions papier. L'ère Internet apporte une nouvelle dimension, nom de code : www.samb-baiona.net. "L'écho du site" rend compte de cette symbiose naissante. Pour donner du sel, rendez-vous à la page "l'objet mystère" et en avant l'imagination ! La réponse à cette énigme est consultable sur le site.

Le Bulletin reste fidèle à sa mission d'étude. Le texte de M. Douyrou et celui d'O. Ribeton nous emmènent outre-Atlantique. Le conservateur du Musée Basque dresse un tableau de la traite négrière au XVIII^e siècle à Saint-Domingue. Le port de Bayonne avait en effet participé à ce détestable trafic humain. Puis, le Dr J. Blot observe une sculpture rupestre en territoire navarrais et en propose une signification pertinente. Enfin, le témoignage de J.-M. Aynaud et coll. rappelle combien une vie au service de la collectivité mérite d'être gravée dans l'histoire de notre pays.

Bonne lecture et profitez bien du soleil.

Erratum : Dans le Bulletin du Musée Basque N° 174, il convient de lire page 104, note 5, "Abraham Léon et Eugène Labat" et non "Jules Labat".



SOMMAIRE

- 2 AITZINSOLAS - ÉDITORIAL
Patrick AHETZ-ETCHEBER
- 5 À PROPOS D'UNE SCULPTURE RUPESTRE
en montagne basque
Jacques BLOT, Jakes CASaubON, Pampi OLAIZOLA
- 25 JEAN LARCHEVÊQUE (1665-1720)
Un bayonnais survivant de l'expédition de Cavelier de La Salle
à l'embouchure du Mississipi
Marcel DOUYROU
- 45 LES PLANTATIONS DE SAINT-DOMINGUE ET LA TRAITE NÉGRÈRE
DANS LE DERNIER QUART DU XVIII^e SIÈCLE
Olivier RIBETON
- 63 JEAN FOURCADE (1895-1973)
Chronique biographique
Jean-Marie AYNAUD, Brigitte GRELLIER-FOURCADE, Bernard FOURCADE,
Bertrand FOURCADE
- 73 ENTRETIEN AVEC NESTOR BASTERRETXEA
réalisé le 10 février 2010
Marie-Claude BERGER, Maïte ITHURBIDE
- 77 NESTOR BASTERRETXEA, UN SCULPTEUR CONTEMPORAIN GÉNÉREUX
Olivier RIBETON
- 81 EXPOSER L'ART CONTEMPORAIN AU MUSÉE BASQUE
Jacques BATESTTI
- 91 LA SAMB ET LE BULLETIN DU MUSÉE BASQUE SUR INTERNET
Olivier CLÉMENT
- 93 CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DE LA VIE RELIGIEUSE EN IPARRALDE :
PRÉSENTATION
Michel DUVERT
- 95 DÉCOUVERTE D'UNE HACHE PLATE À SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE
Claude BLANC
- 99 COMPTES RENDUS
Odile CONTAMIN
Kristian LIET
Olivier RIBETON
- 103 ZER DA HORI ?

À PROPOS D'UNE SCULPTURE RUPESTRE EN MONTAGNE BASQUE

Jacques BLOT,
Jakes CASAUBON,
Panpi OLAIZOLA

Une très probable représentation de tête d'animal avec un œil central inscrit entre deux volutes - pouvant suggérer des cornes - a été trouvée en montagne, sculptée sur un rocher. Cette sculpture, tout à la fois esthétique et chargée de symboles, demande à être analysée et interprétée pour une meilleure approche de sa signification et de la personnalité de son auteur.

 5

Arroka batetan zizelkaturik, abere burua izan daiteken irudikapena atzemana izan da mendian. Irudi honen erdian, begi bat ikusten ahal da, adar pare bati pentsarazten duten bi kixkerren artean. Aldi berean ederra eta ikur edo sinboloz betea den zizelkadura honek, azterketa fina eta interpretazioa merezi ditu, bere erranahia eta bere egilearen nortasuna hobeki ezagutzeko gisan.

■ Circonstances de découverte

Au cours de l'année 2006, le guide de montagne Panpi Olaizola informa Jakes Casaubon de la découverte d'une pierre sculptée en territoire navarrais. Les photos prises attisèrent notre curiosité. Il fut donc décidé de nous rendre tous les trois sur le terrain.

Face à cette représentation, la première impression était celle d'une tête d'animal, dont les volutes latérales pouvaient suggérer des "cornes", (un ovin, bélier ou bouc ?). Le plus étonnant était la présence évidente d'un œil gravé entre les deux volutes latérales, ainsi que d'une troisième volute entourant l'œil gauche.

Nous avons immédiatement informé Jesús Sesma, Directeur du Département Archéologique du Musée de Navarre à Pampelune, qui, après avoir contacté ses collègues archéologues et ethnologues, nous a appris que ce type de figure était totalement inconnue dans nos régions. Par ailleurs, Jesús Altuna, de la Société Aranzadi (Saint-Sébastien), nous a confirmé cette même absence en Guipúzcoa.

■ Le site

Cette pierre se trouve vers l'extrémité d'un vallon qui se rétrécit au niveau d'une barre rocheuse verticale de grès triasique qui forme la paroi nord du site, lequel va ensuite en s'élargissant, jusqu'à un abrupte de plusieurs dizaines de mètres, véritable gouffre. Un petit cours d'eau franchit cette barre rocheuse par une cascade. À l'ouest, la barre rocheuse creusée à sa base par l'érosion forme comme un abri sous roche. La cascade s'épanouit dans une vasque de forme ovale, d'environ 6 m x 5 m dont la profondeur est de quelques centimètres. Les berges de la vasque, à l'est et au sud, ont, semble-t-il, été volontairement renforcées d'une douzaine de blocs rocheux de grès triasique bien individualisés ; le bloc le plus à l'ouest qui marque la naissance du courant de drainage, est aussi le plus volumineux ; c'est lui qui supporte la sculpture.

Le site a donc toujours offert des conditions éminemment favorables aux pasteurs et troupeaux. Soulignons dès maintenant, trois composantes qui peuvent présenter un certain intérêt : l'eau, l'abri sous roche et le gouffre.

6

■ Un contexte pastoral très ancien

Nous sommes ici hors des grandes voies de passage attestées par la recherche, mais à proximité d'une piste pastorale et en pleine zone de pâturages, comme le prouvent non seulement les troupeaux qui fréquentent encore ces lieux, mais aussi les nombreuses ruines de cayolars, certaines à moins de 100 m. Cette présence pastorale ne date pas d'hier. Dès l'Âge du bronze (1800 av. J.-C.), ou du fer (700 av. J.-C.), le pastoralisme est déjà bien présent comme en témoignent les multiples dolmens, cromlechs et menhirs qui existent dans l'environnement général du site.

À proximité immédiate de cette sculpture, nous avons identifié dans un petit ensellement sur une éminence qui domine le ravin et le site lui-même, un très évident **tumulus-cromlech pierreux** d'environ 4,50 m de diamètre et à 11 m au sud de ce dernier, sur le point le plus élevé de la colline, un second **tumulus-cromlech** de 5 m de diamètre, avec peut-être un petit **cromlech** tangent dans son quart nord-ouest.

■ La représentation

- La roche sculptée

Elle se présente sous la forme d'une dalle bien individualisée qui fait partie de la ceinture des blocs de grès triasique disposés en arc de cercle ; ce n'est donc pas une "roche en place". Elle est de forme grossièrement parallélépipédique et inclinée à 45° sur le sol ; son plus grand axe est orienté vers l'est-nord-est. Épaisse de 0,45 m environ, elle

atteint 1,50 m de long et sa hauteur 1,30 m. C'est dans son angle supérieur droit que se situe la sculpture.

- La sculpture

Effectuée sur une roche relativement dure à travailler (grès compact), elle est de dimensions modestes (elle peut s'inscrire dans un cercle de 19 cm de diamètre). Elle avait toujours échappé à nos yeux, bien que nous connaissions ces lieux depuis des années !

On remarque des volutes symétriques et harmonieuses de chaque côté d'un grand œil central, et plus bas, un triangle qui pourrait schématiser le museau d'un animal. De part et d'autre, les yeux : à gauche, l'œil est profondément incisé dans la roche et souligné par une troisième volute ; à droite, il est simplement marqué par une légère dépression et ne possède aucune volute.

Les deux orifices des narines, bien visibles, surmontent une gueule grande ouverte dont la lèvre inférieure déborde largement la supérieure, à cause du relief naturel de la roche qui est inclinée en avant et en bas et que le sculpteur a largement incisée pour indiquer l'orifice buccal. Le plus remarquable est la présence, entre les volutes latérales, d'un œil de grande taille, presque pratiquement identique en dimension, à ces volutes ou "cornes" de l'animal. Il est disposé dans le sens de la longueur de la tête, verticalement, disposition pour le moins curieuse. Contrairement aux deux autres yeux de cette représentation qui ne sont suggérés que par un point, la forme de cet œil central est parfaitement indiquée, avec l'iris au centre et, peut-être, la paupière supérieure sur le côté gauche. Enfin, le relief naturel de la roche a été utilisé : on s'en rend compte en regardant les profils de la tête, surtout le droit, où le museau busqué de l'animal est parfaitement rendu, la silhouette pouvant évoquer - si les volutes latérales sont assimilées à des cornes - celle de certains ovins, et plus vraisemblablement d'un bélier (ou d'un bouc ?).

La première impression qui se dégage de cette représentation semble être celle d'une tête de bélier, et Jesús Altuna, à qui nous avons montré photos et calque penche aussi pour cette hypothèse. Mais faut-il s'en tenir à une première impression ?

Si l'on regarde en particulier le calque de la gravure, en faisant abstraction des deux volutes latérales, on pourrait tout aussi bien y voir un visage humain, illuminé d'un grand sourire... dans cette hypothèse, les volutes latérales pourraient alors n'être que décoratives.

Mais il peut tout aussi bien s'agir, comme le suggère M. Duvert, d'un masque de forme animale, comme en portent des danseurs mimant ou évoquant un animal. Des représentations d'hommes masqués, recouverts d'une tête d'animal, sont connues depuis la préhistoire (le Sorcier de la grotte des Trois Frères en Ariège, en est un exemple parmi bien d'autres).



*Vue de dessus.
(Cliché J. Blot).*

■ L'opinion d'un sculpteur

P. Olaizola a eu l'excellente idée d'inviter sur le site un sculpteur sur pierre, Régis Pochelu d'Hasparren. Les lignes qui suivent sont le reflet des commentaires de ce dernier.

- Ses constatations techniques

Le relief général du rocher a en effet été apprécié, puis exploité et légèrement modifié. La pierre a été régularisée au niveau de l'avant ; le côté gauche (lèvre inférieure, joue), a également été refait. Le côté droit, correspondant au départ naturel d'un éclat (gel ?) a lui aussi été régularisé pour donner une notion de symétrie.



Il s'agit indéniablement de l'œuvre d'un homme expérimenté. Ce n'est pas le premier venu qui peut ainsi apprécier le relief d'une roche et l'exploiter d'un trait aussi assuré, reflet d'une pratique certaine. Le fait d'exploiter ainsi le relief naturel de la roche ne permet cependant pas de préciser l'époque : on connaît cette technique depuis le paléolithique supérieur.

Certes, le relief naturel de la roche, en particulier vu d'en bas et à droite, pouvait évoquer un profil d'ovi-caprin, avec front et museau busqués et, lors de son travail, le sculpteur a bien marqué les éléments caractéristiques de l'anatomie de l'animal : les deux lèvres avec gueule ouverte, les trous des narines, les yeux, et les "cornes". Ainsi, après s'être longuement attaché à régulariser l'avant de la tête - la gueule de l'animal lui a demandé du travail, non seulement pour la rendre symétrique, mais aussi pour réaliser la lèvre inférieure qui a nécessité un important ponçage - l'artiste a très probablement gravé les volutes latérales, puis la volute de l'œil gauche ; le trou central - concrétisant l'iris - ne venant qu'après la réalisation de celle-ci, étant donné la précision du centrage. L'œil entre les "cornes" a ensuite été gravé avant de passer à la région frontale : un éclat a en effet été enlevé entre lui et la bosse du museau, soulignant le relief de celui-ci qui va, de plus, être entouré d'un signe triangulaire, cordiforme, allongé.

- Son point de vue sur l'œuvre

Pour R. Pochelu, le sculpteur n'a pas voulu faire une œuvre uniquement représentative, naturaliste. Tout ce dessin lui paraît en effet hautement chargé de tracés symboliques : l'œil central, vertical, qui appelle d'emblée l'attention, l'utilisation des volutes encadrant ce dernier (avec une volute plus profonde à gauche) et une volute encore, au pourtour de l'œil gauche lui aussi bien marqué alors que l'œil droit, très peu indiqué, n'en possède pas. Si une certaine symétrie est cependant respectée, on notera que la volute de l'œil gauche va dans le même sens que la volute de la corne droite, et non de la gauche.

Pour R. Pochelu, il est évident que l'exécutant s'est "laissé emporter par sa sculpture" et que le graphisme a vite évolué, ou même que le dessin s'est voulu symbolique dès le départ, désirant exprimer un ou plusieurs messages par de nombreux tracés dont la signification n'est plus évidente actuellement.

La question de la personnalité de cet exécutant, de son imaginaire se pose dès lors ; nous y reviendrons.

- Le ou les outils utilisés

Ce sculpteur au trait assuré et expérimenté semble avoir essentiellement utilisé un burin plat métallique, sans pouvoir préciser quel type de métal. Une "masselette" a pu être utilisée pour la percussion, encore que celle-ci puisse être facilement remplacée par un petit galet.

Cette simplicité de l'outillage correspond bien à l'idée d'un exécutant expérimenté, certes, mais n'emportant pas avec lui, en montagne, tout son outillage de sculpteur.

Le diagnostic de burin plat repose sur l'étude de la forme et de la profondeur du trait, en forme de V, où l'on note un premier passage qui enlève un pan, suivi d'un second de l'autre côté qui complète le trait. Toutefois, si le type de trait ainsi réalisé ne permet pas à R. Pochelu de pouvoir éliminer avec certitude l'utilisation d'un burin de pierre - faute d'expérience en la matière - il est totalement exclu pour lui que ce travail ait pu être exécuté avec un clou ou la pointe d'un couteau.

■ La toponymie du site

En Pays Basque, la toponymie est un élément à ne jamais négliger, les noms des lieux pouvant, *a priori*, dater d'époques fort reculées et sont susceptibles, de ce fait, d'apporter des éclairages inattendus. Comme l'écrit le professeur J.-B. Orpustan : "cette gravure animale sur rocher demande à être perçue dans son environnement lexical et toponymique, indépendamment de la datation qui sera faite de cet ouvrage de caractère incontestablement artistique".

Les cartes IGN ou espagnoles, et même celles du cadastre, étant tout à fait muettes, Jakes Casaubon a mené une enquête sur les lieux et dans les environs afin de savoir si un toponyme précis désignait ce site. Seul un vieux berger originaire d'Arizkun a pu lui répondre. Ce dernier a très distinctement épilé le toponyme du site : **O K A Z T A R R O**.

Voici le commentaire de J.-B. Orpustan :

"Lexicalement, le nom *orkaztarro* est un composé où se lisent les mots *orkatz* (chevreuil) et *arro* forme dérivée de *ar* (mâle) qui se trouve dans le commun *marro* (bélier) [...]

Le composé originel *orkatz - arro* a subi une légère modification phono-morphologique avec insertion d'un - t - comme dans les dérivés eux aussi médiévaux de *lats* (cours d'eau), *Lastun*, *Lastiri* etc. Le mot *orkatz* lui-même à peu près sorti de l'usage au profit de *basahuntz* (littéralement chèvre des bois) a laissé des traces dans la toponymie locale : *Orkazlarre* (lande du chevreuil) est le nom d'une maison d'Ainhice-Mongelos citée en 1412 (*Orcazlarre*), ailleurs on a *Orkazagirre*, *Orkazberro*, etc.

J. Blot me fait observer cependant que les cornes du chevreuil sont 'droites et verticales' alors que celles de la gravure forment des volutes spectaculaires comme 'celles d'un bouc ou d'un bélier', et que les dictionnaires actuels donnent au mot *orkatz* d'autres sens : 'bouc, chèvre sauvage'. Le lexique basque actuel des animaux sauvages et des végétaux est bien mélangé et même dégradé d'un lieu à l'autre, mais le sens premier ne fait aucun doute. [...] D'autre part, si c'était un bouc



*Profil droit,
vu de l'est.
(Cliché J. Blot).*



*Profil gauche,
vu de l'ouest.
(Cliché J. Blot).*

akher, le toponyme l'aurait dit comme dans tant de lieux basques cités depuis les premiers temps médiévaux, les *Aquerreta* partout présents en abondance, *Akherbizkai* en Soule, *Akersaltu* en Navarre, sans oublier le fameux *Akhelarre* !

On peut alors penser :

- ou que le spectaculaire enroulement est un pur effet esthétique ;
- ou que le nom de "bouc" a été évité pour motif de tabou (?)¹ ;
- ou même que le toponyme est absolument distinct de la gravure, ce qui serait, tout compte fait, le plus étonnant".

On pourrait ajouter une 4^e hypothèse : gravure et toponymie sont contemporaines et ce **depuis** qu'ORKATZ signifie "bouc, chèvre sauvage". Toutefois, en ce cas, (J. Casaubon) on ne s'explique pas que ce sculpteur, maîtrisant parfaitement son art, n'ait pas représenté un bouc ou une chèvre en place d'un bélier.

12

À la remarque faite par J. Casaubon que le toponyme avait été épelé *OKAZTARRO* et non *ORKAZTARRO*, J.-B Orpustan répond ceci : "Si la (ou une ?) prononciation est *OKAZTARRO*, je n'y vois pas de raison suffisante pour modifier cette analyse, vu les nombreuses altérations (et réductions phonétiques : ici disparition du "r" par effet de dissimilation) que subissent la plupart de nos noms de lieux."

Toujours sur ce thème, J. Casaubon aimerait ajouter ceci : "Le professeur J.-B. Orpustan souligne judicieusement qu'*Orkatz*, terme très ancien, a gardé son sens premier jusqu'à nos jours, et la pertinence des interprétations de cet éminent spécialiste en toponymie et domonymie est unanimement reconnue ; qu'il soit cependant permis à l'autodidacte que je suis, et avec toute la prudence qui s'impose, d'émettre les remarques suivantes :

- Parmi les nombreux toponymes et domonymes en *ORKATZ*, le lieu dit *OKAZTARRO* serait, à ma connaissance, l'unique ayant subi une "réduction phonétique par disparition du "r" par effet de dissimilation".
- Bien que les toponymes en *OKA* (*oca*) n'aient pas la fréquence de ceux en *ORKATZ*, on en compte néanmoins une douzaine définissant des sommets, sources ou rivières (hydronymes), du Pays Basque aux monts de Léon-Galice, via la Castille. Leur étymologie demeure mystérieuse car les hypothèses émises par certains linguistes sont peu convaincantes. Un travail de recherche mené sur le terrain conduirait peut-être à lever le voile sur la signification de ce toponyme".

■ Analyse et interprétations possibles

On se trouve devant l'œuvre d'un exécutant expérimenté, pour qui le

relief de la roche semble avoir été utilisé comme support d'un ou de messages de nature symbolique.

Dans ce contexte de création, non interprétable en terme d'historicité, il est donc bien vain de vouloir essayer de préciser "de quand" date cette œuvre. Par contre, il semble beaucoup plus intéressant de tenter l'approche de l'imaginaire que semble véhiculer cette représentation, grâce à l'analyse des divers éléments figurés. Mais ceci sans oublier qu'en symbolique, c'est plus la totalité que les parties qu'il faut considérer.

Parmi les éléments représentés, trois nous semblent plus particulièrement dignes d'intérêt.

- L'œil central

Disposé verticalement et de façon particulièrement bien visible, il paraît même démesuré par rapport aux autres éléments figurés dont il semble bien être le principal ; nous commencerons donc par lui.

Si l'on consulte le "Dictionnaire des Symboles" (J. Chevalier et A. Gheerbrant, 1982), on constate en tout premier lieu que cet organe de la perception visuelle est presque aussi universellement reconnu comme le symbole de la perception intellectuelle.

Le "troisième œil" frontal est pour beaucoup l'organe de la perception intérieure, de la sagesse, de la clairvoyance. Rappelons que l'œil unique est par ailleurs le symbole de l'Essence et de la Connaissance divine. Dans cette interprétation, l'œil est alors considéré comme "la source" de toute chose, et plus particulièrement de la pensée, du comportement, de l'accueil. Enfin, l'œil divin, qui voit tout, est figuré très souvent par le soleil, et inversement, l'œil est l'équivalent symbolique du soleil².

Notre première interprétation de cet œil en faisait une représentation symbolique du soleil, impression confortée par le fait qu'en certaines zones du Pays Basque, soleil se dit aussi "Œil de Dieu" (*Jainkoaren begia*). Sur ce point précis, voici d'ailleurs l'avis de J.-B. Orpustan :

"Puisque vous citez l'appellation populaire et moderne du soleil *Jainkoaren begia*, il y a beaucoup plus intéressant et antérieur à la notion de Dieu/*Jainko* : c'est que **EGUZKI** est un composé de **EGU**, forme antérieure pour 'jour' - (d'où les mots comme *EGUBAKOITZ* > *EBIAKOITZ* 'jour isolé' pour le 'samedi' etc.) - et de **EKHI**, qui lui même est la base à peu près certaine de **BEGI** 'œil' (les parties doubles du corps commencent par b- en basque : *begi*, *beharri*, *beso*, *behatz*, *belhaun*), et le soleil était sûrement, en basque ancien, 'œil du jour', comme il l'est encore dans quelques langues.

Le caractère solaire du dessin gravé (travail artistique soigné) est absolument net, comme vous l'avez observé, avec même la correspondance précise 'œil/soleil', et ce pourrait bien être un témoignage survivant du culte solaire, lieu même de sacrifices ? [...] Le bélier était-il

comme le taureau, lié au mythe solaire, ou est-ce un autre animal de même aspect ?

Voilà de quoi nous plonger dans des abîmes de réflexion [...]”.

Dans ce contexte d’essai d’interprétation de cette gravure rupestre basque, le recours à la mythologie basque s’impose *a priori*, en se référant aux immenses travaux de Barandiaran recueillis dans son *Diccionario ilustrado de mitologia vasca*. (Barandiaran, J.-M. de, 1972)³. Au chapitre **EGUZKI**, “soleil”, “lumière solaire”, un très vaste développement est consacré aux diverses interprétations du mot *Eguzki*, en particulier au fait que le soleil est très fréquemment assimilé à un œil, et à son importance dans le monde conceptuel basque⁴.

Nous avons aussi fait appel à l’ethnologue Thierry Truffaut (Truffaut, Th. 2005), que nous remercions vivement pour l’étude qu’il a bien voulu consacrer à cette gravure sous l’angle de la mythologie basque et dont nous présenterons les principales réflexions au cours de ce travail.

14

- Les volutes ou spirales

Elles sont au nombre de trois et ne sont pas aisées à interpréter. Plutôt que de les considérer comme de simples ornements, il semble préférable de s’orienter, là encore, vers la recherche de leur signification symbolique.

Comme pour l’œil, l’origine et les significations de la volute ou de la spirale - qui font partie des archétypes universels - se perdent dans la nuit des temps.

Ainsi, toujours dans le “Dictionnaire des Symboles” on peut lire : “[...] La spirale, dont la formation naturelle est fréquente dans le règne végétal (vigne, volubilis) et animal, (escargot, coquillage), évoque l’évolution d’une force, d’un état. [...] Elle se rattache au symbolisme aquatique de la coquille, au symbolisme de la fertilité, de la féminité. (double volute, cornes etc.). Elle représente [...] la permanence de l’être sous la fugacité du mouvement. [...] La spirale est en fait un symbole cosmique. C’est un motif que l’on trouve souvent gravé sur les dolmens ou monuments mégalithiques”.

Une autre interprétation de la volute, réside dans son assimilation symbolique et schématique à une **corne**. De ce point de vue, les deux volutes qui encadrent l’œil central pourraient, en effet, être assimilées sans difficulté à des cornes. Avec le museau busqué déjà signalé, l’hypothèse d’une représentation d’ovin (bélier, bouc) pourrait aussi être avancée. Mais ces “cornes” sont plus évoquées que réellement figurées ; ceci est d’autant plus étonnant que la qualité de l’œuvre nous laisse à penser que l’auteur aurait très bien su représenter de “vraies cornes” s’il l’avait désiré ; et que dire de la volute qui entoure l’œil gauche de l’animal, enroulée en sens inverse de la “corne” gauche ? Simple élément décoratif ?

Le "Dictionnaire des Symboles" nous indique que le symbolisme de ces dernières est celui de la puissance, comme d'une façon générale, celui des animaux qui les portent⁵.

Parmi les animaux à cornes, le **bélier** symbolise la force génésique qui assure la reconduction du cycle vital, les cornes de bélier étant, en outre, de caractère solaire⁶. Th. Truffaut apporte encore d'importants éléments de réflexion avec les lignes suivantes : "Il existe aussi dans la mythologie basque, dans la grotte d'Okina en Alava et en Guipúzcoa dans celle d'Aketegi, à Zégama, la présence d'un mouton appelé **Aari**, qui appartient au monde de la déesse Mari ; il lui sert d'oreiller et ses cornes de dévidoir lorsqu'elle file. Il se pourrait que dans les Hautes Pyrénées, à Louden-Vielle, nous retrouvions une divinité similaire sous le nom de **Arixo-déo**, déjà cité par Sacaze dans les divinités de l'époque gallo-romaine ; Arinda la donnerait comme diminutif basque de Aari. (Arinda, 1985)".

Dans l'hypothèse où, notre représentation serait un **bouc**, celui-ci symbolise aussi la puissance génésique, la force vitale, la libido, la fécondité. Mais, nous indique le "Dictionnaire des Symboles", cette similitude devient parfois opposition : car, si le bélier est principalement diurne et solaire, le bouc est le plus souvent nocturne et lunaire. Animal impur, tout absorbé par son besoin de procréer, il n'est plus qu'un signe de malédiction qui prendra toute sa force au Moyen Âge. Les échos que nous transmettent les récits de P. de Lancre sur les sabbats en Pays Basque et les akhelarre, sont assez démonstratifs à ce sujet ; nous y reviendrons.

Il est aussi intéressant de noter ce qu'il en est dit dans la mythologie basque : "**AKHERBELTZ** "bouc noir" : *génie représenté sous l'aspect d'un bouc noir, qui, dans certains cas, remplace MARI [...]. Il a des facultés curatives et exerce une influence bénéfique sur les animaux que l'on place sous sa protection. C'est pourquoi, quand on désire que le troupeau ne soit pas victime d'une maladie, on élève dans l'étable un bouc qui doit être noir*". Il peut donc être une protection contre l'adur, le mauvais œil.

Avant d'en terminer avec la signification possible des volutes, rappelons qu'elles sont ici au nombre de trois. Sur ce fait, peut-être fortuit, disons tout de même que le chiffre **Trois** est universellement considéré comme fondamental, il exprime un ordre intellectuel et spirituel. Nous avons déjà signalé le triangle central, sur le museau de l'animal, les trois yeux, les trois volutes...

- La bouche, la gueule

Largement incisée dans une roche soigneusement régularisée, cette bouche, cette gueule grande ouverte, attire d'emblée l'attention.

Le "Dictionnaire des symboles" nous informe que la bouche, ouverture par où passent le souffle, la parole, et la nourriture, est le symbole de

la puissance créatrice, et tout particulièrement de l'insufflation de l'âme ainsi que d'un degré élevé de conscience.

■ Contexte géographique et mythologie basque

Nous rappellerons la présence du gouffre et de l'abri sous roche. Quels peuvent être les rapports avec la mythologie basque, et que nous dit J.-M. de Barandiaran à ce sujet ?

LEIZE. "abîme", "caverne". "Les cavernes et les abîmes du pays sont présents dans de nombreux mythes [...] généralement comme demeures de génies. [...] Nombreux sont ces êtres surnaturels qui apparaissent sous forme de taureaux, de chevaux, de chèvres, de moutons et autres animaux."

MARI. "C'est une divinité féminine, elle a fini par occuper plusieurs fonctions qui étaient celles de divers génies de Vasconie et d'ailleurs. Elle est considérée comme le chef des génies [...]"

16

Les aspects de Mari sont multiples, humaines, animales, etc. "[...] Les figures animales, comme celles du taureau, du mouton, du bouc, du cheval, du serpent, du vautour, etc. auxquels font allusion les récits mythiques relatifs au monde souterrain, représentent donc Mari et ses subordonnés, c'est à dire les génies terrestres ou les forces telluriques auxquels le peuple attribue les phénomènes du monde [...]"

Les demeures de Mari "[...] : Le monde souterrain est le séjour habituel de Mari, et ces régions communiquent avec la surface de la terre grâce à divers conduits que sont les grottes et les gouffres. [...] Quant aux offrandes à Mari : [...] ce qu'on peut faire de mieux à coup sûr, c'est de se rendre à son antre pour lui offrir un mouton [...]"

■ Interprétations proposées

Compte tenu de la multiplicité des lectures qui semblent proposées sur cette représentation et du grand nombre de leurs significations, en termes de pensée mythique, il n'est pas possible d'en donner une interprétation unique et définitive. Lesquelles ont influencé l'auteur ? Quelle est la part de sa propre imagination ? De sa propre fantaisie ? Nous explorerons quelques pistes de réflexion.

Dans le cadre du pastoralisme, M. Duvert, à qui nous avons montré des reproductions de la gravure, nous a fait part de ses réflexions. Il conçoit, certes, l'hypothèse d'un simple "berger-poète" au dessin spontané, qui a pu exprimer dans cette représentation ses rêves et ses croyances. La cascade, la vasque de rétention, la banquette naturelle offerte par le rocher sur la gauche du site, en font un lieu de réunion éminemment convivial, sans parler de la possibilité d'abreuver les troupeaux.

Par contre, il ne pense pas que ce "berger-poète" ait à voir avec un réa-

lisateur de stèles discoïdales, car le dessin, assez "mou", échappe à toute normalisation, contrairement à l'œuvre d'un tailleur de stèle. Mais M. Duvert pose aussi la question de savoir si l'auteur de cette gravure l'a exécutée en suivant sa propre inspiration, ou s'il travaillait d'après un modèle déjà vu ailleurs. Peut-être s'agit-il aussi d'une œuvre commanditée par un ou des tiers, ayant envoyé un émissaire chargé de la réaliser ensuite en ces lieux si particuliers, (et dans quel but ?). **De toute façon, nous l'avons déjà souligné, le sculpteur qui a réalisé cette représentation n'est pas n'importe qui, il n'est pas venu là les mains vides ni en improvisation ; nous avons à faire à un "art savant", riche en symboles s'exprimant dans un contexte particulier. Cette représentation est là pour signifier quelque chose, elle donne à ce lieu une valeur toute particulière.**

Le lieu de réalisation de cette gravure a son importance : en montagne, à moyenne altitude, et d'accès relativement aisé, mais hors des grandes voies de passage, et loin des lieux habités. Ce site est imprégné de pastoralisme, tant dans son contexte général que local.

Toujours dans le cadre du pastoralisme, il est difficile de ne pas faire allusion aux "bergers de la protohistoire" et à leurs croyances, déjà si élaborées, eux qui furent les premiers occupants des lieux et qui nous ont laissé tant de vestiges. Nos fouilles ont montré que toutes les étapes de l'édification d'un monument aussi "simple" qu'un baratz, (un cromlech) ne sont qu'une suite de gestes symboliques dont il serait fastidieux de rappeler ici le détail (voir Blot, J. 1996 ; 2003 a ; 2003 b). Pour notre part, nous ne voyons aucun inconvénient à émettre l'hypothèse que l'auteur de cette gravure ait pu avoir pour monument funéraire un des nombreux baratz du voisinage. Le talent de ce sculpteur a très bien pu le faire accéder à la catégorie des notables, (*chaman* par exemple), ayant droit à ces monuments réservés, d'après les résultats des fouilles, à un petit nombre d'individus, soigneusement sélectionnés.

On sait aussi que les anciens Basques, sous l'occupation romaine, et bien après encore, continuèrent d'adorer des représentations d'animaux cornus (bovidés), à "symbole solaire" sur le front, ou entre les cornes (Navarre, Haut Aragon) et des divinités locales (*Akherbeltz* ou *Herauscorritsehe* en sont deux exemples), ou même sources, fontaines etc. Cette gravure d'un possible bouc ou d'un bélier, en bordure d'une vasque, sacrifierait-elle ce lieu ?

Il ne faut cependant pas oublier qu'il y eut aussi, au cours des temps, toute une population de charbonniers, de mineurs, de carriers et de dissidents de toutes sortes : une certaine partie de la population des montagnes a longtemps été fluide, dangereuse, "contestataire", échappant à toutes normes ; ce non conformisme les opposant aux habitants policés de la plaine, à la société à laquelle ils ne s'étaient

jamais intégrés. Réfugiés en montagne, certains devaient même mener plus ou moins la vie sylvestre du *Basajaun* de la mythologie basque. Dans ce contexte, on ne peut manquer de penser à ce qu'écrit J.-M. de Barandiaran, au chapitre **AKHERBELTZ** de son "Dictionnaire Mythologique" : "[...] La sorcellerie, qui eut tant d'écho en Vasconie aux XVI^e et XVII^e siècles, donna une particulière notoriété à cette vieille représentation du génie *Akerbeltz*. Il était adoré, (tout du moins on le suppose) dans *l'Akelarre*, ou lande du bouc, par les sorciers et sorcières, de nuit, les lundi, mercredi et vendredi. Ceux qui s'assemblaient dansaient et offraient à leur dieu des pains, des œufs et de l'argent. À en juger par la description de ces réunions, elles devaient être l'expression d'un mouvement clandestin, enraciné dans de vieilles croyances. Ce mouvement finit par cristalliser l'opposition contre la religion chrétienne et, peut-être, de façon plus sournoise, contre l'organisation sociale en vigueur, ou officiellement reconnue dans le pays. Dans le territoire vascon, on signale plus de quinze lieux de culte de ce type : on les désigne souvent sous le nom d'*Akelarre* (lande ou pré du bouc). [...] Le lieu de cette représentation, éloigné des habitations, à proximité d'un abîme, avec abri sous roche et vasque d'eau, se prêterait volontiers à des manifestations hétérodoxes, qualifiées de "sabbat de sorcières", le site devenant alors un *AKHELARRE*. Les descriptions que nous avons par P. de Lancre (Lancre, 1982), des sabbats des XVI^e et XVII^e siècles sont assez évocatrices. On y voyait, dit-on, "Satan" présidant à la réunion et apparaissant sous la forme d'un bouc... La gravure, qui a été faite ici - signifiante pour des initiés - est-elle précisément une évocation de ces rites, l'œil entre les cornes pouvant être un émetteur d'"*adur*" (ou mauvais sort) envers ceux, par exemple, qui se seraient opposés aux sorciers ?

Dans le cadre de cette réflexion, Th. Truffaut nous propose aussi l'interprétation suivante :

"Cet œil frontal pourrait aussi renvoyer à l'idée de "mauvais œil" appelé *BEGIZKO* en basque. Il s'agit plus d'une faculté de faire du mal, une énergie mystérieuse pouvant causer préjudice à autrui, que d'un génie propre. Mais, malgré cela, je me demande si les anciens n'en n'avaient pas une représentation sous la forme d'un génie ?

J'ai été étonné de découvrir récemment, sur Internet, une photographie d'un géant créé pour le carnaval de Tardets, cyclope et cornu comme un bélier... appelé *BEGUIZKO*. En fait ce personnage évoque aussi beaucoup le cyclope *TARTARO* de la mythologie basque."

Un très volumineux ouvrage vient compléter notre étude : "Le langage de la déesse", dû à une archéologue ethnologue, Marija Gimbutas (+ 1994), et rédigé dans le droit fil de la pensée de J.-M. de Barandiaran. Comme ce dernier, elle pense que : "l'essentiel du

contenu de cette religion préhistorique (qu'elle expose) a été conservé", car ses concepts transcendent le temps et l'espace. Pour elle, les diverses divinités identifiées dès le paléolithique supérieur, se sont fondues en une entité unique, la **Grande Déesse**, symbole de l'unité de la nature, du perpétuel renouveau. "Cette déesse n'a rien à voir avec le panthéon des dieux indo-européens. Elle a du survivre au processus d'indo-européanisation, et elle s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui, de génération en génération [...]". Parmi les nombreuses survivances de cette déesse, l'auteur cite le **célèbre mythe montagnard basque de MARI**.

De toute la symbolique étudiée dans cet ouvrage, nous ne citerons que quelques extraits concernant les seuls signes visibles sur cette sculpture. Le chapitre traitant de la signification de l'œil – et des symboles qui lui sont associés, apporte de nombreuses preuves archéologiques et linguistiques du caractère interchangeable de l'œil, du soleil et de la divinité. Plus loin, à propos du **serpent**, l'auteur précise que : "l'association picturale des yeux et des serpents, ainsi que la représentation des yeux par des enroulements de serpents, était fréquente en Europe de l'Ouest et du Sud-Est. [...]". Et, plus loin : "Le dynamisme attribué au serpent est une obsession humaine très ancienne et récurrente : on pensait que son énergie émanait de l'eau et du soleil". Le serpent, ou la **spirale** qui lui est assimilée, est symbole de vie, d'eau, de féminité, de régénération créatrice. Traitant du **bélier**, M. Gimbutas écrit : "[...] Le bélier continue à être identifié comme un animal consacré à la Déesse-Serpent tout au long de l'âge du Cuivre et de l'âge du Bronze." Elle ajoute plus loin : "La signification du bélier de la vieille Europe a survécu jusqu'aux temps modernes. On peut encore voir le déesse basque (Mari), avec un bélier pour monture ; parfois elle file des écheveaux de fil d'or et se sert des cornes de son bélier comme bobine." Le bélier est lui aussi intimement lié au serpent (comme l'œil) : "parce que les cornes du bélier sont enroulées comme un serpent, il a plus de puissance puisqu'il est investi de l'énergie vitale du serpent". Enfin l'auteur souligne avec insistance "l'association du bélier et du **chiffre trois**", remarquable par sa fréquence : le bélier peut arborer 3 cornes, les figurines peuvent être marquées du motif des 3 lignes etc. Déjà, au paléolithique supérieur on note des motifs gravés, 3 fois répétés sur des plaquettes d'os : lignes droites, serpents, spirales etc. Or il est remarquable que notre sculpture offre 3 spirales (les deux "cornes" et celle de l'œil gauche), 3 yeux et même, en son centre, un évident triangle.

Pour en terminer avec les essais d'interprétation, nous pensons d'un grand intérêt de présenter ici quelques extraits d'une communication personnelle de Mme Isaure Gratacos, archéologue, anthropologue et ethnologue bien connue, spécialiste de la culture pyrénéenne. Elle a bien voulu nous faire part de son "opinion" – en insistant bien sur ce

terme - à propos de cette sculpture, dont nous lui avons transmis photos, dessins et description. Cette communication nous est parvenue après la rédaction de cet article, mais nous paraît parfaitement le compléter, et le conclure (soulignés en gras par l'auteur) :

“Lorsque j’ai vu la gravure [...], c’est **Akherbeltz** qui m’a sauté aux yeux. Puis une seconde ‘lecture’ m’a fait plutôt pencher pour *marro*, le **bélier**. Car, si l’on s’en tient à la seule apparence, il est un fait que la gravure évoque plutôt un bélier qu’un bouc, par le bel enroulement spiralé des cornes et par le profil. Mais la distinction entre les deux est-elle importante ? Dans les diverses variantes du récit mythologique qui les mettent en scène, on passe du **bélier** que monte **Mari** à l’entrée de la caverne d’Aketegi et de celui qui lui sert d’oreiller dans un gouffre d’Anboto, à **Akherbeltz**, le **bouc noir**, qui est **Mari** elle-même. En fait, la symbolique qui les accompagne est la même, qu’il s’agisse de l’ovin ou du caprin.

On court le danger de s’engager, avec le commentaire de cette symbolique, sur les sentiers périlleux de l’interprétation : notre vieille culture pyrénéenne est celle de la parole, et, en l’absence de document écrit, nous manquons des clés sémantiques qui nous permettraient d’accéder aux codes symboliques qui furent ceux de la culture paléo-vasconne. [...] Pourtant, ici, **je me risque à l’hypothèse, tant cette gravure me paraît d’une évidence prototypique**. Si l’on en croit les interprétations de l’art graphique néo et proto chez les divers auteurs contemporains, les éléments constitutifs de cette tête animale présentent, en effet, une apparente unité symbolique : toutes ses composantes – enroulement spiralé des cornes, enroulement spiralé autour de l’œil, l’œil lui-même – sont associées au soleil ou sont symboles solaires, **et ramènent donc à la divinité féminine partout présente en Vasconia, puisqu’elle est la Nature dans tous ses aspects**. Dans la mythologie, **Akherbeltz** lui-même est fréquemment associé à **Mari**. [...] La présence de la gravure près de l’eau, en une position intentionnelle, puisqu’il ne s’agit pas d’un bloc in situ, est fort intéressante, et va dans le sens d’une attribution à **Akherbeltz-Marro-Mari** : l’eau est associée à la féminité dans toutes les cultures du monde. [...] Il est vrai que, sur ce bélier, cet œil au singulier, peut faire penser à *Tartaro* et autre *Basa Jaun*. Et il est vrai que les contaminations thématiques, ça existe. Mais il est tout aussi vrai que le mélange du bélier bénéfique avec les cyclopes *Torto*, *Anxo* ou *Alabi*, cyclopes qui sont le danger et la cruauté, paraît très peu probable.

Donc, le bélier protecteur, bénéfique, solaire, symbole de vie et du féminin ?

Ou le bouc protecteur, bénéfique, solaire, symbole de vie et associé au féminin ?”



■ Conclusion

L'étude de cette sculpture rupestre s'est révélée d'autant plus difficile qu'il s'agit, à notre connaissance d'une œuvre unique, sans équivalent en Pays Basque, dans l'état actuel de nos recherches et de nos connaissances. Cette unicité pose déjà, en elle-même un problème. Les gravures relevées par exemple de manière exhaustive sur les rochers en vallée d'Ossau, ne montrent rien de semblable (Dugène, J. P. 1994). Cette sculpture - quelque soit son auteur - tant par ses qualités artistiques que par sa charge symbolique, nous ouvre un monde de

réflexions et de questions pour lesquelles, hélas, seules des hypothèses peuvent être proposées.

Parce que nous avons à faire à une représentation non pas figurative mais uniquement constituée de symboles, nous partageons totalement l'opinion de M. Duvert, quand il dit : "C'est un masque, on entend la déesse (Mari ?), qui rigole derrière ou qui parle, mais pour dire quoi ?".

■ Dernière minute

Lors de notre dernière visite, fin 2008, nous avons constaté qu'un feu avait été allumé près de la dalle de la sculpture dont la base avait ainsi été fissurée dans sa totalité. Nous avons alors décidé de faire effectuer en urgence un moulage de la sculpture avant que ne surviennent d'autres dégâts, moulage destiné à être exposé au Musée Basque. Grâce à l'accord de ce dernier, nous sommes revenus sur les lieux en mai 2009, avec Francis Meyrat accompagné de Bruno Hurault, céramiste à Saint-Pée-sur-Nivelle, qui a exécuté ce moulage. Lors de cette venue, un foyer important avait à nouveau été allumé, mais cette fois à la base d'un *volumineux bloc de grés* situé à 0,40 m au sud-est de la dalle de la sculpture. Ce bloc est posé sur le sol, et le feu l'a fait éclater en plusieurs fragments. Le fait n'aurait eu que des conséquences minimales, si F. Meyrat ne nous avait fait remarquer que la face supérieure de ce bloc de grés, plane, lisse et horizontale était porteuse de trois **plages de polissage**, orientées nord-sud. Ces trois plages évoquent le polissage d'outil en pierre (hache ?), plus qu'en métal ; nous n'avons pas noté de rainures d'affûtage ou de raffûtage⁷.

Enfin, nous avons remarqué un **très probable cromlech**, qui nous avait échappé jusqu'alors, situé à moins de deux mètres au sud-est de la dalle de la sculpture. Il semble bien qu'il soit formé de deux cercles concentriques. Le cercle extérieur, de 2,70 m de diamètre, est délimité par une quinzaine de pierres, au ras du sol ; une partie du secteur Est a été recouvert par les colluvions issues de la colline contre laquelle il s'appuie. Le cercle intérieur, délimité par une douzaine de pierres, mesure 1,40 m de diamètre ; le centre est lui aussi marqué par quelques petits blocs rocheux.

La présence toute proche de ce polissoir et de ce cromlech, ne rend que plus troublante l'hypothèse que cette sculpture soit contemporaine de ces éléments, sans pour autant ignorer qu'un argument de proximité n'est pas un élément de datation...

■ Remerciements

Nous tenons ici à remercier encore très vivement pour leur aide et /ou leurs suggestions : J. Altuna, M. Duvert, M. Etchehandy, I. Gratacos, B. Hurault, F. Meyrat, J.-B. Orpustan, R. Pochelu, Th. Truffaut, C. Urrutibéhéty.

Notes

- 1 C'est précisément ce que suggère ici Th. Truffaut : "[...] il est toujours bon de rappeler qu'en mythologie le dieu ou le génie du lieu ne pouvant souvent pas être directement nommé par interdit culturel, c'est par d'autres rapprochements, artifices, ou jeux de mots que procédaient alors les populations".
- 2 Cette conception mythique de l'œil fait partie des archétypes universels. Une brève incursion dans le panthéon égyptien (Guirand, F. 1935), nous montre que, dès le milieu du IV^e millénaire, apparaissent les premières divinités, présentant, elles aussi une analogie, au moins formelle, avec les "religions" préhistoriques dont elles dérivent. On y retrouve en effet, comme en Europe, des constantes curieusement proches de tout ce que nous ont enseigné les études de préhistoire générale. Phénomène de convergence ou inertie de l'Histoire, ces pratiques condensent une longue évolution intellectuelle vécue au fil des milliers de générations antérieures dont elles restituent l'aboutissement. (Otte, M. p. 112). Le soleil a de très nombreux noms et donne lieu à des interprétations extrêmement diverses (Ré, Hathor, Horus, Thot, etc.). En Europe, on retrouve cette équivalence œil-soleil sur certaines statuettes ou monnaies de l'âge du Fer (monnaie gauloise trouvée à Rouen) ou même une transformation probable de l'œil en symbole solaire (monnaie de Jersey). La désignation basque du soleil sous le terme d'*EGUZKI*, comme le rappelait si justement J.-B. Orpustan, pourrait bien dater de ces époques. Notons encore (Furon, R. 1966), que c'est aussi au Chalcolithique que se répandent dans toute l'Eurasie les autres signes solaires, symboliques, dont un des plus connus reste la svastika ou *lauburu*.
- 3 Dans la mythologie basque, Barandiaran avait été frappé par l'observation suivante : il n'y a pratiquement pas une ouverture de la terre (gouffre, grotte) qui ne soit le siège d'une manifestation le plus souvent zoomorphe ; tout se passe comme si les mythes basques mettaient en scène et animaient le bestiaire des grottes habitées par l'homme préhistorique. Sans entrer dans le détail, disons simplement que, pour Barandiaran, cette coïncidence troublante entre mythes et sites pourrait relever d'un phénomène d'"imprégnation" ; mais une certaine "permanence" paraît aussi compléter "l'imprégnation", dans la mesure où il semble exister un certain parallèle entre les phases culturelles révélées par l'archéologie et certains types de mythes. "La mythologie basque mobilise et met en scène les mêmes représentations artistiques-religieuses du peuple aquitano-cantabrique du paléolithique [...] Les mythes solaires, lunaires et telluriques, de même que les croyances relatives au ciel bleu, aux nuages, aux sources et aux rivières, semblent incorporés à la mythologie basque depuis le néolithique, sous l'influence de la culture indo-européenne primitive". (Barandiaran, J.-M de 1972).
- 4 L'orientation vers l'est des dolmens, c'est-à-dire vers le soleil levant, nous rappelle l'importance de ce dernier dans les croyances de l'époque, concernant en particulier le renouveau de la vie après la mort
- 5 La charge symbolique de ces attributs remonte à fort loin : en effet, avant même les premières représentations du Paléolithique supérieur, on trouve déjà, au paléolithique moyen (100 000 à 40 000 ans av. J.-C.) des dépôts de vestiges animaux, encornures, ramures, sur les premières sépultures de l'humanité en particulier, et comme le souligne M. Otte : "[...] les bovinés et cervidés sont les plus nombreux, soit deux des espèces qui connaîtront la plus fastueuse prospérité dans l'histoire des symboles religieux ou des attributs mythiques". (Otte, M. 1993, p. 54)
- 6 Le bélier a même été divinisé dans l'Antiquité comme nous le rappelle Th. Truffaut : "Les cornes représentées (ici) sont des cornes formant une spirale et non pas des cornes droites ou des ramures de cervidés [...]. La seule représentation connue d'un dieu bélier est le dieu Amon en Egypte. Il est en outre plusieurs fois représenté dans la célèbre allée d'entrée du temple de Karnak. Dans l'antiquité, son culte s'est développé en Grèce sous le nom de Zeus-Amon puis

dans l'Empire romain sous le nom de Jupiter-Amon. Il s'agit d'un homme avec des cornes de bélier bien rondes et enroulées".

- 7 C'est un souci de protection du site qui nous a incité à ne pas donner plus de précisions quant à la localisation de cette sculpture, celles-ci ayant été données aux autorités compétentes.

Bibliographie

Arinda, A. A. (1985). *Magia y religion primitiva de los Bascos*. Ed. AAA Bilbao.

Barandiaran, J.-M. de. (1972) - *Diccionario ilustrado de mitología vasca*. La Gran Enciclopedia Vasca - Bilbao.

Blot, J. (1982) - *Des rites funéraires protohistoriques ont-ils persisté en Pays Basque jusqu'au Moyen Age ?* Kobie n° 12.

Blot, J. (1983) - *Les monolithes en Pays Basque de France*. Bulletin du Musée Basque n° 99.

Blot, J. (1995) - *Contribution à l'étude des cercles de pierres en Pays Basque de France*. Bulletin de la Société Préhistorique Française, Tome 92 CRSM n° 4.

Blot, J. (1996) - *Le cromlech Meatse 12. Compte rendu de fouilles 1994*. Bulletin du Musée Basque n° 146.

Blot, J. (2003 a) - *Le cercle de pierres ou baratz, Meatse 11. Compte rendu de fouilles 1996*. Bulletin du Musée Basque n°160.

Blot, J. (2003 b) - *Le message des architectures protohistoriques*. Bulletin du Musée Basque n° Hors série.

Chevalier, J. et Gheerbrant, A. (1982) - *Dictionnaire des Symboles*. Éd Robert Laffont/Jupiter.

Dugène, J.P. (1994) - *Mémoires de pierres. Les roches gravées par les bergers de la Vallée d'Ossau*. Musée Pyrénéen. Ville de Lourdes.

Duvert, Michel. (1993) - *Dictionnaire illustré de mythologie basque*. De José Miguel de Barandiaran, traduit et annoté par Michel Duvert. Elkar (Donostia, Baïona).

Furon, R. (1966) - *Manuel de Préhistoire Générale*. Ed. Payot, Paris.

Guirand F. (1935) - *Mythologie Générale*. Librairie Larousse.

Lancre, P. de (1982) (réédition). *Tableau de l'inconstance des démons, des mauvais anges*.

Aubier, Collection Palimpseste, Paris.

Otte, M. (1993) - *Préhistoire des Religions*. Éd. Masson.

Truffaut, Th. (2005) - *Kaskarot et Joaldun. Des Carnavals en Pays Basque*. Éd. Elkar, Donostia.

JEAN LARCHEVÊQUE (1665-1720) (*) UN BAYONNAIS SURVIVANT DE L'EXPÉDITION DE CAVELIER DE LA SALLE À L'EMBOUCHURE DU MISSISSIPI

Marcel DOUYROU

Jeune marin participant à l'expédition de reconnaissance de l'embouchure du Mississippi sous Louis XIV, Jean Larchevêque connaît un destin extraordinaire. Il échappe au massacre des compagnons de Cavalier de La Salle et vit deux ans au milieu des Indiens. Libéré par les Espagnols, il devient citoyen du Nouveau-Mexique où il se marie deux fois après avoir gagné une certaine prospérité comme marchand. Lors du conflit entre Philippe V d'Espagne et le Régent de France, il est recruté en 1720 par le gouverneur de la colonie américaine pour servir d'interprète dans une expédition contre les Français de Louisiane et les Indiens qui les servent. Il périt à cette occasion. Les Archives de Bayonne contiennent des actes concernant ce personnage, ses parents et la maison qui portait son nom au XVIII^e siècle, rue Port-de-Castets.

25

Ezohiko zoria izan zuen Jean Larchevêque mariñel gazteak, Louis XIV.en erregealdian Mississipi bokalera egin zen ikusketa espedizioan parte hartu zuelarik. Cavalier de la Salle-n lagunen hilketatik eskapatu eta bi urtez Indianoen artean bizi izan zen. Españolek askaturik, Nuevo Mexico-ko hiritar egin zen eta han ezkondu, merkataritzan doi bat aberasten zela. Españako Felipe V.ren eta Frantziako errege-ordearen arteko gatazkan,1720an, kolonia amerikarreko gobernariak dei egin zion interpretari izaiteko Louisianeko frantsesen eta heien zerbitzuko ziren Indianoen kontrako espedizioan. Karia horretara hil zen. Baionako artxiboek agiriak badituzte jaun horretaz, horren aitamez eta XVIII. mendean horren etxearen izenaz, Port-de-Castets karrikan.

Né à Bayonne en 1665, Jean est le fils du marchand Claude Larchevêque et de Marie Darmana¹. À 19 ans, Jean quitte Bayonne pour Saint-Domingue où il est recruté en novembre 1684 pour participer à la dernière expédition d'exploration de Robert Cavalier de La

Salle, dans le but de découvrir l'embouchure du fleuve Mississipi (Fig. 1).



26

Fig. 1 - Johannes van Keulen (Deventer, 1654 – Amsterdam, 1715) et son fils Gerard van Keulen (1678 – 1726). Détail de la “Nouvelle Carte Marine de toute / LES CÔTES DE L'AMÉRIQUE / Montrant toutes les Isles Bayses et / Rivières, aussi toutes les Roches et / Profonds, tous composés plusieurs / Mémoires de Très Expérimentés navigateurs / par Jean Sikkema Maître – Mathématique” Planche 12, tirée de la carte du monde de Jean Van Keulen à Amsterdam. H. 63 cm ; L. 107 cm
Musée Basque et de l'Histoire de Bayonne, inv. E.1797. © A. Arnold.

■ La Louisiane

En 1672, l'Intendant de la Nouvelle-France, Jean Talon, envoie Louis Jolliet à “*la découverte de la mer du Sud, par le pays des Mashoutins [Mascoutens], et à la grande rivière qu'ils appellent Michissipi qu'on croit se décharger dans la mer de Californie*”. S'étant adjoint le jésuite Jacques Marquette, Jolliet découvre et explore le Mississipi en 1673, ne s'arrêtant qu'un peu en deçà de la frontière actuelle de la Louisiane et de l'Arkansas. Jolliet acquiert la conviction que le Mississipi (baptisé rivière Colbert) se jette dans le golfe du Mexique. Mais c'est à Cavalier de La Salle qu'il appartient de découvrir les bouches du Mississipi et de vérifier la justesse de l'hypothèse de Jolliet sur l'orientation de ce fleuve. Le 9 avril 1682, au confluent de trois bras du Mississipi, René Robert Cavalier, sieur de La Salle, prend possession du sol d'une nouvelle terre au nom de Louis, roi de France et de Navarre. Sur un poteau

ÉTUDES ET RECHERCHES

sont attachées les armes royales gravées dans le cuivre d'une marmite ; une grande croix est dressée et à son pied une plaque portant ces mots "Au nom de Louis XIV roi de France et de Navarre"² est enterrée. Après avoir chanté avec l'assistance un *Te deum* et un *Domine salvum fac regem*, Cavalier de La Salle baptise cette terre du nom de Louisiane. Il fait dresser un acte officiel de "la possession par luy prise du pais de la Louisiane pres les trois embouchures du fleuve Colbert dans le Golphe Mexique" (Fig. 2). Jacques de La Maitérie, notaire du Fort Frontenac, dresse le procès-verbal et passe la plume aux témoins qui signent tour à tour : le père Zénobé Membré, récollet, le chevalier Henry de Tonty, Pierre Yon, Jacques Cauchois, etc.

Quatre jours après la cérémonie, Cavalier de La Salle pressé d'annoncer sa découverte au roi remonte le fleuve pour rejoindre Québec et s'embarquer à destination de La Rochelle. Il est sur la route de Versailles en décembre 1683 et médite un projet de grande expédition qu'il proposera au roi : s'installer solidement à l'embouchure du



Fig. 2 – Jean-Baptiste de La Salle prenant possession au nom du roi de France des terres traversées par le fleuve Mississippi et les nommant Louisiane. Estampe du XIX^e siècle, collection de la Société Historique de la Nouvelle-Orléans.

Mississippi et, si on lui donne des troupes, partir à la conquête de la Nouvelle Biscaye (Mexique) et de ses mines d'argent.

Cavelier de La Salle est reçu par Louis XIV qui, séduit par ce rêve de grandeur, lui offre un navire de guerre *Le Joly*, armé de 36 canons et commandé par un Normand, le capitaine de vaisseau Taneguy Le Gallois de Beaujeu. Le roi prend en charge le recrutement des hommes avec leurs armes, munitions et vivres.

La Salle complète son expédition avec trois navires : *L'Aimable*, flûte de 180 tonneaux armée de huit pièces de 12 ; *Le Saint-François*, caïque chargée de vivres et de munitions ; *La Belle*, armée de six canons de bronze.

Le roi confie le commandement de l'entreprise à Cavelier de La Salle et ordonne au capitaine de Beaujeu de *"suivre ponctuellement les avis en toutes choses de l'explorateur, car c'est lui qui a fait la découverte et il est accoutumé avec les sauvages du pays"*.

Le vieux capitaine de la Marine royale est vexé d'être sous les ordres d'un homme *"qui n'a jamais commandé qu'à des écoliers"* et qui ne lui indique même pas dans quelle partie du monde se fera l'expédition. En effet, La Salle parle tantôt du Canada, tantôt du Mexique. Dès le départ les deux hommes se détestent.

■ L'expédition à l'embouchure du Mississippi

Durant le mois de juillet 1684, le capitaine de Beaujeu surveille à La Rochelle l'armement de son navire et Cavelier de La Salle recrute des manœuvres, des artisans et une centaine de soldats qui traînent dans les cabarets de la ville... soit près de 300 personnes à embarquer sur les quatre bateaux. Le 28 juillet 1684, Cavelier de La Salle et ses hommes jettent un dernier regard aux tours de Saint-Nicolas et de la Chaîne.

Beaujeu peste contre tous ces gens qu'il doit recevoir à sa table : La Salle et ses fidèles amis. On y trouve les frères Pierre et Dominique Duhaut, bourgeois et marchands de Rouen qui détiennent la moitié de la cargaison de *L'Aimable* ; le maître chirurgien Liotot qui en possède un tiers ; le lieutenant Henri Joutel ; l'abbé Jean Cavelier, frère du commandant et ses neveux, les jeunes Cavelier et Crevel de Moranget ; trois prêtres récollets, Anastase Douay³, Maxime Leclercq et Zénobé Membré, ce dernier ayant fait partie de l'expédition de 1682 comme on l'a vu.

La mésentente entre l'explorateur et le capitaine continue pendant la traversée. Beaujeu souhaite relâcher dans l'île de Madère pour faire provision d'eau mais La Salle s'y oppose, craignant d'être espionné par les Espagnols. Lors du passage du Tropique, l'équipage veut organiser selon la tradition le baptême de la Ligne. La Salle interdit cette cérémonie qu'il juge ridicule, provoquant le mécontentement de tous les matelots. Après deux mois de traversée, Saint-Domingue est en vue.

Profitant du vent favorable, Beaujeu entre le premier dans le port du Petit Goave sans respecter les instructions de La Salle. Celui-ci a prévu d'aborder au nord, face à l'île de la Tortue, à Port de Paix où il compte rencontrer le gouverneur dans l'intention d'enrôler des flibustiers.

Selon le journal de bord de *La Belle*, au 1^{er} octobre 1684 : "... ce dimanche nous avons appareillé de l'Arcahaie et nous avons couru du côté de La Gonave... nous avons fait route au Petit Goave jusqu'à dix heures du matin... en arrivant nous avons salué Mr de Beaujeu de cinq coups de canon et il nous en a rendu trois, lui, il y avait cinq jours qu'il était arrivé..."⁴.

Après ces deux mois de traversée difficile, les navires abordent Port Goave dans un état sanitaire déplorable, avec plus de cinquante malades, parmi eux Cavelier de La Salle, lui-même terrassé par une fièvre violente. Deux mauvaises nouvelles attendent l'explorateur. D'abord, une lettre de change qu'il avait emportée est refusée. Les frères Duhaut acceptent cependant de lui prêter de l'argent, produit de la vente de leurs marchandises dans l'île. Ensuite, il apprend la disparition du quatrième bateau, le *Saint-François*, et de sa cargaison de vivres et de matériel, arraisonné par des flibustiers espagnols. La fièvre de Cavelier de La Salle redouble. Il reçoit les derniers sacrements tandis que des marins du *Joly* boivent, chantent et dansent sous ses fenêtres. Cependant il se rétablit et prévoit de lever l'ancre le 25 novembre 1684.

Après deux mois de séjour forcé au Petit Goave, il est nécessaire de compléter l'équipage avant de repartir. Le marchand rouennais Pierre Duhaut l'aîné recrute pour son propre compte un jeune adolescent, Jean Larchevêque "qui demeurait aux Antilles, natif de Bayonne, instruit et d'une famille relevée". Il sera l'un des rares rescapés de l'expédition en cours, avec Henri Joutel qui publiera en 1713 un compte rendu minutieux des péripéties du voyage⁵.

Avant de lever l'ancre, le 25 novembre 1684, le capitaine de Beaujeu fait savoir que son unique souci est *Le Joly* que lui avait confié le roi. Son seul but est d'éviter de mettre en péril son navire sur cette côte du Mexique qui lui est inconnue. La Salle choisit la route à suivre et s'embarque sur *La Belle* avec ses hommes de confiance. Ainsi Jean Larchevêque se retrouve sur *La Belle* avec les frères Pierre et Dominique Duhaut, le chirurgien Liotot, Henri Joutel, Anastase Douay, le père Zénobé Membré et l'abbé Cavelier.

Fin décembre, *Le Joly* reste au large tandis que *La Belle* et *L'Aimable* entrent dans le golfe du Mexique en longeant la côte. Les navires dépassent l'embouchure du Mississipi et continuent pendant deux semaines vers l'ouest. Arrivé près de la baie de Matagorda au Texas, La Salle se rend compte de son erreur et décide de faire relâche. Lors de la manœuvre pour entrer dans la baie, *L'Aimable* s'échoue sur un banc

de sable et coule en une nuit. Seuls les barils légers de viande et de farine sont récupérés.

La Salle décide de se rendre à terre chez les Indiens pour les interroger. Beaujeu l'observe de son navire avec sa longue vue. Pendant les palabres, un coup de canon effraye les "sauvages". Le moral des équipages est rudement éprouvé d'autant plus que Beaujeu et La Salle se disputent. La Salle veut récupérer les boulets restés dans la cale du *Joly* et Beaujeu réclame des vivres et des boissons pour ses hommes. Exaspéré, Beaujeu décide de rentrer en France, le 12 mars 1685, estimant sa mission terminée. Il abandonne Cavelier de La Salle sur *La Belle*, armée de ses six canons mais sans un seul boulet à tirer !

Cavelier de La Salle est cependant impatient de reconnaître le pays. À bord d'une chaloupe, il accoste avec une cinquantaine d'hommes dans l'intention d'établir un fort, point de départ pour la découverte de la véritable embouchure du Mississippi. Une petite colonie composée des 180 hommes d'équipage s'installe bientôt mais dans un camp situé à 600 km du fleuve... Les tentatives de recherche du Mississippi se heurtent à des Indiens hostiles, aux désertions, à la malnutrition et aux morts accidentelles. Un nommé Le Gros, marchand de son état, part à la chasse et se fait mordre par un serpent à sonnettes. Le chirurgien Liotot décide de l'amputer pour éviter la gangrène. Pourtant la fièvre augmente et Le Gros meurt deux jours après l'opération. Il y a d'autres malades qui ne guérissent pas, parmi lesquels le frère de l'explorateur, l'abbé Cavelier.

En février 1686, *La Belle* est prise dans une tempête et s'échoue dans la baie de Matagorda (Fig. 3). Retrouvée par les archéologues du Texas, l'épave a été renflouée (Fig. 4) en 1996. Pour Cavelier de La Salle et ses hommes il n'y a plus de retour en arrière possible. Après deux années longues et difficiles de survie, la colonie s'est réduite à quarante personnes dont sept enfants. Le moral est au plus bas et La Salle, morose, devient hautain et sévère avec ses hommes. Il les punit en les privant d'une nourriture qui se fait rare. N'ayant plus d'argent, il demande à Duhaut de lui vendre, contre une reconnaissance de dette, des haches et des couteaux. Ainsi il pourra les troquer avec les Indiens contre de la nourriture.

Voulant forcer le destin, La Salle continue ses explorations. Parti un jour avec vingt hommes, il manque de se noyer et seules huit personnes reviennent au camp. Duhaut le cadet est mort, les autres ont déserté. Désespéré, Duhaut l'aîné veut se débarrasser de La Salle. À la tombée de la nuit, il s'ouvre de son projet aux gens sur qui il peut compter : le chirurgien Liotot, le pilote du navire Tessier, Jean Larchevêque et le flibustier James.

Le 15 mars 1687, La Salle manquant de vivres, Duhaut et Liotot sont volontaires pour aller chercher du maïs dans une cache aménagée lors

ÉTUDES ET RECHERCHES



Fig. 3 – Carte de la baie de Matagorda où Jean-Baptiste de La Salle recherchait l'embouchure du Mississippi lors de sa dernière expédition. Au terme d'une recherche de plusieurs années, des archéologues américains ont retrouvé, en 1995, l'épave de La Belle, le navire reposant par cinq mètres de fond dans la baie de Matagorda au large du Texas.



Fig. 4 - L'épave de La Belle enserrée dans une gangue de limon était dans un état de conservation exceptionnel. L'opération d'étude et de sauvetage de l'épave coûta plus de sept millions de dollars. Les vestiges ont d'abord été entourés d'un premier mur de plaques d'acier. À deux mètres de cette paroi, on a recommencé l'opération en créant une deuxième enceinte. Puis, l'espace entre les deux murs a été comblé de sable et de gravillons. Ensuite, on a pompé l'eau autour de l'épave pour permettre aux archéologues de travailler à pied sec à quatre mètres au-dessous du niveau de la mer. Chaque jour, une quantité d'objets était retrouvée : petits miroirs, bagues de pacotille, crucifix destinés aux Indiens dans le but de les évangéliser mais aussi de les retourner contre les Espagnols. Enfin, au fond du navire, ont été retrouvés quatre canons de bronze de "La Belle", portant la lettre "L" de Louis XIV et les armes du Grand Amiral de France. Exploitées par la Texas Historical Commission, ces pièces archéologiques sont présentées au musée d'Austin avec une maquette du navire. Le 25 septembre 2003, Renaud Muselier, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, inaugurait une plaque commémorative dans ce musée en l'honneur de l'équipage de "La Belle", navire du roi de France Louis XIV "sous le commandement de Robert Cavalier de La Salle, échoué en 1686 dans la baie de Matagorda et renfloué en 1996". Les illustrations sont tirées, avec l'autorisation de l'auteur, du livre de Jim Bruseth, *From a Watery Grave : The Discovery and Excavation of La Salle's Shipwreck, La Belle*, 1^{re} édition 2005, 159 pages.

d'une précédente expédition. Méfiant, La Salle les fait accompagner de son domestique Saget, de son chasseur indien Nika, de Tessier et du flibustier James. Le lendemain La Salle envoie à leur recherche son neveu Moranger et de Marle. Dans la nuit, Liotot se saisit d'une hache et tue Moranger, Saget et Nika, pendant que Duhaut et le flibustier James arment des fusils. De Marle est contraint d'achever le neveu de La Salle.

Inquiet de ne voir personne revenir, La Salle part à leur recherche avec le père Anastase Douay et un "sauvage" pour les guider vers le refuge de Duhaut. Le 19 mars 1687, ils aperçoivent des vautours dans le ciel. Pensant que ses hommes dépeçaient un bison, La Salle tire un coup de pistolet sur les rapaces. Duhaut ordonne alors à Jean Larchevêque de se poster au devant de La Salle pour l'immobiliser tout en le provoquant. "Où est mon neveu Moranger ?" questionne Cavalier de La Salle. "Vous pouvez aller le chercher dans la rivière" répond Larchevêque en reculant et sans se découvrir. La Salle s'avance pour le frapper lorsque deux coups de fusil, tirés par Duhaut, partent des hau-

32

tes herbes. L'un atteint Cavalier de La Salle à la tête (Fig. 5). L'explorateur s'écroule. Epargné, le père Anastase Douay lui administre les derniers sacrements. Le corps de La Salle, dépouillé de ses vêtements, est abandonné aux vautours près de la rivière Trinity. Bientôt, Henri Joutel, resté au camp et toujours fidèle à Cavalier de La Salle, voit arriver Larchevêque qui lui annonce un grand malheur. Il lui dit son remord d'avoir été le complice de Duhaut dans l'élimination de La Salle. Il précède au fort ses camarades pour éviter le massacre de l'abbé Cavalier, le frère de l'explorateur. Rentrant au fort, Duhaut et ses compagnons s'emparent du fusil de Joutel et lui disent : "Oubliez ce qui a été fait. Nous sommes désolés. Notre acte est un coup de désespoir. Nous avons été poussés à bout et nous nous sommes vengés des mauvais traitements que nous avons reçus."

Fig. 5 - "Le Sieur de La Salle malheureusement assassiné", eau-forte de I. van Vianen (vers 1660 - après 1726) publiée dans Louis Hennepin, Nouveau voyage d'un pais plus grand que l'Europe avec les réflexions des entreprises du Sieur de La Salle..., A. Schouten, Utrecht, 1698, p. 73.



■ Les survivants

Désemparés, les survivants ne savent quelle décision prendre et la discorde s'installe parmi eux. Le flibustier James demande sa part de butin mais Duhaut, considéré comme le nouveau chef, refuse. Furieux, le flibustier saisit son pistolet et lui brûle la cervelle. Le chirurgien Liotot subit le même sort, par un coup de fusil tiré par le marin Ruter.

Fuyant ces règlements de comptes, l'abbé Cavelier, Henri Joutel et le père Anastase Douay décident de remonter le Mississipi. Parvenus au fort Saint-Louis des Illinois, leur but est de rejoindre la France. L'abbé demande à ses compagnons de ne pas divulguer la nouvelle de l'assassinat de son frère Cavelier de La Salle au commandant du fort Henri de Tonty, ami de l'explorateur. Il se fait remettre pour 7 000 livres de peaux de castor qu'il pourra revendre à Québec pour payer son voyage de retour en France. Maintenir dans l'ignorance le commandant du fort est indispensable pour obtenir l'avance de ce moyen de paiement.

"Nous lui avons caché la déplorable destinée [de Cavelier de La Salle] étant de notre devoir d'en donner les premières nouvelles à la Cour" déclare en guise d'excuse le père Douay⁶.

Logés un temps chez les Récollets de Québec, les rescapés prennent bientôt un terre-neuvier qui les débarque à La Rochelle le 9 octobre 1688. Lorsqu'il apprend, en 1689, le destin de l'expédition de Cavelier de La Salle, Henri de Tonty envoie des missions de recherche des survivants mais sans succès.

Les derniers membres de la colonie restés sur place survivent jusqu'en 1688. Cette année-là, les Indiens de Karankawa massacrent vingt adultes et s'emparent de cinq enfants emmenés comme captifs. Jean Larchevêque et un déserteur nommé Jacques Grollet, marin originaire de La Rochelle, réussissent à s'abriter dans la tribu indienne des Cenis dont ils adoptent les coutumes. Au bout de quelques mois de vie commune, les deux Français, vêtus de peaux de bête et grimés, ne se différencient plus des Indiens.

Jean Larchevêque va cependant connaître un nouveau destin grâce aux Espagnols. Ceux-ci organisent en effet, depuis le Mexique, des expéditions pour chasser les Français de cette Louisiane où ils n'allaient habituellement jamais.

Un document extraordinaire (Fig. 6), conservé aux Archives des Indes à Séville, est signé "Jean Larchevêque de Bayonne". C'est un message adressé aux Espagnols, écrit à l'ocre rouge sur un parchemin (H. 25 cm ; L. 50 cm environ) qui serait une page du journal de bord de *La Belle*, avec un grand dessin du tribord d'un vaisseau trois-mâts avec 29 canons apparents. Le texte de Larchevêque est rédigé en travers du mât de misaine et la signature en travers du mât de beaupré. C'est un appel au secours d'un "chrétien" craignant d'être tué par les Indiens et

Fig. 6 – La page du journal de bord de "la Belle" qui porte les messages autographes de Jean Larchevêque et de Jacques Grollet, est un parchemin conservé aux Archives des Indes à Séville avec trois autres pages du même journal miraculeusement sauvées du naufrage. Le dessin d'un navire occupe la plus grande partie de la page illustrée. Il est attribué à Jean Larchevêque à cause de sa signature à droite. Pour Kathleen Gilmore, il s'agit "probablement" de la représentation de "La Belle", ce qui n'est pas possible étant donné la taille du vaisseau et du nombre de ses canons. Pour d'autres historiens, il s'agirait du bateau "Le Joly", vaisseau du capitaine de Beaujeu avec ses 40 canons. Ces quatre pages du journal de bord de "La Belle" ont été rédigées lors de la traversée depuis Saint-Domingue jusqu'au golfe du Mexique.
© Archives des Indes.

34

parvenu aux Espagnols par l'intermédiaire d'un "sauvage". Jusqu'à présent, les historiens transcrivaient ce texte ainsi :

"Monsieur / Je ne scais pas quel sorte de jeans vous etes / Nous sommes frances nous sommes par- / Mi les sauvages nous voudrions etre / Parmi les Cretiens Comme nous sommes / Nous savons bien que vous etes de espanols / Nous ne savons pas sy vous nous batiriez... /... nous sommes bien faches d'etre par- / mi les betes Comme cela quy ne croi ny djeu / ny rien mesyeuers si vous nous voles retirer vous n'avez / que envoyer un escrit comme nous navons que / faire peu ou rien sitot que nous verrons / le billet nous nous renderons a vous / Mesieur / Je suis votre tres humbles et res obeissant Serviteur / Jean Larchevêque / De Bayonne". En réalité, l'orthographe, les majuscules et les retours à la ligne composent un texte d'aspect un peu différent.

Une deuxième écriture apparaît sur la gauche du document et forme un texte, situé à gauche du mât d'artimon du navire dessiné, en





grande partie illisible, signé Groslet. Kathleen Gilmore le décrypte ainsi en anglais : *"We have given this to [illegible] to take / to you we are young men who are not / [illegible] we [illegible] you [illegible] / are [illegible illegible] I am your servant / Groslet"*⁷. En réalité, nous pouvons lire en français sur l'original : *" nous avons / Par les aussi Flu ma / Je vous a porter / nous sommes / de ieune garsons / qui ne sont pas bien / [illisible : méchants ?] Nous [illisible] vous [illisible] / [illisible] Je suis / votre / serviteur / Groslet"*.

Le capitaine espagnol qui reçoit ce mot est intrigué par la signature de cet "archevêque de Bayonne". Il montre le document à Don Toribio Garcia, recteur de la ville de Coahuila, qui lui affirme que Bayonne n'est pas un archevêché et qu'on ne pouvait imaginer un prélat quittant son siège épiscopal pour un pays sauvage !

Quelques jours plus tard, le capitaine Alonzo de Leon et ses hommes voient avancer vers eux deux hommes vêtus de peaux d'antilope, le visage grimé, qui déclarent être les derniers survivants de l'expédition de M. de La Salle.

Après leur avoir fourni des vêtements, on les conduit devant le comte de Galve, vice-roi, qui juge l'affaire d'importance et décide de les expédier à Madrid pour être jugés. Condamnés à travailler dans les mines d'argent, les deux prisonniers sont renvoyés au Mexique en 1691. Mais le vice-roi qui préparait d'autres expéditions en Louisiane, leur propose la liberté à condition qu'ils acceptent de servir d'interprètes et de guides aux troupes espagnoles. En réalité ce sont trois Français qui se mettent au service de l'Espagne : Jean Larchevêque et Pierre Meunier (de Paris) deviennent soldats et Jacques Grollet, colon.

C'est ainsi que le 17 novembre 1697, le "soldat" Jean Larchevêque (Fig. 7) épouse à Santa Fe, Antonia Gutierrez, native de Tezonco près de Mexico. Elle est veuve de Tomas de Hitta qui a été assassiné trois ans auparavant à Zacatecas. Tout en restant soldat, Larchevêque développe une activité de marchand. Devenu veuf, il épouse, à San Ildefonso, le 16 août 1719, Manuela de Roybal, fille de l'Alcalde major de la ville, Don Ignacio de Roybal. Il a comme témoin à son mariage rien de moins que le général Don Antonio Valverde Cosio, gouverneur du Nouveau-Mexique. Jean Larchevêque est maintenant devenu "*el capitán Juan de Archibeque*", homme riche et respectable. Son fils aîné légitime Miguel l'assiste dans son négoce, de même qu'un fils naturel, Augustin, qu'il a eu de Maria de Mascarenas. Un deuxième enfant naturel, Juan, prend le nom de sa mère.

La fille légitime de Juan de Archibeque, Maria, épouse Don Francisco José de Casados, fils de Lorenzo Casados de Cadix. De cette union naîtra Feliciano Casados mariée en 1741 à Pedro Antonio Trujillo, dont la descendance est venue visiter, en 1993, la maison familiale Larchevêque (Fig. 8) à Bayonne⁸.

Le deuxième rescapé des "sauvages", Jacques Grollet, hispanise son nom en "Santiago Gurullé". Il s'installe à Bernalillo, ville où il épouse Elena Gallegos, en présence de Jean Larchevêque, de Pierre Meunier, dit Pedro, habitant El Paso et qui avait, l'un des premiers, déserté l'expédition de Cavalier de La Salle. Contrairement à Larchevêque et Grollet, Meunier n'a pas de descendance.



Fig. 7

■ Un destin tragique

Une guerre entre la France et l'Espagne, en 1719 - 1720, va sceller le destin extraordinaire de Jean Larchevêque. À la mort de Louis XIV, son petit-fils le roi d'Espagne Philippe V ne veut pas renoncer à ses droits sur le trône de France occupé par son petit-neveu Louis XV, roi de cinq ans et de santé fragile. À Paris l'ambassadeur d'Espagne, le prince de Cellamare, complot pour éliminer le Régent Philippe d'Orléans. Le 6 janvier 1719, le roi d'Espagne déclare la guerre à la France. Le Régent envoie à Bayonne dès février, une vingtaine de bataillons d'infanterie et de cavalerie. Sous les ordres du duc de Berwick, les Français s'emparent de Pasajes et des galions qui s'y trouvent, puis de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Bayonne célèbre cette victoire le 11 septembre par un Te Deum, des feux de joie et des salves d'artillerie.

Au même moment dans le Nouveau Monde, le gouverneur du

Nouveau-Mexique, Don Antonio de Valverde Gossio, s'inquiète de l'influence grandissante auprès de certaines tribus indiennes, des agents et marchands français venant de la vallée du Mississipi. Sur ordre du vice-roi, le gouverneur organise une expédition de quarante-deux soldats et d'une soixantaine d'indigènes, dont le commandement est confié à Pedro de Villasur, lieutenant de Santa Fe. Le gouverneur prie le capitaine Jean Larchevêque "très bon sujet" de Sa Majesté Catholique d'accompagner le détachement en qualité d'interprète "dans le cas où des Français seraient capturés". De plus, ayant vécu près de deux ans parmi les Indiens dont il pratique certains idiomes, Larchevêque possède une expérience rare. Le gouverneur le consulte pour les décisions importantes. L'expédition doit être une reconnaissance militaire chez les Indiens du Kansas dans le but d'établir avec eux des relations commerciales.

Malheureusement ce fut un désastre. Villasur, désarmé, est tué par surprise devant sa tente par des Indiens. Les capitaines Cristobal de La Serna et Jean Larchevêque sont massacrés par les Indiens Otos sur la rive sud de la North Plate River. Seuls parviennent à s'enfuir, le serviteur de Larchevêque sur un cheval, mais blessé, et deux témoins oculaires de l'attaque, Felipe Tamariz et Real de Aguilar⁹.

Ainsi se terminent en 1720, un an après son second mariage, les aventures extraordinaires de ce Bayonnais au ressort étonnant. Enrichi par son activité de marchand, il laisse à sa veuve une situation confortable.

■ Les origines de Jean Larchevêque

Le Bayonnais Jean Larchevêque est d'origine bordelaise par son père Claude et issu d'une vieille famille de Bayonne par sa mère Marie Darmana. Claude Larchevêque est né à Bordeaux le 12 juillet 1634 et baptisé en l'église cathédrale Saint-André¹⁰. Il est lui-même fils de Pierre Larchevêque, marchand et bourgeois de Bordeaux, et de Marie Gauteille de la paroisse Saint-Maixent. Un autre Larchevesque, Vincent, reçoit des lettres de bourgeoisie de Bordeaux en 1602, après avoir contracté mariage avec Jeanne Lamothe deux ans auparavant. Le premier porteur du patronyme à Bordeaux s'y installe dans les dernières années du XVI^e siècle. Il est de religion réformée et viendrait de Normandie¹¹.

Claude Larchevêque abandonne Bordeaux pour s'établir marchand à Bayonne, où il passe contrat de mariage avec Marie Darmana le 25 octobre 1659. Sa femme est née à Bayonne en 1636, fille de Jean Darmana, marchand, et de Jeanne Du Saubot. Pour ses noces, l'épouse reçoit en dot une somme de 1 000 livres léguée par feu sa mère, et de 1 600 livres donnée par sa tante Jeanne Du Saubot, épouse du négociant Charles de Haramboure¹².

Dans un premier temps, les nouveaux époux (Larchevêque - Darmana)

sont logés "au même pot et feu" chez la sœur aînée de Marie Darmana et son mari Pierre de Tendron, maître chirurgien. Ensuite, ils déménagent rue de la Salie dans la maison de Jean Courroneau, bourgeois, échevin et trésorier de la Ville. Enfin, lors de l'ondoïement en 1672 de leur fils Jean, ils "demeurent en leur maison rue du Port de Castet"¹³. De 1660 à 1687, sept garçons et quatre filles sont ondoyés ou baptisés. Trois sont appelés Pierre, un Charles, trois Jean, et les quatre filles sont prénommées Marie. Une attestation de catholicité, délivrée à Bayonne en 1736, informe que Pierre Larchevêque "s'embarqua pour aller aux Indes, où comme on l'a appris il se maria à Lima au Pérou"¹⁴. Son frère Jean, on l'a vu, s'embarque pour Saint-Domingue où il est recruté en novembre 1684 par l'équipe de l'explorateur Cavalier de La Salle. Marie Larchevêque épouse en 1691 Bernard de Casteulanne, procureur juridictionnel, habitant Sorde l'Abbaye. Sa sœur, Marie la cadette, est mariée en 1714 à Jean Lafaurie, marchand de Bayonne et natif de Pomarez en Chalosse¹⁵. Le destin des autres enfants n'est pas connu à ce jour.

Fig. 8 – Vue de la maison Larchevêque à l'angle de la rue Port-de-Castets et du quai Commandant Roquebert avec les descendants hispano-américains de Jean Larchevêque (Rita et Paolo Trujillo en compagnie de Maryline Chevrel et Marcel Douyrou).

38

■ La maison Larchevêque à Bayonne, propriétaires et locataires

En l'état actuel des recherches, on ignore si la maison (Fig. 8) dite *Larchevêque*, à l'angle de la rue Port-de-Castets (n° 1 actuel) et du quai Commandant-Roquebert, a été bâtie ou achetée par Claude Larchevêque. En 1679, Claude Larchevêque signe d'un beau paraphe (Fig. 9) l'acte de baptême de son fils Charles, puis semble avoir quitté Bayonne vers 1683 avec deux de ses fils. Son fils Jean se retrouve à Saint-Domingue en 1684, et son fils Pierre quelques années plus tard au Pérou. Mais nulle trace de Claude Larchevêque qui a eu de grosses difficultés financières. Son acte de décès n'a été trouvé ni à Bayonne, ni à Bordeaux, mais on sait qu'il était déjà mort en 1687.



Fig. 9



Marie Darmana reste seule dans sa maison de la rue Port-de-Castets¹⁶ jusqu'à sa propre mort en mars 1716. Sa fille Marie, l'épouse de Jean Lafaurie, lui tient compagnie. Au décès de leur mère et belle-mère, Marie et Jean Lafaurie adressent aux échevins de Bayonne une requête, disant qu'ils possèdent une maison faisant *"face à la rivière La Nive, laquelle étant chargée d'hypothèques devient onéreuse. Ils ont pensé qu'ils pourraient trouver quelques dédommagement en faisant pratiquer une petite chope sous l'arceau de la dite maison, entre les deux piliers, la dite chope n'aura aucune porte dans la ruelle qui est sous les arceaux, elle ne saurait incommoder le public ni le particulier et que d'un autre côté les suppliants ne font qu'user d'un droit qui leur est naturel [...]"*¹⁷. Cette échoppe, ouvrant sur la rue Port-de-Castets, est louée en 1730 à Gracy Sallenave, épouse du maître barbier perruquier Charles Cavalerie. À la veille de la Révolution française, ce sont deux boutiques du rez-de-chaussée qui sont louées à Jean Pinatel (Marseille, 1735 – Bayonne, 1798), époux de Marie Diharce (Ayherre, 1736 – Bayonne, 1814). Jean Pinatel y installe un commerce de grains. Il est, par ailleurs, chapelier et devient conseiller municipal de Bayonne en 1791 et 1792. Sur une carte postale, datée de 1905, le rez-de-chaussée est occupé par un bistrot à l'enseigne de *Café Laval*. Cet établissement était tenu par le propre père de Pierre Laval, le président du Conseil du gouvernement de Vichy. Aujourd'hui, c'est le *Bar Rémy*.

En 1730, le *"sieur Lafaurie aîné"* décide de hausser d'un étage la maison *Larchevêque*. Un devis descriptif d'une dizaine de feuilletts est présenté par Bertrand Bonnefons, maître charpentier *"qui promet qu'il sera fait au dessus des deux précédents étages un troisième qui aura neuf pieds d'un plancher à l'autre construit comme les autres au dessous, tant en charpente qu'en bricage [...] la cheminée sera faite avec jambages de pierre de taille du pays [...] il sera mis en place un évier en pierre de Bidache pouvant faire couler les eaux par un conduit fait exprès [...] la peinture de tous les bois des deux façades ainsi que les lambris saillants sous les chevrons sera faite avec une bonne huile de nois et de rouge par deux différentes fois, quand la première sera sèche, l'on fera la seconde, toutes les croisées seront aussi, mais avec couleur de bois, le tout proprement fait [...]"*. Lafaurie promet de payer la somme de 2 500 livres au fur et à mesure que l'ouvrage avancera¹⁸.

Entre temps, les époux Lafaurie ont quitté Bayonne pour habiter la paroisse de Garrey dans la sénéchaussée de Tartas. En 1732, *"pour subvenir aux affaires pressantes de la famille et au paiement des dettes"*, Marie Larchevêque, autorisée par son mari, emprunte la somme de 1 000 livres, *"avec intérêt au denier vingt"*, au sieur Etienne Condom, maître serrurier de Bayonne, qu'elle s'engage à rembourser en 1737. Dans le même temps, le troisième étage de la maison Larchevêque,

“*qui doit se faire*”, est loué pour neuf ans au dit Etienne Condom, époux de Laurence Pargade. Condom est autorisé à sous-louer. En 1724, la maison *Larchevêque* est habitée par le capitaine de navire Abraham Bergeret (Pau, 1694 – Bayonne, 1779) et son épouse Catherine Hargous (Bayonne, 1702 – 1780). Abraham commande *La Marie Josèphe*, bateau de 410 tonneaux. Il se marie en 1723 et sa femme appartient à une famille de constructeurs de navires¹⁹. Son fils Jean-Baptiste Bergeret (Bayonne, 1741 – 1804) lui succède dans cette maison. Elle est devenue la propriété de Jean-Pierre Labat, ancien garde du roi et habitant Sainte-Marie-de-Gosse, qui la vend à Jean-Baptiste le 9 mai 1779 pour la somme de 17 000 livres. Bergeret est courtier de marine. Il épouse à Bayonne le 14 juin 1769 Jeanne Béhic (Bayonne, 1737 – 1819). Jeanne est issue d’une famille de négociants bayonnais qui donne des maires à la Ville et qui est anoblie en 1765. Parmi leurs enfants, le plus célèbre est le vice-amiral Jacques Bergeret (Bayonne, 1771 – Paris, 1857). Mais c’est leur fille, Anne Brigitte Bergeret (Bayonne, 1772 – 1844), qui hérite de la maison *Larchevêque*. Elle épouse à Bayonne le 24 brumaire de l’an onze (15 novembre 1802) Jean Roquebert (Bayonne, 1764 – 1840), courtier maritime, déjà veuf de Jeanne Laporte. Les Roquebert sont originaires de Haute-Garonne. Le père de Jean, Etienne (Sepx, 1722 – Bayonne, 1784) est aubergiste à Bayonne, à l’enseigne *Aux Armes de France*, rue des Cordeliers. Sa mère, Marie Vergès, est native de Castelsarrasin. Depuis le XIX^e siècle la maison est restée dans la même famille. Elle est dorénavant connue sous le nom de maison *Roquebert*²⁰.

(*) Texte recomposé et adapté par Olivier Ribeton à partir de deux manuscrits de Marcel Douyrou.

Notes

- 1 Pour Georges Bancroft en 1864 (volume 3 de son *Histoire des Etats-Unis* ; voir bibliographie), Jean Larchevêque était âgé de 13 ans lorsqu'il embarqua à Saint-Domingue sur *Le Joly*. Il serait donc né à Bayonne en 1671. Cependant, tous les ondolements et baptêmes de la famille Larchevêque dans la paroisse de Bayonne ont été minutieusement répertoriés. Trois enfants portant le prénom Jean ont été baptisés en l'église cathédrale Sainte-Marie de Bayonne : l'un en 1663, l'autre en 1665 et le dernier, ondoyé en 1672, n'est baptisé qu'en 1687 à l'âge de 15 ans. Or, le Jean Larchevêque de l'expédition du Mississipi s'était déjà embarqué en 1684. De nos jours encore, auteurs et encyclopédies retiennent la date du 30 septembre 1672. Mais il faut affirmer que la date de naissance de notre explorateur est bien 1665 (*Arch. Bayonne*, GG10).
- 2 Léon Lemonnier, *Cavelier de La Salle et l'exploration du Mississipi*, Gallimard, 1942.
- 3 En 1699, Le Moynes d'Iberville mouillait dans le golfe du Mexique. Il avait amené avec lui le Père Anastase Douay, l'un des derniers témoins du tragique voyage de Cavelier de La Salle.
- 4 *Archives des Indes*, Séville : *Journal de bord de La Belle* ; dans la liasse concernant la dernière expédition de Cavelier de La Salle, sont conservées quatre pages du journal concernant les journées du 1^{er} octobre 1684, 25 novembre 1684, 17 et 18 janvier 1685, ainsi que des lettres de Jean Larchevêque (né à Bayonne) et de Jacques Grollet (né à La Rochelle).
- 5 Henri Joutel, *Journal historique du dernier voyage que feu Mr de La Salle fit dans le golfe du Mexique pour trouver l'embouchure et le cours de la rivière Mississipi*, Paris, 1713 ; les survivants de l'aventure Henri Joutel, le père Anastase Douay et l'abbé Cavelier rentrèrent en France. Jean Larchevêque survécut mais connut une autre destinée : Georges Bancroft, *History...*, volume 3, chapitre "The Gilded Man" consacré à Jean Larchevêque, pp. 289 à 302.
- 6 Christian Le Clercq recueillit le récit du père Anastase Douay qui assista au meurtre de Cavelier de La Salle et le publia dans *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France*, Paris, 1691.
- 7 L'étude la plus complète de ce document a été publiée en 1998 par Kathleen Gilmore, "Treachery and Tragedy in the Texas Wilderness : The Adventures of Jean L'Archeveque in Texas (A Member of La Salle's Colony)", in *Bulletin of the Texas Archeological Society*, n° 69, pp. 35 – 45. Le document et le récit avaient déjà été publiés dans *Historia del Nuevo Reino de Leon desde 1650 hasta 1690*, œuvre d'un auteur anonyme et repris par Genaro Garcia dans le volume XXV de *Documentos Inéditos o muy raros para la historia de México*.
- 8 Il s'agit de Paul et Rita Trujillo qui furent reçus en 1993 par la famille Roquebert, propriétaire de la maison du n° 1 rue Port-de-Castets à Bayonne où vécurent les ancêtres de Paul.
- 9 Adolph Bandelier, *Documents relating to New Mexico*, pp. 470 – 483.
- 10 *Arch. Bordeaux*, GG 28 acte 2419.
- 11 Paul Louis Coÿne, *Dictionnaire des familles protestantes de Bordeaux au XVII^e siècle*, Fascicule IV, pp. 50 – 52 "Larchevêque".
- 12 Marie Darmana est la fille cadette. Ses parents, le marchand Jean Darmana et Jeanne Du Saubot se sont mariés en 1622. Leur fille aînée épouse vers 1642 Pierre Tendron, maître chirurgien issu d'une lignée d'apothicaires, de chirurgiens, de médecins et d'avocats. Le père de Pierre, Roland, est maître apothicaire de la Ville. Il épouse Jeanne Laduch. Ils ont deux autres fils et une fille : Pierre de Tendron l'aîné est médecin et l'époux de Marie Dutast ; Etienne de Tendron est maître apothicaire et l'époux de Gracy Glatigny ; Jeanne de Tendron est mariée à Jean Destandau, maître chirurgien au Saint-Esprit-lès-Bayonne. L'ancêtre de la famille, en 1586, est Augier de Tendron, époux de Marie Belssussary (*Arch. Bayonne*, FF 34). Il y a plusieurs familles Darmana à Bayonne aux XVII^e et XVIII^e siècles. Elles sont toutes originaires des Landes (Dax, Donzacq, Bonnut, Montfort, etc.). En 1617, Pierre Darmana, chirurgien de

Bayonne, épouse Espagnette de Maye (*Arch. Dép. des Pyrénées-Atlantiques*, 3 E. 3582). Noël Du Saubot, dit "Don Manuel de Hiriberry", natif de Bayonne, est un riche négociant de Cadix. Il lègue en 1650 la somme de 3 000 livres pour être employée à doter ses nièces, et de 33 484 livres pour les hôpitaux. Il fonde une prébende à la cathédrale de Bayonne (*Arch. Bayonne*, CC 789 f° 207 / 215). La famille Du Saubot est connue à Bayonne depuis le XVI^e siècle (*Registres français 1580 – 1600*, p. 559).

13 Ondoyé en 1672 (*Arch. Bayonne*, GG 16 f° 81), Jean Larchevêque est baptisé en 1687 seulement (*Arch. Bayonne*, GG 31 f° 37), avec la permission de Mgr d'Olce, évêque de Bayonne. Dans l'acte de 1687, il est dit fils "de feu Claude Larchevêque".

14 *Arch. Dép. Pyrénées-Atlantiques*, E 3825-2 cote 3, l'acte indique la "pureté de sang" exigée des Espagnols : "Par devant le Conseiller du ROY notaire à Bayonne secrétaire de la dite Ville soussigné en présence des témoins bas nommés ont été présents Guillaume Dubrocq Prêtre docteur en sacrée théologie, chanoine de l'église cathédrale âgé de quatre vingt quatre ans, ancien voisin de la maison Larchevêque, messire Etienne de Sorhainde prêtre docteur en théologie, ancien chanoine doyen de la dite église cathédrale âgé de quatre vingt deux ans et Me Pierre Hoursans ancien chirurgien du Roy citoyen de cette ville et tous demeurant dans cette ville / Lesquels ont déclaré et attesté d'une commune voix que feu Mr Claude Larchevêque qui était établi en mariage en cette ville de Bayonne avec défunte demoiselle Marie DARMANA son épouse environ l'année mil six cent soixante eut de son dit mariage légitime entre autres enfants un appelé Pierre Larchevêque qui s'embarqua pour aller aux INDES où comme ils l'ont appris il se maria à LIMA au Pérou et lequel doit être nécessairement un de ceux ondoyés et baptisés en l'église paroissiale de Bayonne suivant les extraits qui ont été tirés et qu'on leur a présenté d'autant qu'il n'y en a pas d'autre de ce nom à Bayonne, que cette famille dont il reste encore une fille en vie était une des plus distinguées de la dite ville, qu'elle y possède même une grande maison, et qu'ils étaient et sont tous de bons et vieux chrétiens catholiques apostoliques et Romains, de sang pur sans aucun mélange de race de Juifs, maures ni hérétiques ce qui est notoire de commune opinion et renommé à Bayonne, Dont et de ci-dessus à la réquisition Mr Jean LAFONT écuyer demeurant en cette ville faisant pour les enfants du dits feu Larchevêque a été fait et octroyé acte pour servir ce qu'il appartiendra, au dit BAYONNE le vingt un juillet mil sept cens trente six en présence de Me Laurens MEYRACQ et Bernard FAGALDE praticien demeurant en la dite ville témoins à ce requis et signés avec les dits attestant et le dit notaire

DUBROCQ chanoine	De SORHAINDE	P. HOURSANS
L. MEYRACQ	LESSEPS	B. FAGALDE"

Pierre Larchevêque avait été ondoyé le 8 septembre 1668 (*Arch. Bayonne*, GG 12 F°45 RP) et baptisé le 13 mars 1670 âgé de dix huit mois, ayant pour parrain Pierre Tendron, bourgeois de Bayonne et maître chirurgien, et pour marraine Françoise Verdoy (*Arch. Bayonne*, GG 14 F°19 V° RP).

15 *Arch. Bayonne*, GG 58 f° 81 : le marié a commé témoin son frère Joseph Lafaurie, époux depuis 1704 de Marie Duirat, fille de Louis Duirat et de Marie Béhic.

16 *Arch. Bayonne*, GG 60 f° 11 v° : Marie Darmana est décédée "dans sa maison de la rue Port de Castet".

17 *Arch. Bayonne*, DD 115 n° 23, 1716.

18 *Arch. Dép. Pyrénées-Atlantiques*, 3 E 4161-1 : convention de 1730 entre Jean Lafaurie époux de Marie Larchevêque et Bernard Bonnefonds maître charpentier, pour la construction d'un troisième étage à la maison Larchevêque.

19 *Arch. Bayonne*, GG 67 f° 53 v° : mariage de 1723. Le père de Catherine, Jean Hargous, et son parent René, construisent 150 navires de grand tonnage à eux seuls au XVIII^e siècle ; leur activité vient juste derrière celle de la dynastie des Gassis. Voir : Ferdinand Jaupart, *L'activité maritime du port de Bayonne au XVIII^e siècle*, Bayonne, 1966 – 1969, p. 206.

20 Renseignements tirés des archives familiales des Roquebert et des Pinatel.

Bibliographie sélective

BANCROFT Georges, *History of the United States of America : from the discovery of the American continent*, Little Brown and Company, London, 1864, vol. 3, pp. 289 – 302 “The Gilded Man, Jean L’Archeveque”.

BANDELIER Adolph Francis Alphonse, *The Gilded Man (El Dorado) and Other Pictures of the Spanish Occupancy of America*, D. Appleton and Company, New York, 1893, pp. 470 – 483 “Documents relating to New Mexico / The parchment inscribed with letters of Larchevêque and Groslet / Fragments of the log of the Belle”.

BRUSETH James E., TURNER, Toni S., *From a Watery Grave: The Discovery and Excavation of La Salle’s Shipwreck, La Belle*, Texas Historical Commission, Texas A & M University Press, College Station, 2005 (1^{ère} édition), 159 pages.

GAITHER Francis, *The fatal river, the life and death of La Salle*, Holt, New York, 1932.

HERENCIA, *Journal of the Hispanic Genealogical Research (HGRC)*, January 1995, vol. 3, “Los Franceses of the seventeenth century New Mexico, Jean L’Archeveque, Jacques Grolet and Pedro Meusnier”.

LA RONCIÈRE (DE) Charles, *Cavelier de La Salle explorateur*, Mame, 1943.

LEMONNIER Léon, *Cavelier de La Salle et l’exploration du Mississipi*, Gallimard, 1942.

LEPROHON Pierre, *Cavelier de La Salle, l’explorateur de la Louisiane*, André Bonne.

MUHLSTEIN Anka, *Cavelier de La Salle, l’homme qui offrit l’Amérique à Louis XIV*, Grasset, 1992.

OUDART Georges, *Vieille Amérique, la Louisiane au temps des Français*, Plon, 1931.

VACHON André, *Rêves d’empire, le Canada avant 1700*, Les documents de notre histoire, Ottawa, 1982.

VILLIERS (DE) Marc, *L’expédition de Cavelier de La Salle dans le golfe du Mexique de 1684 à 1687*, Adrien Maisonneuve, Paris, 1931.

Périodiques

GILMORE, Kathleen, “Treachery and Tragedy in the Texas Wilderness : The Adventures of Jean L’Archeveque in Texas (A Member of La Salle’s Colony)”, in *Bulletin of the Texas Archeological Society*, n° 69, 1998, pp 35 – 45.

QUEMENER, Jean-Marie, “*La Belle*, épave d’un bateau français du XVII^e siècle retrouvée près des côtes du Texas” in *Figaro Magazine*, 31 mai 1997, pp. 117 – 121.

GIRBAS, Jean, ANCELLIN, Nicolas, “*La Belle*, l’odyssée d’une épave française dans la baie de Matagorda au large du Texas” in *Géo*, n° 229, mars 1998, pp. 146 – 158.

Sources

Archives municipales de Bordeaux

GG 28 Saint-André, acte n° 2419, Claude Larchevêque.
Livres des Bourgeois, 1661.

Archives départementales de Gironde

3 E 6761 f° 1048 – 1683, Marie Darmana veuve Larchevêque.

3 E 10837 f° 747 – 1644, Pierre Larchevêque fils et Marie Lamothe mère.

Archives municipales de Bayonne

GG 10 f° 43 v°, f° 141 v°, f° 179, f° 295 v°, GG 11 f° 63, GG 12 f° 45, GG 14 f° 19 v°, f° 44, GG 16 f° 83, GG 19 f° 33 v°, GG 20 f° 13 v°, GG 23 le 21.08.1679, GG 31 f° 37, Larchevêque ; GG 60 f° 11 v°, Darmana ; GG 35 f° 47 (1691) Marie Larchevêque x Bernard Casteulanne ; GG 58 f° 81 (1714), GG 61 f° 49, Marie Larchevêque x Jean Lafaurie ; Recensements : CC 130 f° 185 (1750), CC 136 R2 (1760), CC 136 R6 (1761), DD 115 n° 23 (1716), maison Larchevêque ; Ordonnance 1734 – Division de la Ville en sept quartiers (le quatrième dit du gouvernement comprend le maison Larchevêque) ; CC 789 f° 2076215, Emmanuel Du Saubot.

Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques

G 195 fondation du prieuré Du Saubot en 1650 par Emmanuel Du Saubot dit Manuel d'Hiriberry négociant bayonnais ayant fait fortune à Cadix où il décède en 1650. Une somme de 3 000 livres doit être employée à marier ses nièces, filles de Marie du Saubot épouse de Charles de Haramboure et Marie Du Saubot épouse de Pierre Darmana maître chirurgien.

3 E 4396, 28 mai 1665, procès entre Pierre Tendron époux de Darmana l'aînée et Claude Larchevêque époux de Marie Darmana la cadette ; 3 E 4397, 7 août 1665 ; 3 E 3196, 10 mars 1665, montant des dettes de Claude Larchevêque ; 3 E 4126, 1^{er} septembre 1683, procuration de Marie Darmana veuve Larchevêque ; 3 E 4161 (1) – 1730, aménagement du 3^e étage de la maison Larchevêque ; 3 E 4163, 26 janvier 1732, emprunt Lafaurie époux Larchevêque ; 3 E 3825 (2), 21 juillet 1736, attestation de catholicité de Pierre Larchevêque ; 3 E 3951, 9 mai 1779, vente maison Larchevêque ; 3 E 3953, 21 septembre 1781, vente de la maison Larchevêque.

Archives de Santa Fe, Nouveau Mexique

Acte de mariage du 17 novembre 1697 de "Juan de Archeveque, soldado de la villa de Santa Fe" et d'Antonia Guttirez, veuve de Thomas de Hitta.

Acte signé "Juan de Archeveque" et "Pedro Munier" (Pierre Meunier [déserteur de l'expédition de M. de La Salle], natif de Paris, fils de Louis Meusnier).

LES PLANTATIONS DE SAINT-DOMINGUE ET LA TRAITE NÉGRIÈRE DANS LE DERNIER QUART DU XVIII^e SIÈCLE QUELQUES EXEMPLES

Olivier RIBETON

À la fin du XVIII^e siècle la colonie française de Saint-Domingue, dans la partie occidentale de la grande île caraïbe d'Hispaniola (Fig. 1), génère une richesse considérable liée principalement à l'exploitation de la canne à sucre. La main d'œuvre est fournie par la traite négrière à une époque où l'esclavage et la déportation de populations entières ne froissaient pas trop les consciences européennes convaincues de leur supériorité. La Révolution française et la révolte des Noirs de Saint-Domingue marquent la fin d'un système et donne naissance à Haïti, première république noire du monde. De nombreuses familles issues du piémont pyrénéen perdent alors la propriété des plantations antillaises qui avaient fait leur prospérité. À l'occasion de la sortie du livre de Jacques de Cauna et Marion Graff consacré à la traite bayonnaise au XVIII^e siècle¹ nous avons voulu apporter quelques compléments. Des documents, appartenant aux archives de la famille Forestier que nous avons pu consulter, illustrent bien ce lien entre l'exploitation agricole, le commerce transatlantique et la traite des Noirs.

XVIII. mende azkenean Saint-Domingue-ko kolonia frantsesak - Hispaniola, Caraibe ugarte handiko sartaldean - aberastasun handia ematen zuen, bereziki azukre kanaren hustiapenari esker. Beltzen salerosketak hornitzen zuen langileria, denbora haietan esklabotasunak eta jendetze handien deportazioak ez baitzuten beren burua denak baino gehiago zaukaten europearren kontzientzia gehiegi kilikatzen. Frantses iraultzak eta Santo Domingoko beltzen jazarraldiak sistema baten azkena eta Haiti munduko lehen errepublika beltzaren hastapena markatzen dute. Pirenetarik atera familia anitzek galdu zituzten orduan Antilletako beren etxalde aberasgarriak. XVIII. mendean Baionesek egin zuten jende-salerosketaz liburu bat argitaratu baitute Jacques de Cauna eta Marion Graff jaunek, karia horretara osagai batzu aurkezten ditugu. Irakurtu ahal izan ditugun Forestier familiarren artxiboek dokumentu zenbait begiratzeko dituzte ongi argitan ematen dutena etxaldearen, merkataritza transatlantikoaren eta beltzen salerosketaren arteko lotura.

Fig. 1 - Johannes van Keulen
(Deventer, 1654 – Amsterdam, 1715)
et son fils Gerard van Keulen (1678 – 1726).
"NOUVELLE CARTE DE L'ISLE DE / HISPANIOLA OU ST.
DOMINGUE, / ET DEBOUQUEMENS CIRCONVOISINS./
Dressée suivant les observations de Mons.r Frezier."
Détail de la planche 11 de la carte du monde.
Musée Basque et de l'Histoire de Bayonne,
inv. E. 1797. © A. Arnold.



Le traité de Ryswick confirme en 1697 la prédominance française sur le tiers occidental d'Hispaniola où les planteurs remplacent peu à peu les flibustiers et boucaniers français.

■ Une richesse inouïe

C'est sans regret que la France abandonne l'Amérique du Nord en 1763 car elle garde l'île de Saint-Domingue qui rapporte énormément alors que les arpents de neige du Canada, décriés par Voltaire, coûtaient et paraissaient sans avenir. Saint-Domingue, futur Haiti, est une exploitation mangeuse d'hommes qui vit de l'esclavage des Noirs et encourage le développement de la traite négrière.

Selon Eric Williams² la colonie française de Saint-Domingue importe, de 1680 à 1776, 800 000 Noirs, ce qui représente l'importation la plus importante des Caraïbes avec 8 247 individus annuellement, largement devant la Jamaïque, colonie britannique. Les chiffres sont à préciser car certaines années les importations sont bien supérieures et les évaluations de Williams sont sous-évaluées. Les importations à Saint-Domingue atteignent une moyenne de 12 559 individus entre les années 1764 et 1768. Cette année 1768 le chiffre s'élève à 15 279 esclaves importés. La mortalité considérable des Noirs sur les plantations rend nécessaire des augmentations d'année en année. À Saint-Domingue en 1763, la population servile s'élève à 206 539 individus. Les importations entre 1764 et 1774 se chiffrent à 102 474. Or la population des esclaves en 1776 est de 290 000 individus seulement. Ainsi, malgré cette importation et les naissances annuelles, l'augmentation de la population en treize ans est inférieure à 85 000. Avec des chiffres plus récents, Jacques de Cauna montre à quel point la traite se développe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il existe un retard de la traite française sur les Anglais et les Nord-Américains qui contrôlent 44 % du trafic entre la Guerre de Sept Ans et la Guerre d'Indépendance des Etats-Unis contre 23 % seulement aux Français. L'augmentation de la traite française est très net entre le début du XVIII^e siècle (7 500 esclaves traités par an), les années 1740 avec 20 000



esclaves annuels et les années 1780 avec le double, soit près de 40 000 esclaves annuels. À destination des colonies l'essentiel du trafic français se fait par Nantes alors que Bordeaux, premier port pour les Îles en volume global, se livre relativement peu au commerce du "bois d'ébène", préférant les voyages en droiture. Bordeaux est à peu près à égalité avec Le Havre et La Rochelle alors que la participation de Bayonne à la traite négrière reste faible³.

Pour Williams⁴, les progrès de Saint-Domingue depuis 1783, année de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, jusqu'à 1789, année de déclenchement de la révolution française, constitue le phénomène le plus spectaculaire de l'histoire de l'impérialisme. Cette colonisation de plantation se développe principalement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Jacques de Cauna écrit que Saint-Domingue représente à elle seule en terme de production, à la fin du XVIII^e siècle, plus que toutes les Antilles anglaises et espagnoles réunies et sept fois le revenu à l'exportation de chacune des petites Antilles françaises, Martinique et Guadeloupe⁵. Il montre comment cette colonie "réputée la plus riche du monde" porte son revenu à l'exportation, à la suite des progrès réalisés dans les dernières années de l'Ancien Régime, de 94 millions de livres en 1775 à 137 millions en 1788, soit 70 % des revenus que la France tire de ses possessions américaines. Le revenu global des colonies anglaises et espagnoles réunies, y compris la Jamaïque, la Barbade, Santo-Domingo, Cuba et Porto-Rico, ne dépasse pas 117 millions de livres ; celui des colonies hollandaises atteint 30 millions de livres. À elle seule, Saint-Domingue alimente plus du tiers du commerce extérieur français et produit les trois-quarts de la production traitée. Un Français sur huit vit directement ou indirectement de cette colonie et 1 500 navires de tous ordres et de tous pays, jaugeant 220 000 tonneaux, relâchent chaque année dans ses ports. Les principaux produits exportés par Saint-Domingue sont le sucre qui repré-

sente 40 % de la production mondiale, le café (60 % !), l'indigo, le tafia, les sirops, les cuirs et le bois. En 1789 la statistique des principaux types d'exploitations installées dans la colonie, établie à la demande de l'intendant Barbé de Marbois, recense 793 sucreries, 54 cacaoyères, 3 151 indigoteries, 789 cotonneries, 3 117 cafétérias, 182 rhumeries, 370 fours à chaux, 26 briqueteries ou tuileries, 29 poteries. Le cheptel de la partie française de l'île se compose de 40 000 chevaux, 50 000 mulets et 250 000 bœufs ou menu bétail. La valeur totale des biens-fonds dépasse un milliard et demi de livres⁶.

En 1788 les chiffres à l'exportation donnés par Williams s'élèvent à 31 350 tonnes de sucre terré, 41 607 tonnes de sucre brun, 2 806 tonnes de coton, 30 425 tonnes de café, 415 tonnes d'indigo évaluées à 193 millions de livres. Saint-Domingue est le premier producteur de sucre du monde et sa supériorité repose sur la fertilité du sol que l'exploitation intensive n'a pas encore épuisé. Ici, le même nombre d'esclaves rapporte beaucoup plus que dans les îles anglaises. En 1788, des représentants de l'industrie sucrière de la Jamaïque affirment que les sols de Saint-Domingue sont plus productifs et nécessitent moins de main d'œuvre que ceux de la Jamaïque. Ils estiment qu'une propriété vendue plus de 25 000 livres à Saint-Domingue n'atteint pas 7 000 livres à la Jamaïque. Les planteurs français concurrencent largement les Britanniques sur les marchés européens. Williams estime que les Français vendent leurs produits 10 à 20 % moins cher que leurs rivaux et que certaines estimations montent à 25 %. Les produits coloniaux français réexportés à l'étranger atteignent 15 millions de livres en 1715 et 152 millions en 1789. La France ne garde qu'un huitième de ses importations de sucre pour sa consommation intérieure. C'est uniquement grâce à la réexportation des produits coloniaux que la France maintient une balance commerciale favorable avec les autres pays. Enfin, les colonies françaises sont le principal marché pour les produits des manufactures françaises. Le commerce triangulaire négrier fonctionne en parallèle du commerce en droiture.



■ Les Forestier, procureurs de plantations caraïbes

Jacques de Cauna a étudié l'implantation des familles du Sud-Ouest de la France à Saint-Domingue⁷, en particulier la famille Clérisse. Il a publié de beaux dessins du XVIII^e siècle illustrant les aspects de leur plantation (Fig. 2) : plan de la sucrerie, élévations des bâtiments d'exploitation (Fig. 3) : moulin à bêtes, aqueduc, sucrerie avec sa cheminée, moulin à eau, purgeries, étuve).

Fig. 2
École française vers 1780,
Plan de l'habitation
de Messieurs Clérisse et Hirigoyen,
encre et aquarelle.
Collection particulière.
© Alain Arnold.

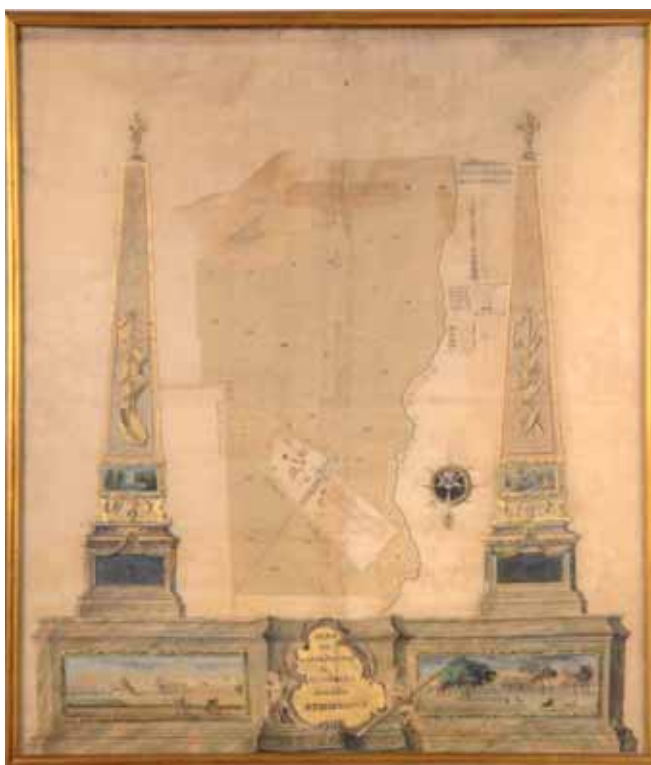


Fig. 3 (page 48)
Détail gauche du Plan de
l'habitation avec les bâtiments
d'exploitation de la sucrerie (de
gauche à droite: moulin à bêtes,
aqueduc, sucrerie et sa
cheminée, moulin à eau,
purgeries, étuve).
© Alain Arnold.

Fig. 4
Détail droit du Plan de
l'habitation avec les logements (de
gauche à droite : cuisine, grande
case et quartier des esclaves).
© Alain Arnold.



moulin à eau, purgeries, étuve ; et habitations (Fig. 4) : cuisine, grand-case, quartier des esclaves, savane⁸. Lors de l'insurrection des esclaves en 1791 la sucrerie Clérisse est l'une des premières à être incendiée, son régisseur et son gérant massacrés. Elle s'étendait alors sur 170 carreaux et 29 pièces de cannes étaient en culture. Le "mobilier" comprenait 254 esclaves, 97 mulets, 5 chevaux, 13 bœufs, 4 bouvards, 7 vaches et 6 gazelles. À la même époque, la veuve Clérisse et son associé Barthélémy Hirigoyen possédaient également une caféière de 35 carreaux et 20 esclaves à la Grande Rivière, dans la montagne voisine. Cauna décrit la richesse de ces plantations du Quartier-Morin, proche du Cap-Français, aujourd'hui Cap-Haïtien. Le quartier est connu aussi sous les noms de Saint-Louis-du-Morin, le saint patron, ou de Trou-à-Charles-Morin, du nom d'un de ses premiers habitants. Détaché en 1700 de la paroisse de la Petite-Anse, le quartier est petit par la taille (six lieues carrées) mais extrêmement fertile. En 1789, il compte 204 Blancs, 95 affranchis et 7 000 esclaves Noirs. Neuf millions de livres pesant uniquement en sucre sont produits annuellement par 32 sucreries dont celles de Charritte, Portelance, Saint-Michel et Chastenoye fournissent *"le plus beau de la partie du Nord et par conséquent de tout Saint-Domingue"* au témoignage de Moreau de Saint-Méry⁹. Voisine des propriétés Duplaa, Charritte, Chastenoye, Mazères, la plantation Clérisse et Hirigoyen est achetée en 1749 par Pierre Hirigoyen, Claude Clérisse et Jean-Baptiste Dublanc. Claude Clérisse, négociant du Cap et membre de la chambre d'agriculture est le troisième fils de Pierre, marchand droguiste et bourgeois de Bayonne. Les procureurs de la plantation sont des Bayonnais : Bernard Haïtze, Joseph Cassarrouy et les Forestier. Cauna cite la procuration accordée le 29 mai 1776 à François Forestier dont le nom apparaît deux ans plus tard dans les comptes de la sucrerie voisine de Bongars à l'occasion de la reprise d'un esclave marron dont il exige le paiement (6 livres en 1778).

Quelques archives provenant de la famille Forestier complètent nos connaissances. Quatre frères sont chargés à tour de rôle de gérer des plantations qu'on appelle aux îles "habitations" : Georges Mathieu Forestier (Bayonne, 1730 – Cap français, Saint-Domingue, 1787), Pierre Forestier l'aîné (Bayonne, 1732 – Petite Anse, Saint-Domingue, 1785), Arnaud François (Bayonne, 1741) et Pierre Forestier le cadet (Bayonne, 1748). Les deux frères prénommés Pierre sont les premiers à s'établir à Saint-Domingue. Pierre l'aîné dès 1766 en qualité de raffineur. Pierre le cadet embarque à l'âge de 18 ans, le 26 avril 1766, pour le Cap-Français. Sans doute accompagne-t-il son frère car il n'est réputé s'installer à la Petite Anse que neuf ans plus tard. Lors de son mariage à Bayonne, le 23 novembre 1784, il précise qu'il était établi à Saint-Domingue depuis 15 ans. Après son mariage, il habite définitivement à Saint-Martin-de-Seignanx dans sa propriété de Courau où naîtront

ses dix enfants. Le plus Antillais de la famille est Pierre l'ainé. Il possède une maison au Cap-Français estimée 49 000 livres. Il décède le 25 août 1785 "sur l'habitation" de Messieurs Clérisse et Hirigoyen. Les frères Forestier sont petits cousins de Barthélémy Hirigoyen. En effet, la cousine germaine de leur père, Pétronille Forestier (Bayonne, vers 1707 – 1779), épouse à Bayonne le 29 avril 1732 le capitaine de navire biarrot Pierre Hirigoyen dont elle aura Barthélémy Hirigoyen (Bayonne, 1733 – 1806). Au décès de son frère Pierre, Georges Mathieu Forestier devient procureur de plusieurs "habitations" pendant deux ans jusqu'à sa propre mort.

Des publications du XIX^e siècle et surtout *l'État de l'Indemnité de Saint-Domingue*, initié sous Charles X et continué sous Louis-Philippe, enrichissent notre connaissance des plantations d'Ancien Régime. Le 17 avril 1825, une ordonnance du roi de France reconnaît l'indépendance d'Haïti contre le versement d'une "indemnité d'indépendance" initialement négociée à 150 millions de francs et réduite à 90 millions en 1838, prix presque identique à celui de la vente de la Louisiane aux États-Unis par Napoléon 1^{er}. L'indemnité est calculée sur la base des exportations haïtiennes de l'année 1823 corrigée de plusieurs indices. Les autorités haïtiennes finissent de payer cette indemnité en 1886. Cette somme est destinée à dédommager les colons français ou leurs héritiers pour leurs propriétés perdues. *L'État de l'Indemnité* montre que Pierre Forestier, qui vit encore en 1828, possède au Cap Français devenu Cap Haïtien une maison au coin des rues d'Anjou et du Chantier estimée 4 800 francs. *L'Etat* cite une "habitation" Forestier située dans la section rurale de la Petite-Rivière de Bayonnais, commune des Gonaïves, et mesurant 40 carreaux¹⁰.

■ Georges Mathieu Forestier¹¹

La carrière de Georges Mathieu est principalement dédiée à la marine. Elle est bien connue parce qu'en vue d'intégrer la marine royale, il établit un état de ses services dans la marine marchande, le 6 décembre 1782, visé par le commissaire général des ports et arsenaux de marine et les commissaires du commerce maritime de Bayonne. Il commence à naviguer très jeune sur les navires armés par son père Jean Forestier dès 1743, c'est-à-dire à l'âge de treize ans. Pendant la guerre de 1744, il est sur la frégate *Le Lyon*, armée en course par son père. Il fait deux campagnes en course. Pendant la paix de 1749, il navigue vers l'Amérique. Il fait une campagne sur le *Saint-Michel*, vaisseau du roi commandé par Monsieur de Bar.

Pendant la guerre de Sept ans, il navigue en course. Il est d'abord commandant en second de la frégate *L'Aigle*, armée par son père Jean

Forestier, et commandée par son beau-frère Martin Lafargue. Il en prend le commandement le 15 juin 1757 lors de l'attaque du corsaire anglais *L'Épervier* [en réalité *Le Faucon*] de Bristol, armé de 20 canons et de 12 pierriers, dans les conditions ainsi relatées au registre de l'Amirauté en vue de le faire déclarer de bonne prise :

“[...] le 10 du dit mois de Juin 1757 le capitaine Lafargue auroit aperçu un bâtiment à 4 lieues de distance, que l'ayant joint à 4 heures et demie du soir, le dit bâtiment auroit arboré flamme angloise, que le capitaine Lafargue auroit mis pavillon français, et lui auroit donné sa bordée d'artillerie et de mousqueterie, que le dit bâtiment auroit répondu par une décharge de son artillerie et de sa mousqueterie, que le capitaine Lafargue ayant le poignet emporté, et ayant reçu une blessure à la cuisse le capitaine en second du corsaire français sieur Georges Mathieu Forestier auroit pris le commandement et forcé le corsaire anglois après une heure et demie de combat de se rendre, que le dit Forestier auroit fait venir à son bord les capitaines anglois ainsi que l'équipage d'yceluy, à l'exception de 5 blessés, que luy déclarant [Pierre Labadie conducteur de la prise et faisant la déclaration à l'Amirauté] auroit été établi chef de prise sur le dit corsaire anglois avec 84 hommes de l'équipage françois, que ledit corsaire anglois se nomme *L'Épervier* de Bristol, du port de 200 tonneaux, qu'il étoit équipé de 160 hommes armés de 20 canons renforcés de 6 livres de balle, 20 pierriers, 16 espingoles, et d'autres armes, que 4 des 5 anglois blessés restés sur la prise seroient morts de leurs blessures; la vérification dudit rapport par 2 hommes du corsaire françois; autre rapport dudit jour 15 Juin dudit Mathieu Forestier, le dit rapport conforme à celui ci-dessus et duement vérifié, le procès-verbal de transport à bord dudit jour 15 Juin aux fins d'inventaire, appositions des scellés et l'établissement de gardien sur la prise, les interrogatoires du 22 dudit mois de Juin des capitaines James Connor cydevant capitaine sur le dit corsaire puis Richard Condon pilote sur yceluy et Joseph Bragge lieutenant aussi sur yceluy, les dits interrogatoires conformes au susdit rapport le procès-verbal du 24 dudit mois de Juin portant que c'est par erreur que la prise a été nommée *L'Épervier* dans la procédure qu'elle se nomme *Le Faucon* et tout considéré.....[déclaration de bonne prise]”.

Georges Mathieu est honoré d'une épée du Roi pour cette action d'éclat dont rend compte la *Gazette de France*, le 23 juillet 1757 : “Le sieur Forestier reçoit du roi une épée en considération de la bravoure dont il avait donné des preuves à la prise d'un corsaire”. C'est probablement à cette occasion qu'il commande son portrait (Fig. 5). Cette peinture anonyme est probablement achevée avant le traité de 1763 qui met fin à la guerre franco-britannique car le corsaire pointe du

doigt la carte des côtes anglaises ennemies. Georges Mathieu continue de naviguer en course jusqu'à la paix de 1763 sur la *Diane*, nouvelle frégate armée par Jean Forestier pour remplacer l'*Aigle* détruit par un incendie en 1758 en rade de Rochefort. Au cours de ces sept années de course, il fait trois campagnes et s'empare de vingt huit bâtiments britanniques dont un navire corsaire anglais. Après 1763, il reprend ses activités dans la marine marchande et effectue plusieurs voyages vers les Antilles et Saint-Domingue où ses deux frères, Pierre l'aîné et Pierre le cadet, gèrent de grandes plantations, notamment l'habitation Clérisse – Hirigoyen.

En 1782, pour renforcer sa marine Louis XVI donne l'ordre d'intégrer dans la Royale les capitaines de la marine marchande les plus confirmés. Un avis est publié à Bayonne par le comte Charles Henri Théodat d'Estaing, vice-amiral, ancien gouverneur de Saint-Domingue qui avait fait partir du Cap-Français le 15 août 1779 une expédition pour assister les insurgés américains. Georges Mathieu Forestier, qui s'était retiré de la marine et marié en 1775 à la Landaise Marie Duboscq, accepte de reprendre du service. À cette occasion il dresse le bilan de son activité passée : huit voyages au long cours dont trois en qualité de capitaine ;

sept voyages en courses dont quatre en qualité de capitaine ; deux au cabotage ; une campagne sur le vaisseau du Roy *Saint-Michel*. Il est alors intégré dans la Marine Royale avec le grade de capitaine de brûlot (équivalent de capitaine d'équipage) par brevet signé du comte d'Estaing. Ce dernier le nomme commandant de la quatrième garde à bord du vaisseau amiral. Cependant, la flotte préparée par le vice-amiral d'Estaing n'appareille jamais pour l'Amérique et Georges Mathieu Forestier n'a pas l'occasion de se battre pour l'Indépendance américaine.

■ Un procureur de plantation et le commerce des esclaves

Contrairement au gérant qui habite sur place dans la plantation, le procureur se contente de surveiller le bon fonctionnement de l'exploitation pour des propriétaires presque toujours absents et souvent pour plusieurs propriétaires en même temps. Le procureur est chargé plus spéci-

Fig. 5
Ecole française
du XVIII^e siècle.
Portrait de
Georges Mathieu
Forestier vers
1763. Huile sur
toile. Collection
particulière.



fiquement de la gestion comptable et de la supervision administrative générale. Le gérant est un homme de terrain responsable de la partie agricole au quotidien¹². Mais le gérant d'une habitation peut parfois être le procureur d'une autre. Ainsi, Jean Joseph Lafargue, fils de Gracieuse Forestier (Bayonne, 1733) et du capitaine de navire Martin Lafargue, est gérant de l'habitation Duplaa sur laquelle il travaille. Ses parents se sont mariés en 1750 à Bayonne. Sa sœur Pétronille Augustine Lafargue épouse son oncle Pierre Forestier le cadet. Jean Joseph est à la fois beau-frère de Pierre et neveu de Georges Mathieu Forestier procureur des biens Duplaa. Possédée par le baron Martin Simon Duplaa, président à mortier au parlement de Navarre, qui l'avait reçue en dot de sa femme Marie-Louise de Charritte, la sucrerie Duplaa est l'une des plus anciennes de Saint-Domingue. Le fait d'être gérant de Duplaa n'empêche pas Jean Joseph Lafargue de recevoir en septembre 1790 une procuration pour s'occuper de l'habitation Clérisse – Hirigoyen. Il y sera massacré par les esclaves révoltés dans la nuit du 22 au 23 août 1791 et son cadavre exposé à l'entrée de ladite plantation¹³. Une lettre adressée par Lafargue à Georges Mathieu Forestier, le 4 janvier 1787, est un témoignage précieux :

“A Monsieur / Monsieur Forestier / procureur des biens Duplaa / au Q. Morin”

Fo 1

“Au Cap le 4 J.er 1787

J'ay reçu mon cher oncle votre lettre avec les factures des sucres de Dupla ainsi que celle de ceux de Chastonoye dont les blancs sont superbes, J'espère d'en tirer bon prix.

Je n'ay pu lire sans que toute ma sensibilité possible ne se soye émue la recommandation que vous me faites de tirer de ses sucres le meilleur parti possible même en me l'appropriant. Vous ne connoissez pas votre neveu, mon cher oncle, mais le temps peut être vous le fera connoitre et alors vous m'acorderois tous les sentiments, la délicatesse, et l'honnêteté possible dans généralement tous les points. D'ailleurs, vous voulez qu'au détriment de monsr. de Chastonoye, j'aillie faire le bien être de ceux qui me confient leurs intérêts ! Que m'en reviendrait il à rien au lieu que je suis intéressé à coopérer à votre bien être et à votre satisfaction.

J'ay remis au nègre les articles que vous m'avez demandé à l'expection des deux limes demy rondes que je n'ay pu trouver. Je garde le modèle pour tacher d'en avoir. Je vais m'occuper du feuillard, osier, poids”

Fo 1 vo

“N[ot]a. Les chaises et le beure sont au passager. Je vous embrasse & suis tout à vous.

Jn Lafargue”.

Une note de Georges Mathieu sur la lettre montre qu'il répond le jour même. La signification des mots "même en me l'appropriant" ou "au détriment" de M. de Chastenoye doit être expliquée. Lafargue est ici le commissionnaire de son oncle qui est le procureur des deux sucreries Duplaa et Chastenoye. Les gérants ont la réputation bien établie d'être des voleurs et de profiter des transactions pour grappiller des revenus supplémentaires. Ici, Lafargue proteste de son honnêteté auprès de son oncle. Forestier teste-t-il son neveu ou accepte-t-il d'emblée l'idée d'un détournement du prix de vente ? Le mot "passager" dans la note fait référence au caboteur qui transporte des passagers d'un embarcadère à un autre dans une île aux côtes extrêmement découpées.

Georges Mathieu Forestier arrive donc au quartier Morin en 1786 pour remplacer son frère cadet Pierre qui y était installé depuis longtemps comme procureur des biens du baron de Duplaa et du marquis de Chastenoye. Le rôle de Pierre Forestier consistait à habituer les esclaves noirs, venus en bateau de la côte d'Afrique, au travail des plantations. Un certain nombre d'annonces de vente d'esclaves noirs au Cap Saint-Domingue sont envoyés à Forestier, procureur de la plantation Duplaa quartier Morin, dans le nord de l'île, proche du Cap-Français (aujourd'hui Cap-Haïtien). Elles formaient une liasse dont il ne reste que des manuscrits rescapés¹⁴. Sur papier imprimé et complété à la main (transcrit ici en italiques), ces annonces ont toujours la même forme.

Ainsi, le 17 décembre 1786, on peut lire : "Au Cap, le 17 Xbre 1786 / M /

NOUS avons l'honneur de vous prévenir que le Navire / *l'Olympe Magdelaine* du Havre Capitaine *Roussel* / venant de *Cormantin vraie cote d'or* avec une Cargaison de 443 / Noirs à notre adresse, vient de mouiller *en ce port* / Nous en ouvrirons la vente le *Samedi 23 cour.t* / & nous vous offrons avec plaisir ceux dont vous pouvez avoir / besoin. / Nous avons l'honneur d'être, / M. / Vos très-humbles & très / obéissants Serviteurs. / [signature :] *Ch. Mazois Vaultier*".

Le 5 janvier 1787, l'imprimé est envoyé à la fois à Forestier, habitation Duplaa, et à "*Monsieur Salenave / H.on Châtenoye*", ou Chastenoye, toujours au quartier Morin. Il s'agit cette fois du navire "*Les Cinq cousines du Havre*", capitaine "*Corbille*", venant de "*Cabinde coste d'angole*", avec une cargaison de "507" Noirs. La vente ouvre le "*12 du courant*".

Le 8 janvier 1787, trois jours après le premier envoi, c'est "*Guilbaud Gerbier et Cie*" qui annonce à "*Monsieur Forestier P[rocur]eur des biens de Mr. Duplaa & de n. Chatenoy au quartier Morin*", l'arrivée du navire "*la Magdelaine de Nantes*", capitaine "*M.r de Lathy*", venant

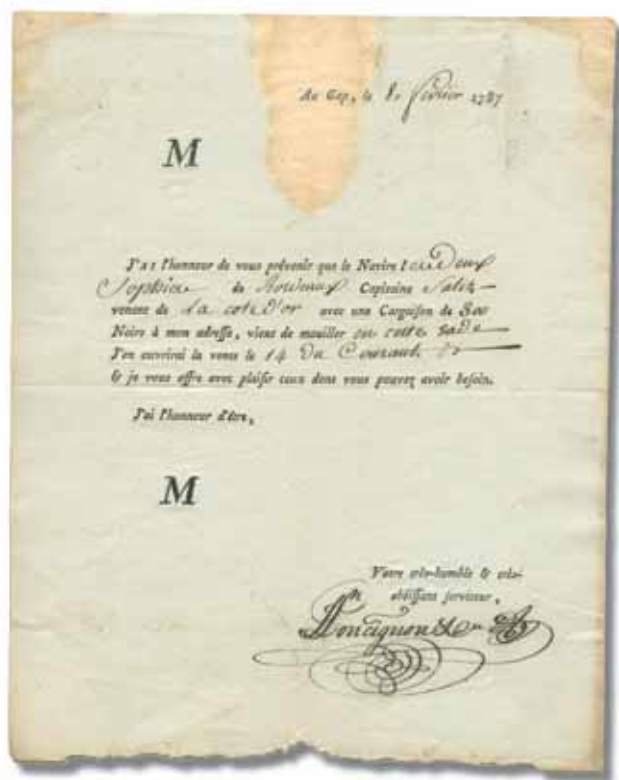


Fig. 6
Avis d'arrivée
d'esclaves Noirs le
8 février 1787.
Collection
particulière.

"du Sénégal", avec une cargaison de "490" Noirs, la vente se faisant le 14 de ce mois.

Le 8 février 1787, c'est Jean Poncignon qui informe "Monsieur Forestier procureur de l'h[abitati]on Duplaa au quartier Morin" d'une nouvelle arrivée : "Au Cap, le 8 février 1787 / M / J'Al l'honneur de vous prévenir que le Navire les Deux / Sophies de Bordeaux Capitaine Saliz / venant de La cote d'or avec une Cargaison de 300 / Noirs à mon adresse, vient de mouiller en cette rade / J'en ouvrirai la vente le 14 du Courant / & je vous offre avec plaisir ceux dont vous pouvez avoir besoin. / J'ai l'honneur d'être, / M / Votre très-humble & très- / obéissant serviteur, / Jn Poncignon" (Fig. 6).

Le 20 juin 1787, c'est un certain Monsieur Hugues procureur de la plantation de Chastenoye au quartier Morin qui reçoit l'avis "Au Cap, le 20 juin 1787. / M / NOUS avons l'honneur de vous prévenir que / le Navire le Séduisant de Bordeaux / Capitaine Lefebre venant de Malimbe Côte D'angole / avec une Cargaison de 500 Noirs à notre adresse, / vient de mouiller sur cette rade Nous en ouvrirons / la vente le mardi 26 courant & nous vous offrons / avec plaisir ceux dont vous pouvez avoir

besoin. / Nous avons l'honneur d'être, / M / Vos très-humbles & très- / obéissans serviteurs. / *Poupet frères*".

Le procureur est sans doute Victor Hugues. Dans le sud de Saint-Domingue, aux Cayes de Jacmel, une cotonnerie et une cafétéria portent le nom de Hugues. Elles valent 10 746,46 francs chacune dans *l'État de l'Indemnité de Saint-Domingue* de 1832 et sont revendiquée à l'époque par l'une des filles Hugues épouse de Louis Toulmé¹⁵.

Les archives Forestier consultées à ce jour ne contiennent pas l'indication de navires négriers armés à Bayonne. Les armements viennent de Bordeaux, du Havre et de Nantes. En revanche nous possédons une information sur les aléas de la production du sucre de canne. En effet, Georges Mathieu Forestier reçoit le 26 juin 1787 une lettre portant le tampon "FORT DAUPHIN" :

"Monsieur Forestier chargé des affaires / de M. le marquis de Chatenoye / au quartier Morin / par le Cap"

Fo 1

"Quartier Dauphin 26 juin 1787.

Monsieur

Le mauvais état de mon étuve qui perd la chaleur en bien des endroits ne m'a pas permis d'effectuer assez promptement mon sucre pour le livrer le 15 ou le 16 comme je comptois. L'étuvée ne sera rendue à l'embarcadere que le trente. Je donnerai ordre à la crochue de la transporter tout de suite au Cap chez M.M. Destandau et Laplace qui vous en remettront le produit comme je les ai déjà prévenus. Je suis fâché de n'avoir pu faire plus prompte expédition.

J'ai appris, Monsieur, par Mad.e de La Chevalerie que M. le marquis de Chastenoye étoit mort. Cette perte doit être bien sensible à Mad.e la marquise, et j'y prends aussi beaucoup de part. Il n'est personne ici qui ne regrette cet homme si respectable qui étoit le père de tous les colons.

J'ai l'honneur d'être très sincèrement / Monsieur / Votre très humble et très obéissant / serviteur Dalcour Belzun".

Le nom "*Dalcour*" est repris au dos par l'écriture de Forestier qui précise qu'il a répondu le 1^{er} juillet. Il s'agit de Jean-Baptiste Dalcour de Belzun. Il n'y a aucun lien avec le patronyme basque Belzunce qui rappelle le souvenir du gouverneur de Saint-Domingue, le vicomte Armand de Belzunce, mort dans l'île en 1763 à l'âge de 43 ans. C'est Belzunce qui crée la route stratégique menant de Fort Dauphin au Cap. *L'État de l'Indemnité de Saint-Domingue* précise qu'en 1832 l'héritière de Jean-Baptiste Dalcour est sa fille Marie Joséphe Jeanne Céleste, veuve du comte de Broglie. La famille possède deux sucreries d'une valeur estimée à 684 000 livres, l'une à La Crochue, quartier de la paroisse de Fort Dauphin, et l'autre à la Grande Colline. Elle est aussi propriétaire d'une cafétéria au Mont Organisé estimée 65 000 livres et

possède les trois-quarts de la sucrerie Ballon, puis de Minière, à la Grande Colline, estimée 248 000 livres¹⁶.

Au témoignage de Moreau de Saint-Méry, la sucrerie de Chastenoye produit les plus beaux sucres de l'île. Située à la Grande Rivière du quartier Morin, elle appartient à Charles-Laure Cochard de Chastenoye qui possède aussi une caféière et une "place à vivre" dans le même quartier. Dans *l'Etat de l'Indemnité de Saint-Domingue*, ses héritiers sont le comte Lepeultre de Marigny, le duc de Choiseul-Praslin et le comte de Butler, légataires avec le comte de Breteuil, chacun de 44 949,95 francs d'indemnité¹⁷. Ainsi, la valeur estimée en 1832 des plantations Chastenoye est de 179 799,80 francs. Le créole modifie la prononciation des noms et permet des confusions orthographiques. Située à cheval sur les sections rurales de la Petite-Anse et du Haut-du-Cap, la "grande habitation" Chastenoye est déformée en l'appellation "Chatte Noire" sur les cartes américaines de l'époque. La marquise qui annonce la mort de Chastenoye, dans la lettre transcrite ci-dessus, est Marie-Laurence de Chabanon de Salines, marquise de Vézieu, épouse de Jean-Jacques Bacon de La Chevalerie, homme de confiance du duc d'Orléans à Saint-Domingue et Grand Orateur du Grand Orient de France, apparenté à Barnave. Il joue un rôle important sur l'île au moment de la Révolution. La marquise possède à Limonade une grande sucrerie valant plus de 3,5 millions de livres¹⁸.

Le 4 janvier 1787, George Mathieu reçoit une lettre portant le tampon "PORT AU PR[INC]E" cachetée d'un sceau comtal :

"A Monsieur / Monsieur Forestier sur / l'habitation de Mr Duplaa / quartier Morin. : isle St Domingue Au Cap"

Fo 1

"Au Port au prince le 4 jr 1787

Je suis arrivé hÿer au soir mon cher Monsieur

Des circonstances malheureuses m'ont privé d'aller vous joindre au Cap ainsi que je me l'étois proposé, ce que je vous raconteray à ma première entrevue avec vous. Je compte partir d'icy sur une golete dimanche prochain 7 du courant et j'espère être rendu chez Mr Duplaa samedy 13 du courant.

Notre voyage a été très heureux et ma santé encore meilleure. Je brûle du désir de vous revoir et de vous embrasser. Adieu mon cher Monsieur. Je ne puis m'entretenir plus longtemps avec vous le courrier étant sur le point de partir. J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus vrai et le plus sincère mon cher Monsieur votre très humble et très obéissant serviteur.

D'Herÿeux".

Forestier rajoute le nom de sa main : *"Dherrieux 4 janv"*. Nous n'avons

pu identifier le personnage. L'intérêt de cette dernière lettre est de nous montrer la lenteur des voyages de cabotage en goélette le long des côtes de Saint-Domingue : cinq ou six jours de Port-au-Prince au Cap, les hautes montagnes empêchant un itinéraire par la route.

■ Le début de la fin

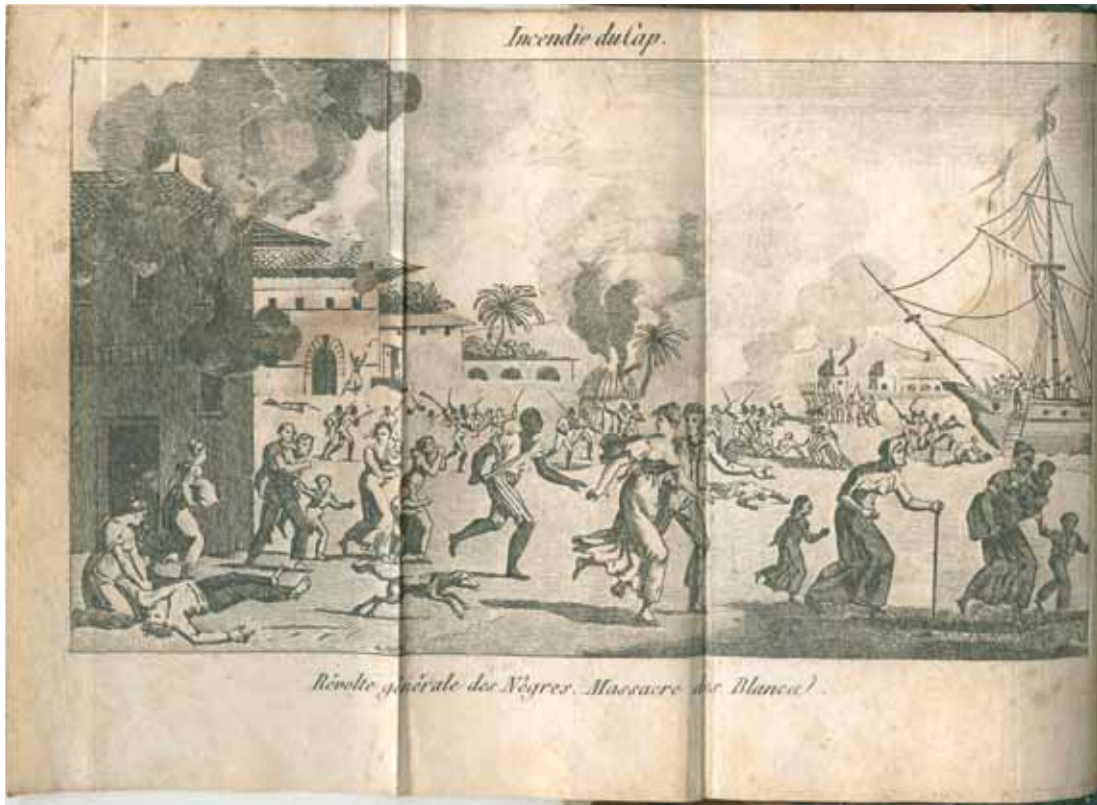
À la veille de la Révolution française, la structure sociale de Saint-Domingue se divise en cinq classes. La première est celle des planteurs, dits les grands Blancs ; la seconde, celle des officiers royaux. Viennent ensuite les petits Blancs, à savoir les contremaîtres, artisans, hommes de divers métiers, détestant les planteurs mais attachés à maintenir la distance qui les sépare des gens de couleur. De nombreux petits Blancs désertent ou meurent de fièvres la première année de leur séjour. Malgré les différences apparues dans les recensements de l'époque et la part de contrebande inhérente aux enquêtes fiscales, des statistiques peuvent être proposées. Les trois groupes de Blancs totalisent environ 13 % de la population de l'île. Au-dessous d'eux, la quatrième classe est composée des mulâtres et des "nègres libres" qui représente environ 20 %. Cette classe possède aussi des esclaves (un tiers de la population servile) et un quart des terres de la colonie. Elle ne jouit pas cependant de l'égalité sociale et politique avec les Blancs. La dernière classe représente les esclaves, soit 67 % environ, dont la majorité arrive à peine d'Afrique et dont une part demeure confinée dans les bateaux pendant deux à trois mois le temps de les acclimater et de les vendre au meilleur prix. Certaines estimations avancent le nombre considérable de 500 000 esclaves à la veille de la Révolution¹⁹. Pour d'autres, de 1768 au recensement de février 1788 la population d'esclaves aurait diminué du tiers, réduction due à la forte mortalité.

Eric Williams²⁰ démontre comment, dès 1787, les Anglais lancent une campagne pour l'abolition de la traite négrière, mais pas de l'esclavage, sous la pression de William Pitt qui veut gêner le commerce français. Le gouvernement britannique nomme une commission d'enquête pour étudier tous les aspects de l'industrie sucrière des Antilles en s'attachant particulièrement à comprendre le pourquoi de la supériorité de Saint-Domingue. La commission découvre que la Grande-Bretagne réexporte les esclaves des îles britanniques et contribue par ce fait au développement de ses rivales. Sur 40 000 esclaves annuellement importés d'Afrique par les Britanniques, les deux tiers sont destinés à des pays étrangers. L'Angleterre selon les termes d'un abolitionniste, le révérend James Ramsay, est devenue "l'honorable fournisseur d'esclaves de ses rivales". Situation intolérable pour Pitt qui n'admet pas que le commerce des esclaves nuise considérablement à son pays. Il se lance avec passion dans la campagne abolitionniste et commence des négoc-

ÉTUDES ET RECHERCHES

ciations en vue d'une abolition générale qui couperait l'approvisionnement de Saint-Domingue et permettrait à la Grande-Bretagne de recevoir de l'Inde assez de sucre pour fournir toute l'Europe. En Inde, la canne à sucre est en principe cultivée par une main-d'œuvre libre. Pitt écrit en 1787 à l'envoyé spécial britannique en France en fixant le but "de deux nations s'accordant pour mettre fin au honteux trafic en provenance d'Afrique". Des démarches semblables sont menées simultanément en Espagne, au Portugal et en Hollande. Le gouvernement français complimente les Britanniques pour leurs sentiments d'humanité mais regrette de ne pouvoir supprimer la traite. Les Anglais dirigent alors leur propagande vers les abolitionnistes français et font appel à la loi pour interdire l'exportation d'esclaves par des sujets britanniques vers les colonies étrangères. Adam Smith et les écrivains britanniques reconnaissent cependant le traitement plus doux qu'accordent les Français à leurs esclaves en s'appuyant sur le *Code Noir*. Mais la mortalité des esclaves fraîchement débarqués à Saint-Domingue demeure effrayante. Moreau de Saint-Méry cite le cas type d'une plantation sucrière à Léogane, commencée en 1750 avec 78 esclaves créoles, c'est-à-dire des esclaves acclimatés. En 1787, les esclaves nés sur la

60



ÉTUDES ET RECHERCHES

plantation depuis trente-sept ans ajoutés aux 255 autres esclaves achetés ne permettent pas de dépasser le chiffre de 203 survivants. Sur les 200 Noirs de sa plantation type, Moreau de Saint-Méry déclare que 15 individus, soit 7,5 %, passent leur temps à l'hôpital. Cauna²¹ cite des situations pires, par exemple en 1792 à l'atelier de la sucrerie Novilos dont 30 % des esclaves est à l'hôpital mais il faut compter les blessés d'une bataille. La mortalité traduit à la fois les mauvais traitements infligés et les difficultés d'acclimatation. La révolte des Noirs de Saint-Domingue commencée en 1791, conséquence de l'enfer de l'esclavage, change le sort de l'île entière (Fig. 7). Les colons partent progressivement après l'échec de reprise en main du pouvoir blanc en 1793 et après l'évacuation anglaise en 1798 suivant quatre ans d'occupation. Le dernier grand exode des Blancs accompagne le désastre de l'expédition Leclerc envoyée par Bonaparte en 1803. L'indépendance haïtienne est proclamée en 1804 et le massacre général des derniers Blancs ordonné par Dessalines. La dispersion des anciens colons aquitains de Saint-Domingue a été récemment étudiée par Jacques de Cauna²².

61

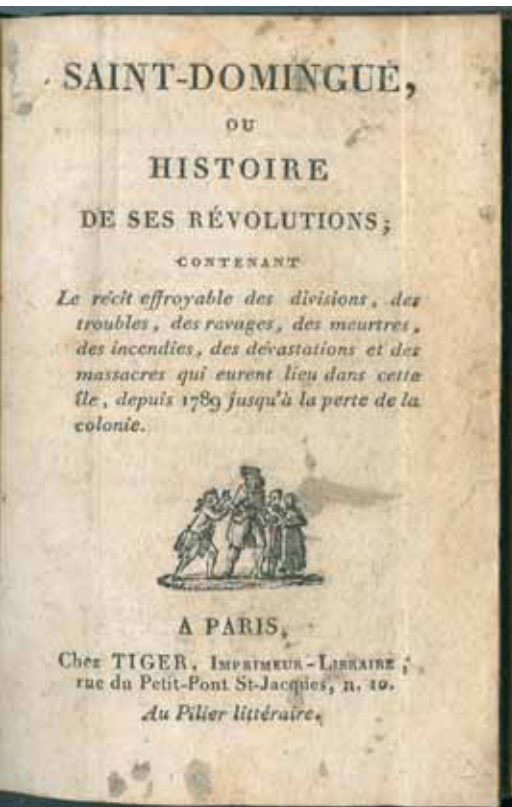


Fig. 7
*L'incendie du Cap et le massacre des Blancs (juin 1793), frontispice gravé de l'ouvrage de M. C***, Saint-Domingue ou Histoire de ses révolutions (1791 – 1793), Paris (1819), in-8, 108 pages. Collection particulière.*

- 1 Jacques de Cauna, Marion Graff, **La traite bayonnaise au XVIII^e siècle, Instructions, journal de bord, projets d'armement**, Cairn, Pau, 2009, 180 pages. (voir page 101 de ce bulletin le compte rendu de lecture).
- 2 Eric Williams, **De Christophe Colomb à Fidel Castro, l'histoire des Caraïbes 1492 – 1969**, Présence Africaine, Paris – Dakar, 1975, pp. 150-151.
- 3 Jacques de Cauna, Marion Graff, **La traite bayonnaise au XVIII^e siècle, Instructions, journal de bord, projets d'armement**, Cairn, Pau, 2009, p. 18.
- 4 Chapitre XV *"A bas le colonialisme et l'esclavage ! La révolution haïtienne"*, **op. cit.**, pp. 250 – 254.
- 5 Jacques de Cauna, **L'Eldorado des Aquitains, Gascons, Basques et Béarnais aux Iles d'Amérique (XVII^e – XVIII^e siècles)**, Atlantica, Biarritz, 1998, p. 13.
- 6 **Ibidem**, pp. 19-20.
- 7 **Ibid.**, Atlantica, Biarritz, 1998, 542 pages.
- 8 Jacques de Cauna, *"Bayonne et Saint-Domingue au XVIII^e siècle"*, **Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne**, n° 144, 1988, pp. 85 à 104.
- 9 M. E. Moreau de Saint-Méry, **Description topographique, physique, civile, politique et historique de la Partie française de l'Isle Saint-Domingue**, Philadelphie, 1797 – 1798, cité par Jacques de Cauna, **L'Eldorado...**, p. 296.
- 10 Sémexant Rouzier, **Dictionnaire géographique et administratif d'Haïti**, Paris, Ch. Blot, s.d. [1891], vol. I, p. 372. Communiqué par M. Jacques de Cauna qui nous informe qu'une veuve Forestier, née Françoise Geneviève Guéroult de La Pallière, possède avec trois autres Guéroult de La Pallière la moitié d'un terrain au Borgne estimé 800 francs, et une maison au bourg du Trou du Nord avec un terrain à l'Acul à Conit pour lesquels chaque membre de la famille doit recevoir 151,66 francs. La connaissance actuelle de la généalogie des Forestier de Bayonne ne permet pas d'établir un lien avec les Guéroult de La Pallière. Une vérification à l'état-civil des colonies conservé à Aix permettrait peut-être de répondre. Patrice Rolland précise que l'on perd la trace d'Arnaud François Forestier à Saint-Domingue et que lui ou son frère Pierre l'aîné aurait pu être marié.
- 11 D'après un texte rédigé par Patrice Rolland, descendant des Forestier, et les archives familiales consultées, l'ensemble revu et résumé par nos soins.
- 12 Jacques de Cauna, **L'Eldorado...**, p. 360.
- 13 Jacques de Cauna, **L'Eldorado...**, p. 363.
- 14 Patrice Rolland avait transcrit l'acte ci-joint dont nous n'avons pas retrouvé l'original : *"A Monsieur / Monsieur Forestier / Procureur des biens Duplaa / au Qer Morin"* et sur l'imprimé : *"Au Cap, le 26 Xbre 1786 / Monsieur, / Nous avons l'honneur de vous prévenir que le Navire le Breton de Nantes capitaine Dubois venant de la Côte d'or avec une cargaison de 300 noirs à notre adresse, vient de mouiller en cette rade. Nous en ouvrirons la vente le 31 du Cour(an)t & nous vous offrons avec plaisir ceux dont vous pouvez avoir besoin. / Nous avons l'honneur d'être, monsieur, vos très humbles et très obéissants serviteurs / Aubert Rouchat"*.
- 15 Communication de M. Jacques de Cauna. En juillet 1790 Hugues est procureur de l'habitation Raby, Dolle frères et Carlet : J. de Cauna, **L'Eldorado...**, p. 257.
- 16 Communication de M. Jacques de Cauna, d'après le tome V de **L'Etat de l'Indemnité de Saint-Domingue**, 1832.
- 17 **Ibidem**.
- 18 **Ibid.** et **L'Eldorado...**, p. 235.
- 19 **L'Eldorado...**, p. 20.
- 20 Eric Williams, **op. cit.** pp. 258 – 260.
- 21 **L'Eldorado ...**, pp. 216 – 217.
- 22 Jacques de Cauna, *"Une autre Espagne : les Aquitains de Saint-Domingue en quête de refuge à Santo-Domingo et Cuba (1791 – 1810)"*, **Revue de Pau et du Béarn**, n° 34, 2007, PP. 61 à 84.

JEAN FOURCADE (1895-1973)

CHRONIQUE BIOGRAPHIQUE

Jean-Marie
AYNAUD,
Brigitte
GRELLIER-FOURCADE,
Bernard
FOURCADE,
Bertrand
FOURCADE

Personnalité bayonnaise marquante du XX^e siècle, Jean Fourcade a eu un parcours riche et diversifié, le plus souvent au service de la collectivité. Il fut combattant pendant la grande guerre, ingénieur de l'aéronautique à la fin de cette dernière, puis ingénieur civil. Pendant l'occupation, il organisa l'entraide sociale et s'engagea dans la résistance. Puis, peu après, il créa et développa l'enseignement ménager agricole au Pays Basque. Enfin érudit du passé de ce pays, il devint un historien reconnu de sa ville d'Urrugne.

Nortasun handiko baiones ezaguna XX. mendean, Jean Fourcade-n ibilbidea aberatsa eta anitza izan da, gehienetan gizartearen zerbitzuan. Gudari gerla handian, hegazkingintzako ingeniari gerla ondoan, gero ingeniari zibil. Okupazio denboran elgar-laguntza soziala eratu zuen eta erresistentzian sartu. Gero, guti barne, laborantza-sukaldarien irakaskuntza sortu eta hazi zuen. Azkenik Euskal Herriaren iraganean jakintsu, bere herri Urruñaren historialari bilakatu zen.

Jean Fourcade (1895-1973) a été une personnalité marquante du Pays Basque le siècle dernier. Cette chronique biographique a pour objet de retracer le parcours hors du commun de celui qui fut successivement combattant dans l'infanterie puis dans l'armée de l'air, ingénieur de l'aéronautique, ingénieur civil, organisateur de l'entraide sociale, promoteur d'un système d'enseignement inédit au Pays Basque pour les jeunes filles en milieu rural, chrétien engagé, et enfin historien reconnu de son village d'Urrugne qui lui a d'ailleurs dédié une de ses rues.

■ Le parcours d'un homme d'action dans la tradition

Jean Fourcade est issu par son père d'une vieille famille bayonnaise ancrée depuis plus de trois siècles dans la vie de cette cité. Ses aïeux furent négociants (import/export) ou armateurs. Leurs activités étaient orientées vers les colonies françaises, espagnoles ou portugaises, au



*Jean Fourcade
(1895-1973)*

cours de la période prospère des XVII^e et XVIII^e siècles. Son trisaïeul Pierre Fourcade fut, avant la Révolution, échevin de la ville de Bayonne (1779-1781) et président de la chambre de commerce. Son arrière-grand-père Arnaud Fourcade fut maire de Bayonne sous la Restauration (1815-1816).

Né à Bordeaux le 8 février 1895, Jean Fourcade est le deuxième fils de Joseph Fourcade, juriste, et de Berthe Boussang, fille d'un industriel bordelais. Joseph hérite en 1885 du domaine de Lauga (acquis en 1725 par Pierre Fourcade qui y a bâti une belle maison de maître et une ferme attenante) où il s'installe définitivement en 1917. Jean Fourcade commence sa scolarité à l'école Saint-Bernard de Bayonne. Après des études de 1905 à 1912 au petit séminaire de Larressore puis à Belloc, il prépare à l'école Sainte-Geneviève de Versailles le concours d'entrée à Saint-Cyr. La guerre le surprend peu après sa réussite au concours en juillet 1914. Il s'engage le 17 août 1914 au 49^e R. I. à Bayonne pour une durée de huit ans. Après ses classes au Château Vieux, il est envoyé se former dans un peloton d'élèves-officiers à Bordeaux.

Après sa nomination comme sous-lieutenant en janvier 1915, il est affecté au 57^e R. I. et part aussitôt combattre au Chemin des Dames. Il se retrouve ensuite en août 1916 dans l'enfer de la bataille de Verdun. Les treize mois épuisants passés dans la région de Verdun d'août 1916 à septembre 1917 nécessitent son évacuation sanitaire. Pendant sa convalescence, il lui est proposé de suivre un enseignement en mécanique aéronautique militaire. Son dossier étant retenu, il est détaché à l'École Supérieure de l'Aéronautique d'où il sort ingénieur-mécanicien. Il est affecté alors au Service des fabrications de l'aéronautique.

En 1920, il démissionne et commence une carrière d'ingénieur civil qu'il poursuit jusqu'en 1935 dans différentes sociétés industrielles à Paris et à Madrid. Il épouse en 1925 Renée Guittet avec qui il aura quatre enfants. Après un grave accident de voiture en 1934, il revient au Pays Basque et s'installe à Urrugne, à Erlande Baïta, la maison de sa belle-famille depuis 1805, constituée d'un bel ensemble de deux maisons du XVII^e siècle. C'est là qu'il ouvre un commerce d'huiles de moteurs qui se développe mais périclité du fait de la guerre.

En 1939, il est mobilisé à Pau comme capitaine-mécanicien de l'armée de l'air et part à Neufchâteau avec son groupe aérien (le GAO-546). Démobilisé après l'armistice de 1940, il regagne Urrugne où sans activité professionnelle, il devient par nécessité exploitant agricole pour assurer les besoins de sa famille avec les ressources de la terre familiale. Dans ce but, il défriche des landes qu'il met en culture. Les pommes de terre ainsi produites sont mises à la disposition des Luziens. Par la suite il devient président du Syndicat agricole.

Du 15 février 1941 au 15 septembre 1944 il s'engage dans la résistance comme agent de liaison immatriculé au sein du réseau Jade-Amicol et dans les services spéciaux de contre-espionnage, tout en œuvrant dans l'aide aux prisonniers et aux familles en situation difficile. Au moment de l'épuration, suite à une dénonciation calomnieuse, il est injustement accusé. Il comparaît devant la commission ; son engagement dans la Résistance le lave de tout soupçon.

En 1944, il se réengage et se voit confier avec le grade de commandant la base aérienne de Bordeaux-Mérignac. Enfin de 1945 à sa retraite en 1970, il exerce une fonction d'ingénieur-conseil pour une société pétrolière à Paris, tout en animant une petite entreprise commerciale d'huiles de graissage qu'il avait créée avant la guerre.

Jean Fourcade maîtrisait l'allemand et la langue basque. Il avait reçu les distinctions suivantes : Croix de guerre (1917), Légion d'honneur à titre militaire (1945), Mérite agricole (1973).

■ L'homme au service du social

Organisateur de l'entraide sociale

Au cours de la période difficile de l'Occupation de 1940 à 1945, son

activité altruiste s'oriente vers l'aide aux familles. Il crée et met en place l'Union Départementale des Associations Familiales, et en 1941 anime en tant que président le comité départemental de la famille rurale devenu fédération de la famille rurale du département des Basses-Pyrénées. En 1942, il organise à Bayonne un secrétariat social et familial dont la mission est d'aider les familles en difficulté. Il met en place un système de collectes régulières dans les campagnes permettant de distribuer en deux ans 145 tonnes de légumes aux familles de Bayonne et aux œuvres de charité.

Parallèlement, constatant en février 1941 que personne ne s'occupe des 140 prisonniers de sa commune, il organise à Urrugne la préparation et l'envoi de colis en Allemagne pour ces derniers en tant que délégué communal du comité départemental d'aide aux prisonniers. Ainsi, en trois ans, 3960 colis sont préparés et expédiés en Allemagne.

Promoteur de l'enseignement ménager rural

En 1946, sollicité par Mgr Terrier, évêque de Bayonne, alors que rien n'existait dans ce domaine, il organise dans le diocèse et le département un enseignement ménager pour les jeunes filles du milieu rural, dans le cadre de l'enseignement privé agricole. À partir du premier centre Argizabal à Villefranque et en s'appuyant sur des communautés religieuses, il sera à l'origine du développement d'un réseau de centres d'enseignement ménager agricole reconnu par le Ministère de l'Agriculture. L'essor est spectaculaire. Grâce à son action avec l'aide efficace de Mlle Personnaz et de sa fille aînée Marie-José, ce réseau compte en 1955 plus d'une cinquantaine de centres ménagers ruraux d'Urrugne à Baudriex et Laruns. À Urrugne, le centre d'enseignement ménager rural N.-D. de Socorri (annexe de l'école des Filles de la Croix) est ouvert en 1952 et accueille 25 jeunes filles. Alors que la scolarité s'arrête à 14 ans, les jeunes filles peuvent poursuivre des études spécialisées ; on leur apprend, non seulement tout ce qu'une jeune fille devait savoir à cette époque, depuis la puériculture jusqu'à la tenue d'une maison, mais aussi, à aménager le logement rural et les locaux d'habitation pour les rendre agréables. De plus, leur formation leur permet ensuite de participer à la gestion de l'entreprise agricole et à sa comptabilité, afin de devenir des collaboratrices averties de leur mari. À l'issue de leur scolarité, les jeunes femmes reçoivent un brevet officiel d'apprentissage ménager.

Depuis, l'enseignement agricole s'est développé, perfectionné, mais au début ce fut une véritable et heureuse révolution pour la formation des jeunes filles rurales. Jean Fourcade passa ensuite le flambeau à René Ospital maire d'Ayherre et conseiller général, puis au décès de ce dernier à Edmond de Menditte. Il fut par ailleurs un pionnier de la Mutuelle Agricole dont il a été le vice-président.

Vivement appréciées, ses actions dans ce domaine lui ont valu d'être

ÉTUDES ET RECHERCHES

distingué dans l'ordre du Mérite agricole en 1973 suite à une demande de la base transmise au Ministre.

■ L'historien, érudit local

Revenu en 1934 à Urrugne, Jean Fourcade participe activement à la vie de ce village authentique du Labourd. Il découvre au quotidien les traditions, les familles, la culture et l'histoire mouvementée de cette commune à travers les affrontements et les conflits frontaliers sous l'Ancien Régime, la Révolution et l'Empire. Désirant approfondir ce nouveau domaine, il se lance à 40 ans dans une carrière d'historien autodidacte. Il s'engage dans une série de recherches à partir de l'exploration de nombreuses archives locales, régionales ou nationales, et aussi à partir d'enquêtes et d'entretiens. Il participe aux activités de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne dont il est membre. Ses recherches aboutissent quatre ans plus tard en mai 1939 à la publication d'un premier ouvrage "Petite histoire d'un village du Labourd,



*Le Mont Calvaire à Urrugne - © photo Didier Picot.
Au sommet de Kalbarioa (colline de 277 m située au sud d'Urrugne et au pied du versant nord du massif du Xoldokogaina), un calvaire, une chapelle ainsi qu'un ermitage édifés en 1650 par l'Abbé d'Aprendesteguy, prieur-chapelain, sont détruits en 1793 et 1794. Un calvaire et un oratoire reconstruits en 1967, à l'initiative de Jean Fourcade avec l'aide de bénévoles et le soutien de René Soubelet, maire d'Urrugne sont inaugurés le 8 juin 1969 en présence de Joseph Gostérat, curé d'Urrugne, et de 250 paroissiens.*

Urrugne" qui sera rapidement épuisé. De 1939 à 1971, il publie 19 articles relatifs à divers aspects de l'histoire du Pays Basque dans des périodiques régionaux à caractère scientifique tels que Gure Herria, Guernica, le Bulletin du Musée Basque, le Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne. Enfin, en 1967, il publie un deuxième ouvrage de près de 300 pages "Trois cents ans d'histoire au Pays Basque, Urrugne Socoa Béhobie Hendaye Biriadou", résultat d'un intense travail de recherches et de réflexion qui fait aujourd'hui référence. Ce livre lui vaut une analyse critique élogieuse de la part du bascologue Eugène Goyheneche publiée la même année dans le Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne.

La commune d'Urrugne lui doit aussi la restauration du site de l'ermitage et du calvaire surplombant Urrugne, édifiés vers 1650 et détruits en 1793 et en 1813 lors des combats de la Révolution et de l'Empire. En 1967, avec l'aide de scouts et d'autres bénévoles, il se consacre à la découverte des ruines de ce site. Puis bénéficiant du soutien de la mairie et de la population, il entreprend la reconstruction d'un oratoire et la mise en place d'une grande croix en bois de chêne marquant symboliquement ce Mont du Calvaire. Fin 1967, est créée l'association Kalbarioa en vue de la restauration et de la protection de ce monument. Le président en est René Soubelet, maire d'Urrugne, et le secrétaire-trésorier Jean Fourcade. L'opération est terminée en novembre 1968.

■ Le chrétien engagé

Né et élevé dans une famille chrétienne, sa jeunesse avait été marquée par l'anticléricalisme qui s'était développé à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, concrétisé par l'expulsion vécue "manu militari" le 19 décembre 1906 du petit séminaire de Larressore où il était pensionnaire à l'âge de onze ans. Guidé par sa foi, il se mit au service de l'Église et de ses représentants. De 1925 à 1935, jeune ingénieur au sein de l'Union sociale des ingénieurs catholiques dont il était membre, il participa avec les jésuites à l'étude des encycliques sociales. En 1926, il créa une section bayonnaise de cette association.

Après son implantation à Urrugne, à la demande de Mgr Vansteenbergh, évêque de Bayonne, il organisa les conditions du financement de l'école Saint-François-Xavier qui ouvrit ses portes en octobre 1936. Il fut ainsi à l'origine de la première kermesse qui perdure. Puis, conscient des dangers du nazisme en plein développement, il s'impliqua alors dans des activités visant à éclairer et à alerter les communautés paroissiales.

Notre-Dame de Socorri était pour lui une source particulière de dévotion ; il aimait aussi venir souvent se ressourcer au Monastère de Belloc où il avait terminé sa scolarité et lié de solides amitiés.

■ L'œuvre de Jean Fourcade à travers ses publications

L'examen minutieux de l'œuvre publiée de Jean Fourcade révèle la diversité des centres d'intérêt qu'il a explorés :

- Le Pays Basque, terre de tradition chrétienne à travers l'étude des chapelles, des oratoires, des prieurés, des sites d'étapes du chemin de Compostelle avec leurs hôpitaux, une maison de retraite spirituelle à Hasparren, la famille navarraise de saint François-Xavier, les chapelains de Larrun ;

- Le Pays Basque, terre de passage pour les croisades contre les Maures, la multitude de pèlerins sur le chemin de Saint-Jacques et plusieurs armées sous l'Ancien Régime, la Révolution puis l'Empire ;

- Le Pays Basque, société rurale de forte identité centrée autour de la femme, la famille, la maison et l'exploitation agricole ; sa démographie, son économie, sa sociologie, les confréries.

Jean Fourcade manifeste un regard attentif et bienveillant sur la condition féminine en milieu rural en consacrant ses efforts à la promotion de cette dernière qui, selon lui, serait la clé de l'évolution souhaitable de la société basque.

Durant les dix premières années de son implantation à Urrugne, il découvre, il observe et réfléchit. Prenant ainsi conscience des atouts (la qualité de la main d'œuvre par exemple) et aussi des faiblesses de ce monde rural basque, il réalise peu à peu une sorte "d'état des lieux" de ce patrimoine culturel, historique, social et religieux. Pendant cette période, il rassemble dans une remarquable synthèse les résultats de ses recherches et de ses réflexions à travers cinq publications marquantes. Tout d'abord, en 1939 son premier ouvrage sur Urrugne, puis trois articles parus successivement en 1951, 1952 et 1957, intitulés "Terre et famille basques" (deux articles) et "Dépopulation du Pays Basque rural". À la fin de ce dernier article, Jean Fourcade annonce que "les maisons-souches resurgiront sous la bonne garde des centaines de femmes, anciennes élèves des centres ménagers ruraux, qui amorceront la promotion du pays. Les hommes doivent suivre l'exemple". Dans cette perspective, la création des centres ménagers ruraux doit être interprétée comme la réponse de Jean Fourcade aux questions qui le préoccupaient concernant l'avenir de la société rurale basque. Enfin en 1967 son deuxième ouvrage, *Trois cents ans d'histoire au Pays Basque. Urrugne Socoa Béhobie Hendaye Biriadou*, peut être considéré à juste titre comme l'élément le plus important de son œuvre d'historien local, en raison des multiples aspects abordés et de la richesse des données présentées.

La mort l'emporte en 1973 alors qu'il caressait le projet d'une histoire d'Ascain et de Saint-Pée-sur-Nivelle.

Liste des publications de Jean Fourcade parues de 1939 à 1971

Ouvrages

FOURCADE J., 1939, Sur la frontière d'Espagne. Petite histoire d'un village du Labourd. Urrugne. Ed. Le livre, Bayonne. 196 p. (réédité en 2006, Éd. Le Livre d'histoire, Paris). Cet ouvrage a fait l'objet d'un compte rendu dans Gure Herria, 1939, tome XIX, p. 151.

FOURCADE J., 1967, Trois cents ans d'histoire au Pays Basque. Urrugne. Socoa. Béhobie. Hendaye. Biriadou. Ed. Y. Bouvier, Toulouse. 289 p. (réédité en 2001, Éd. Le Livre d'histoire, Paris). Cet ouvrage a fait l'objet de trois comptes rendus :

- Héppherre G. : Gure Herria, 1967, tome XXXIX, pp. 380-382.

- Goyheneche E. : Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, 1967, n° 114, pp. 177-181.

- Parrot-Lagarenne M. : Journal Sud Ouest, 21 août 1967.

Publications dans des périodiques régionaux à caractère scientifique

FOURCADE J., 1939, Les Pâques de malades. Gure Herria. tome XIX, pp. 148-150.

FOURCADE J., 1949, La paroisse d'Urrugne. Gernika (juil-sept.), n° 8, pp. 12-15.

FOURCADE J., 1950, La religion et les basques. Gernika (avr-juin), n° 11, pp. 31-35.

FOURCADE J., 1950, Urrugne. Étape des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Gure Herria, tome XXII, pp. 21-27. Cette publication fit l'objet d'un compte rendu : Veyrin Ph., 1950, Vestiges jacobites dans le Labourd. Gure Herria, tome XXII, pp. 87-92.

FOURCADE J., 1950, Histoire de la confrérie de Saint-Jacques d'Urrugne, Gure Herria, tome XXII, pp. 96-103.

FOURCADE J., 1951, Terre et famille basques. Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne. n° 60, pp. 73-95.

FOURCADE J., 1952, Terre et famille basques. Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, n° 62, pp. 79-93.

FOURCADE J., 1952, Parents et alliés de Saint François-Xavier au Labourd. Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, n° 61, pp. 20-24.

FOURCADE J., 1957, La dépopulation du Pays Basque rural. Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, n° 82, pp. 184-192.

FOURCADE J., 1965, Royal Cantabres sous Louis XV. Chasseurs Cantabres sous Louis XVI. Bulletin du Musée Basque, n° 28, pp. 73-78.

FOURCADE J., 1966, Le marché du poisson à Saint-Jean-de-Luz en 1788. L'encan et la distribution. Bulletin du Musée Basque, n° 31, pp. 15-16.

FOURCADE J., 1967, Les chapelains de Larrun. Gure Herria, tome XXXIX, pp. 30-32.

FOURCADE J., 1967, Note sur la carte de Cassini. Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, n° 113, p. 93.

FOURCADE J., 1967, Le serment des sages femmes en 1740 (de Saint-Pée-sur-Nivelle). Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, n° 114, p. 175.

FOURCADE J., 1968, Île des Faisans, île de la conférence. Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, n° 118, pp. 775-780.

ÉTUDES ET RECHERCHES

FOURCADE J., 1968, La maison de retraite de Hasparren (1738-1792). Gure Herria, tome XL, pp. 11-22.

FOURCADE J., 1968, Les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle sur la route du littoral. Le prieuré hôpital Saint-Jacques Zubernoia (Hendaye). Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, n° 119, pp. 805-822.

FOURCADE J., 1969, Les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle sur la route du littoral. Le prieuré de la Madeleine d'Otsanz. Gure Herria, tome XLI, pp. 289-317.

FOURCADE J., 1971, La journée d'un maire-abbé du Labourd, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Bulletin de la Société des Sciences, Lettres, et Arts de Bayonne, Actes du XXI^e Congrès d'Études Régionales, Bayonne, pp. 53-57.

Documents faisant référence à Jean Fourcade

Notice nécrologique à la mémoire de Jean Fourcade et de son œuvre publiée (auteur anonyme) dans Gure Herria, 1973, tome XLIII, p. 146.

Curriculum vitae rédigé par Jean Fourcade le 29 mars 1973. Deux pages dactylographiées. Archives familiales.

Notice biographique de Jean FOURCADE (1895-1973). Deux pages dactylographiées ; auteur et date non précisés. Archives familiales.

Livret relatif à l'histoire du Mont du Calvaire (Urrugne) et à l'opération de restauration en 1968 à l'initiative et sous la houlette de Jean Fourcade : Danielle ALBIZU, Association des Amis de Notre-Dame de Sokorri, 2008, Kalbarioa Le Mont du Calvaire, 36 p. avec deux avant-propos respectivement de J.-M. Clerc (Président) et de B. Fourcade.

Beñat LARRETICHE : article relatif à la restauration du site du Mont du Calvaire, paru dans le journal Sud-Ouest du 19 juin 2006.

Beñat LARRETICHE : article relatif à la restauration du site du Mont du Calvaire, à l'occasion des journées du patrimoine, paru dans le journal Sud-Ouest du 17 septembre 2008.

MOREAU Roland, 2003, L'Âme basque. Esquisse historique, Éd. Atlantica, Anglet, tome 1, p. 200.

Documents faisant référence à la famille Fourcade

LEBOURLEUX André, 2007, Château Lauga, Revue d'histoire de Bayonne, du Pays basque et du Bas-Adour, n° 162, pp.170-179.

FOURCADE Claude et Christian, 1999, Histoire de la famille Fourcade (1637-1997), mémoire dactylographié non publié, 42 p. Archives familiales.

Sources utilisées par Jean Fourcade pour ses recherches

Bibliothèque nationale

Archives du service historique de l'armée

Archives nationales

ÉTUDES ET RECHERCHES

Archives de la commune d'Urrugne
Archives de la commune de Saint-Pée-sur-Nivelle
Archives de la commune de Vera
Archives de la commune de Biriadou
Archives de la commune de Saint-Jean-de-Luz
Archives de la chambre des comptes de Navarre
Archives privées
Archives personnelles
Registres paroissiaux d'Urrugne XVII^e et XVIII^e siècles
Documentation du Musée des Arts et Traditions Populaires
Statistiques 1928 du Ministère de l'Agriculture
Publications 1947 du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme et du
Ministère des Finances
Documents du recensement de 1954
Registres de l'état civil
Procès verbal de l'inventaire de la maison de retraite d'Hasparren (1792)
Entretiens personnels avec des personnalités locales, et lors de visites dans les mai-
sons et les fermes

ENTRETIEN AVEC NESTOR BASTERRETxea RÉALISÉ LE 10 FÉVRIER 2010

Marie-Claude
BERGER,
Maïte ITHURBIDE
(Eusko Ikaskuntza)

Peu avant l'inauguration de la plus récente création de Nestor Basterretxea : Saint-Pée-sur-Nivelle, 27 février 2010 "mémorial des événements tragiques de 1609" nous nous sommes rendues chez lui à Hondarribia.

Nous voulions lui poser quelques questions tant par rapport à ses œuvres "en place publique" que par rapport à sa donation de 2001 au Musée Basque. Voici la retranscription de cette rencontre.

Merci à Nestor Basterretxea d'avoir pris le temps de parler si longtemps avec nous.

Aviez-vous visité le Musée Basque avant 2001 ?

Oui, je le connaissais. Pour un artiste c'est très intéressant. Je ne sais plus si c'est avant les travaux ou après. Étant donné que le musée est resté fermé douze ans.

Pourquoi avez-vous fait don de vos stèles au Musée Basque de Bayonne ?

Je les ai données par amour pour la culture basque. Je pense aussi qu'il est très intéressant qu'il y ait un échange de création et que ce geste ait valeur d'exemple. Pour moi, c'est un honneur qu'un musée d'une telle importance expose mes œuvres. Il n'y a pas d'autre calcul.

Pourquoi des stèles et non d'autres œuvres ? Est-ce par référence à l'ancien cimetière reconstitué au Musée Basque avant 1989 ?

En Iparralde, les stèles en pierre des cimetières (*hilarriak* = pierres des morts) sont très nombreuses. Ce type de monument vous appartient plus qu'à nous. J'avais une collection en bois préliminaire à la version définitive en pierre : ces six stèles en bois, je les ai offertes par fraternité en tant que Basque d'Euskal Herria.

Où sont maintenant ces stèles en pierre ?

Elles sont chez moi. L'une d'elles a été volée par un transporteur lors d'un déplacement pour une exposition. Elles sont en pierre parce que les modèles anciens d'origine sont en pierre.

La sculpture de stèle en pierre, est-ce pour vous seulement de la sculpture, ou fait-elle référence à toute la cosmogonie basque ?

La référence se résume surtout aux dimensions et aux épaisseurs de la pierre selon les modèles traditionnels, aussi je me suis rendu au Musée de San Telmo où l'on m'a dit que toutes ont entre neuf et douze centimètres d'épaisseur. Je suis donc resté fidèle à ces proportions ainsi qu'aux formes, par contre pas au contenu symbolique. Les stèles classiques se réfèrent aux métiers du défunt ou à des symboles religieux. Moi j'ai créé une nouvelle esthétique, un nouvel esprit. Je ne pouvais pas les imiter, car elles font référence au passé depuis le XIV^e siècle. J'aurais pu en élever de 4 m sur 5 m, mais je préfère respecter les dimensions originales des *hilarriak* (stèles des morts). J'ai voulu changer l'esthétique et leur donner ainsi une nouvelle vie.

Tout compte fait, c'est une nouvelle approche en jouant avec la lumière.

74

Le reflet de la lumière, est-ce important ?

La lumière représente la moitié de la sculpture. Une fois, lors d'une exposition, j'avais vendu à une dame une sculpture d'albâtre translucide, éclairée par un spot à l'arrière et par une lumière plus douce en avant. Quand elle l'a posée chez elle, elle m'a dit "mais vous vous êtes trompé, ce n'est pas ce que j'ai acheté". Alors je l'ai exposée à la lumière d'une fenêtre et elle a reconnu que c'était bien celle qu'elle avait achetée.

Si l'on change la direction des spots de lumière, l'aspect de la sculpture change. Quand on travaille la sculpture, il faut la travailler avec une bonne lumière, orientée de haut en bas, en pente, et aussi avec des petits spots.

Il y a des lumières qui déforment les couleurs. Il faut tenir compte aussi de la température, de la chaleur de la lumière. Souvent, les effets de lumière dans les galeries conviennent à la peinture mais ils ne mettent pas en valeur les sculptures. Il y a une différence importante. Pour la peinture une lumière neutre suffit, mais pour les sculptures, il faut des canons de lumière comme dans l'exposition de mes œuvres à Bilbao. Il y avait dans les salles obscures des spots qui éclairaient suffisamment les sculptures. Les musées sont des spécialistes de la lumière.

Vous n'avez pas voulu faire œuvre d'art sacré ?

Non. Je n'ai pas eu l'intention de rappeler la mémoire des métiers des défunts, charpentier, pêcheur. Ce ne sont pas les mêmes conditions. J'ai utilisé seulement l'esthétique.

Et pour votre série sur la cosmogonie ?

Je me suis inspiré de la mythologie basque de Barandiaran qui était formidable. Mais il avait une partie négative car il était prêtre et la

ÉTUDES ET RECHERCHES

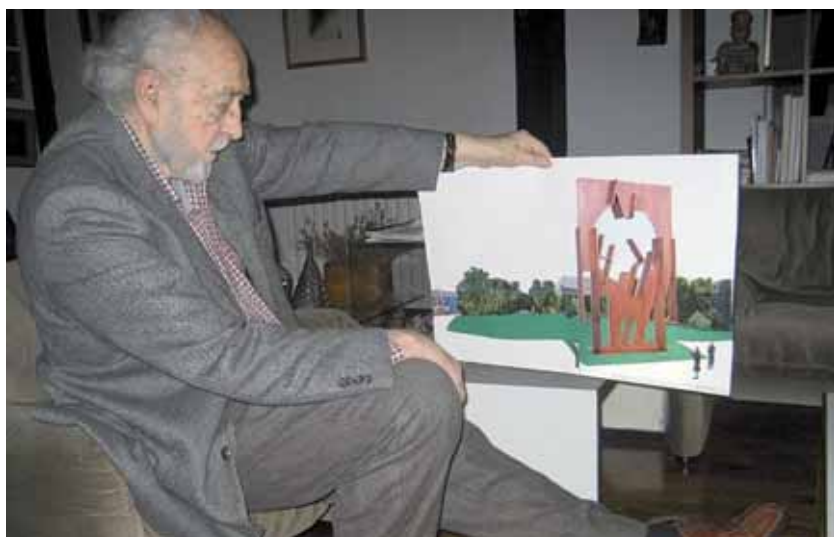
mythologie ne le passionnait pas. Pour faire le film *Amalur*, je me suis vite rendu compte de cette réticence car il était très catholique. Ses enquêtes m'ont influencé tout de même, ce genre un peu paysan. Ce qui m'a choqué, c'est la quantité de symboles que peut avoir chaque personnage mythologique, Mari par exemple, tantôt c'est un nuage, tantôt du feu. Ce qui est fantastique c'est la capacité du peuple à mythifier, à inventer. Je pense que c'est une question de défense par rapport à la mort. Je dirais même de défense urgente car dans ces temps-là les gens mouraient à la trentaine. Devant l'urgence ils ont imaginé tout cela. Puis la religion est venue. Ce sont des histoires particulières pour chaque peuple et c'est cela qui m'intéresse.

Vos œuvres sont souvent exposées en place publique y compris en Pays Basque Nord, Gotein-Libarrenx, bientôt à Saint-Pée-sur-Nivelle ?

Je crois qu'il y en a 68 dans la rue, ou peut-être plus : il faudrait que je recompte bien. Aux États-Unis, Argentine, Chili, à Séville, Canaries, Barcelone, Valence, Madrid, surtout en Euskadi bien sûr : Bilbao, Bermeo, Bakio, Tolosa, Donostia, Pampelune, Vittoria, Getxo, Gernika (à l'entrée d'une banque), à Sartaguda le "Village des veuves", en l'honneur des fusillés durant la guerre civile en Navarre.

Ce n'est pas fini car il y a plusieurs projets en cours : pour une place à Otxandio avec trois œuvres, une autre pour remémorer le bombardement de Gernika. À Bilbao au carrefour de plusieurs routes, un croisement qui s'appelle *Bidegorri* sur une grande plateforme, où se dressera une grande sculpture de 10 m en acier corten.

Je vous montre la photo de la maquette. Il faut faire des maquettes, c'est mieux qu'un dessin. On apprécie l'œuvre dans ses trois dimensions avec les ombres portées.



*Nestor
Basterretxea
dans son atelier.*

Pour les sujets, c'est vous qui choisissez ?

Jamais on n'a discuté mes sujets, on discute le prix. Pour l'œuvre de Bilbao, non, car son prix représente le pourcentage artistique légal du montant total des travaux. Ce sont les constructeurs et non la municipalité qui choisissent l'artiste.

Pour le matériau, que préférez-vous ?

J'aime bien le fer et je l'ai longtemps travaillé, mais pour les œuvres en extérieur il faut le peindre car il rouille très vite, or les municipalités n'entretiennent pas souvent ces œuvres qui se détériorent. De ce fait je préfère l'acier corten car lui rouille spontanément en surface, ensuite le processus de rouille est stoppé et la sculpture ne se détériore pas. Je ne travaille pas tellement la pierre. Les structures en bronze sont chères à réaliser car il y a tout le travail effectué par le fondeur avec la fabrication d'un moule, le coulage, le polissage, etc. Mais actuellement on trouve des plaques de bronze toutes prêtes que l'on peut découper, façonner, souder et qui se prêtent très bien aux sculptures extérieures.

Enfin il y a le béton armé pour des réalisations exceptionnelles, par exemple l'énorme sculpture pour le barrage de Beasain (Guipúzcoa) de 60 m de long et 24 m de haut. Quand j'ai été sur le site, la profondeur de la gorge où s'inscrit le barrage m'a frappé. J'ai installé ma sculpture en haut sur le mur pour contrecarrer la force de ce creux.

Vous avez commencé votre carrière artistique comme peintre. Pourquoi êtes-vous devenu sculpteur ?

En 1960, Oteiza et moi vivions et travaillions ensemble, alors les gens disent que c'est Oteiza qui m'a poussé, mais ce n'est pas vrai. C'est moi qui ai évolué vers la sculpture, quand j'ai découvert que les dessins que je faisais avaient un certain rythme et une capacité optique de créer des plans. Quand j'ai été convaincu de cela, j'ai pris de minces tiges de fer et j'ai réalisé physiquement ce que j'avais dans la tête. Avec cette première expérience naît ma propre sculpture et par la suite, dans notre travail côte à côte avec Oteiza, j'ai réalisé des œuvres très différentes des siennes.

NESTOR BASTERRETxea, UN SCULPTEUR CONTEMPORAIN GÉNÉREUX

Olivier RIBETON

À l'occasion d'une exposition, hommage qui lui est rendu à Bayonne au printemps 2010, le sculpteur Nestor Basterretxea a prévu de nouveaux socles¹ pour les six sculptures qu'il a offertes au Musée Basque. La Société des Amis les finance. Mais une exposition temporaire d'œuvres d'art actuel peut-elle devenir permanente dans un musée de société ?

77

En 2001, le Bulletin du Musée Basque n° 158 présentait les cinq premières stèles données par l'artiste lors de la réouverture de la maison Dagourette. Elles avaient été inventées en 1973 et 1974. Récemment, l'artiste a offert une sixième stèle créée en 1975 et intitulée *Zortzigarren Hilarri*. En bois teinté noir, elle a la forme d'un disque très pur d'un grand diamètre de 49 cm et d'une épaisseur de 13 cm. Avec son pied elle mesure 64 cm de haut. Par rapport aux autres stèles

de la série, cette huitième "pierre des morts" frappe par son calme et sa sérénité. Le relief sculpté occupe les trois-quarts de la face du disque et un petit tiers de la surface de l'envers. Les lignes sculptées dessinent un paysage paisible où l'on peut voir l'allégorie des moutonnements montagneux d'un côté et des agitations de l'océan de l'autre. Houle et vagues sous un grand ciel noir ou complexité des formes géologiques dont les sommets touchent l'azur. La force des créations de Basterretxea tient à cette osmose entre les racines basques et le mouvement universel de l'art. L'objet "stèle discoïdale" est clairement issu de la tradition populaire mais son traitement s'inspire de l'abstraction géométrique. Le passage du ciseau ou de la gouge n'est pas celui de l'artisan attentif mais bien l'expression du génie plastique. La main se retient de trop intervenir. Elle





*Nestor Basterretxea,
Zortzigarren Hilarri,
revers, bois teinté.
Musée Basque.
© Alain Arnold.*

enlève le minimum pour suggérer l'ineffable. La beauté est dans la simplicité et le dépouillement. En suggérant un paysage métaphysique *Zortzigarren Hilarri* appartient à l'esthétique universelle et rejoint la discrétion des maîtres du Japon. La présence des *Hilarriak* de Nestor Basterretxea au Musée Basque paraît à première vue évidente à cause de leur source d'inspiration venue en partie des stèles basques traditionnelles. Mais l'art contemporain exposé dans un musée de société est-il défendable à une époque où la commission scientifique d'acquisition des musées de France nous propose de diriger le don des cartons de vitraux d'un artiste vivant, Charles Carrère, vers une institution d'archives plutôt qu'au Musée Basque ?

■ L'art en question

Jacques Battesti publie ci-après un article soulignant la difficulté actuelle d'exposer l'art contemporain au Musée Basque et interroge sa légitimité sous le sous-titre "Entre évidences et ambiguïtés, une présence en question". Au-delà du rapport entre le Pays Basque et l'Art, et du positionnement d'un musée de société qui s'autorise à empiéter dans le domaine d'un musée des Beaux-Arts, il faut redire que l'actuel Musée Basque et de l'histoire de Bayonne est l'héritier d'une longue histoire riche et complexe avec une ambition qui a toujours dépassé ses moyens matériels. Les scientifiques qui ont accompagné son développement depuis l'origine l'ont engagé dans une vision globale lui permettant de traiter l'ethnologie, l'archéologie, l'histoire, la linguistique et la littérature, la musique mais aussi les Beaux-Arts au-delà de la notion restrictive des Arts et Traditions populaires. La notion réductrice d'art régionaliste n'est pas tout à fait exacte pour décrire l'art au "Musée Basque et de la Tradition Bayonnaise" des années d'avant-guerre. L'art non basque est présent et pas toujours sous le prétexte des artistes et des artisans exerçant leur métier au pays. Les vitraux de Lesquibe et de Mauméjean créés spécifiquement pour le musée dessinent les figures art-déco pour le premier, néo-gothique pour le second, de saintes effigies de l'imaginaire catholique. Saint Amand ou saint Michel Archange ne sont pas spécifiquement basques, n'ont jamais été exposés à la foi populaire et leur traitement plastique ne montre rien des traditions basques. Il en va de même pour la Vierge des pèlerins d'esthétique moderniste d'Edouard Cazaux entrée en 1937 après l'Exposition universelle de Paris. La dimension "bayonnaise" du musée a justifié l'entrée de portraits des gloires locales peints par les représentants de l'École de Bayonne ou par d'autres artistes. L'ancien musée exposait même le mobilier authentique de la chambre de Léon Bonnat venu de son hôtel particulier parisien, mobilier aujourd'hui conservé en réserve avec quelques œuvres du maître. Le Musée Basque pendant sa fermeture et ensuite à sa réouverture a organisé les expositions de

l'œuvre d'anciens directeurs de l'École de Dessin de Bayonne : le réalisme un peu expressionniste de Louis-Frédéric Dupuis en 1996, le sur-réalisme onirique de Pierre Mallet en 2005. De son vivant Louis-Frédéric Dupuis offre au musée des dessins et peintures en lien thématique avec Bayonne et le Pays Basque et à sa mort d'autres œuvres sont partagées entre le Musée Bonnat et le Musée Basque. Est-ce uniquement le sujet de l'œuvre d'art qui justifie sa présence dans un musée de société ?

Notes

80

- 1 Lors du premier don en 2001, Basterretxea avait lui-même dessiné des socles qui n'ont jamais été réalisés sur ses plans. Aujourd'hui le designer Xabier Rotaache lui a proposé un nouveau dessin que l'artiste a agréé.

EXPOSER L'ART CONTEMPORAIN AU MUSÉE BASQUE

ENTRE ÉVIDENCES ET AMBIGUÏTÉS, UNE PRÉSENCE EN QUESTION

Jacques BATESTI

Dès les années 1920, les concepteurs du Musée Basque et de la Tradition Bayonnaise firent entrer l'art de leur temps dans les collections, au même titre que les objets ethnographiques. Soucieux d'intégrer le présent pour ne pas faire du musée une "nécropole", ils voyaient dans l'art régionaliste et ses paisibles représentations de la vie rurale, une parfaite incarnation de la permanence des traditions dans le monde actuel, une synthèse idéale entre un passé mythique et un éternel présent. Moins visible à partir de l'après-guerre, l'art contemporain a été remis à l'honneur dans les salles rénovées de 2001. Les collections ethnographiques n'ayant jamais dépassé le seuil de l'ère pré-industrielle, la création artistique est ainsi devenue le seul témoignage de contemporanéité présent au musée, soulevant au passage un certain nombre d'interrogations quant à l'évolution de l'institution. Dans un musée de société censé s'intéresser à l'homme à travers les multiples dimensions de son quotidien, l'art est-il le moyen le plus approprié pour explorer la complexité du monde actuel ?

1920 urteetan, Euskal Museoa asmatu zutenek beren denborako Artea sartu zuten kolekzioetan, edozein gauza etnografikoren mailan. Museoa ez zadin "hiletxe" bat izan, baserritar bizia margotzen zuen Artean tradizioaren egonkortasuna ikusten zuten, iragan mitiko baten eta betiereko orainaren sintesi ezin hobea. Gerla ondoan gutiago ageri zen Arte garaikidea berriz ohoratua da 2001ean berritu getetan. Kolekzio etnografikoek ez baitute sekula aro preindustrialaren muga iragan, Arte sorkuntza bilakatu da garaikidetasunaren lekuko bakarra museoa, bidenabar erakunde horren bilakaerari buruzko galdera andana bat harrotzen duela. Gizarte-museo batek gizakiaren eguneroko goiti-beheiti guziak konduan hartu behar baditu, Artea ote da gaurko munduaren aniztasuna ikertuko duen baliapiderik egokiena ?

"Fixer, disent les gens, *documenter*, mais tout de même, nous le savons bien, rien que du mensonge et du faux, [...] rien que fausseté et mensonge dans les tableaux accrochés à ces murs".

Thomas Bernhard, *Maîtres anciens*, 1985¹.

82

Entre 1989 et 2001, alors que le Musée Basque était fermé pour rénovation, les collections s'enrichirent de plusieurs œuvres d'art contemporaines, essentiellement des sculptures, destinées à figurer en bonne place dans le nouveau parcours muséographique. L'arrivée de ces œuvres, toutes données par leurs auteurs, constituait un changement important dans la politique d'acquisition qui, depuis les années 1950, s'était à quelques exceptions près limitée aux objets témoins d'un Pays Basque "traditionnel", loin de toute trace de modernisation. Elle rappelait en revanche la période des années 1920-1930 pendant laquelle le musée avait entretenu des liens très étroits avec l'art de son temps. Évidence pour certains (il ne saurait y avoir de Musée Basque digne de ce nom en 2001 sans les grands artistes basques de l'époque actuelle), étrangeté pour d'autres (pourquoi présenter, dans un musée "d'histoire et de société", des créations contemporaines relevant d'un tout autre contexte et d'une toute autre perception du monde que ceux auxquels renvoient les objets ethnographiques anciens ?), ces rapports fluctuants entre le musée et la création artistique se situent au croisement de deux grands principes fondamentaux qui accompagnent l'existence du musée depuis sa création : la volonté de donner du sens aux objets et la nécessité de relier les collections au présent.

■ 1920-1940 : l'art considéré comme une synthèse idéale

Si les concepteurs du Musée Basque et de la Tradition Bayonnaise des années 1920 souhaitaient avant tout préserver un monde traditionnel en voie de disparition, ils ne virent aucune objection à faire entrer au musée "de la tradition" l'art de leur temps, bien au contraire. Dans le contexte du mouvement régionaliste d'alors, la démarche de l'artiste ne diffère en rien de celle du collectionneur, de l'historien ou de l'ethnologue. Tous ont en commun la même vision d'un territoire menacé dont il faut préserver et célébrer les derniers éclats, par la magie du pinceau ou la puissance du verbe, par la rigueur de l'étude ou le "sens artistique"² d'une reconstitution muséographique. Tous s'attachent à dépeindre et à maintenir en éveil "l'âme" du pays. Il était donc logique et naturel que ces diverses expressions d'une même quête d'authenticité se retrouvent côte à côte dans les salles du Musée.

Mais on ne doit pas pour autant en conclure que "l'art contemporain", tel qu'on le conçoit aujourd'hui, pluriel et complexe, entra en masse au musée de la tradition dans les années 1920. D'abord, de manière générale, il n'était pas question alors d'"art contemporain", l'expression n'ayant été forgée que bien plus tard, dans les années 1970-80, pour englober l'infinie diversité des formes que peut prendre l'art en train de se faire, diversité qui n'existait pas encore. Ensuite, dans le contexte précis du musée et des artistes qui en étaient proches, il n'était pas

ÉTUDES ET RECHERCHES



*Vue de la salle des Provinces
au Musée Basque,
vers 1925.*

*Vue de la salle
des Provinces
au Musée Basque
après un premier
réaménagement,
vers 1930.*



question non plus d' "art moderne" ni d'avant-garde, véhiculant l'idée de recherches formelles et d'artistes démiurges ouvrant de nouvelles voies dans l'expression plastique³. Les textes de l'époque ne parlent que d' "art régional", associant généralement sous ce vocable art et artisanat. Ces artistes et artisans "régionaux" étaient tous ceux qui, partageant le même imaginaire collectif imprégné de nostalgie et le même attachement au territoire, s'efforçaient d'en proposer une interprétation actuelle tout en restant fidèles aux canons traditionnels, et en particulier celui de la figuration. Il s'agissait certes d'un art du présent, mais dans ces tableaux, ces sculptures et ces meubles, la personnalité du créateur ne s'affirmait que dans le cadre bien délimité d'un consensus esthétique, d'une certaine idée du Pays Basque comprise et acceptée par tous. Par sa forme comme par ses contenus, transcendant le quotidien du monde rural en scènes idylliques, l'art régional incarnait les impressions et sentiments que les salles d'ambiance du musée avaient l'ambition de faire naître dans l'esprit des visiteurs.

L'adéquation était parfaite et l'on pouvait ainsi concevoir un musée qui soit "de la tradition" tout en étant ouvert aux "manifestations

artistiques de la vie courante"⁴. L'art régional, tout entier tourné vers l'interprétation d'un passé mythique, éclairait les vieux objets tombés en désuétude d'une actualité nouvelle et signifiait que le musée de la tradition qui en était le réceptacle ne pouvait être assimilé à une "nécropole"⁵.

Synthèse idéale entre passé et présent, l'art avait le pouvoir de révéler le "génie du lieu". Il montrait à quel point les traditions étaient vivifiantes pour le présent et combien le territoire portait de talents et pouvait être source d'inspiration. Le musée ouvrait ses portes aux "artistes et artisans locaux ou régionaux" mais aussi à "tous ceux, quelle que soit leur origine, qui [avaient] consacré une partie de leur œuvre à Bayonne et au Pays Basque"⁶. Les toutes premières expositions temporaires organisées par le Musée Basque, dans le courant de l'année 1925, toutes dédiées à la peinture régionale, présentaient en effet de nombreux artistes extérieurs au Pays Basque qui avaient fait de cette terre un lieu d'élection. L'ambition était de faire du musée un "véritable foyer d'art régional"⁷, établissant ainsi un lien durable entre tradition et création, entre passé et présent.

Certaines de ces œuvres d'art, présentées dans le cadre de petites d'expositions temporaires qui se succédaient à un rythme soutenu, intégraient de temps à autre les collections, souvent par le biais d'un don de l'auteur. Devenus biens publics inaliénables, ils n'étaient pas isolés au musée dans des espaces à part dédiés à l'art régional, mais présentés en association avec les autres pièces de collection, en fonction des thématiques traitées. Ainsi exposés, sculptures et tableaux récents constituaient le prolongement naturel des objets ethnographiques et des œuvres anciennes, sans rupture de style ni de sens. La valeur documentaire et illustrative de l'art régional pouvait même dans certains cas pallier l'absence d'objets originaux, comme le montre l'exemple de la sorcellerie : faute d'authentiques balais de sorcières du XVII^e siècle ou d'autres pièces ethnographiques plus directement liées aux procès de 1609, ce thème ne fut évoqué au musée qu'à travers une série de tableaux commandés au peintre José de la Peña en 1936⁸.

■ 1950-1989 : la science, garant de modernité

Le courant régionaliste, si fécond dans l'entre-deux-guerres en Pays Basque, s'est peu à peu essoufflé après le second conflit mondial, perdant beaucoup de ses certitudes et de son rayonnement. Le message que véhiculait l'art régional des années 1920-1930 n'avait plus le même impact, les temps avaient changé et les évidences s'étaient déplacées, l'époque n'était plus aux rêves d'Arcadie mais à la reconquête du présent et aux regards lancés vers demain. Dans un contexte socioculturel transformé, de nouveaux mouvements allaient naître localement qui

s'éloigneraient peu à peu des formes et des idéaux de l'art régionaliste. Parallèlement, le lien étroit qui unissait à l'origine les artistes régionaux et le musée s'était perdu. Au sein du musée, la politique d'acquisition à partir des années 1950 se concentra sur les collections ethnographiques et les questions liées à leur présentation, sans trop se soucier de leur interprétation artistique. Il y eut bien encore quelques achats de tableaux, mais il ne s'agissait pas de création contemporaine et ces œuvres étaient destinées à documenter ou à illustrer des faits historiques, non à promouvoir la permanence d'une certaine vision du territoire.

Les créations picturales des années 1920-1930 exposées au musée, qui étaient à l'origine des clefs de lecture pour comprendre les objets et les relier au présent, allaient devenir peu à peu à leur tour documents historiques, vestiges du sentiment d'une époque à l'égard de son passé. Le musée semblait s'engager dans une voie plus strictement limitée à l'objet du quotidien et à son étude, écartant la dimension artistique de l'interprétation. Cela ne signifiait pas pour autant que l'art allait être désormais absent du musée. Ne parlait-on pas pour le Musée Basque et pour d'autres de "musées d'arts et traditions populaires" ? L'art dit "populaire", ce langage esthétique et symbolique du quotidien, recouvrant meubles, maisons, vêtements et autres objets usuels, avait toute sa place au musée en tant que témoignage de la sensibilité et des préoccupations d'une population donnée, de ses rapports à l'environnement ou à l'au-delà. Cet art parlait directement de ceux qui l'avaient généré, de leurs désirs, de leurs goûts, de leur univers mental. Il était le complément naturel - et indissociable - des objets usuels pour comprendre les modes de vie anciens. Se cantonner au document ethnographique n'excluait donc en rien la dimension artistique inhérente à toute culture, mais cela privait en revanche le musée de ce lien fort entre les objets et le monde actuel qu'avait apporté jusqu'alors le regard des artistes contemporains.

À la question de savoir s'il fallait faire entrer l'art actuel au musée se superposait celle des limites chronologiques de la collecte, la définition d'un terminus *ad quem* éliminant *a priori* tout ce qui pouvait être produit après, qu'il s'agisse d'objets ou d'œuvres d'art. La question avait été résolue à l'origine de manière laconique : "voué aux vivants aussi bien qu'aux morts"⁹, le musée devait "donner, à tout instant, une image aussi exacte et aussi complète que possible de Bayonne et du Pays Basque, dans le passé *et le présent*"¹⁰, comme le rappelait le guide de visite de 1930. Malgré l'apparente ambition d'un tel programme, il ne s'agissait nullement d'inclure la totalité du Pays Basque contemporain jusque dans ses expressions les plus novatrices, mais uniquement ce qui faisait écho à la tradition. Et ce fut à l'art seul, un art refusant

toute image de modernité, que revint la tâche de représenter l'actualité du territoire. Ces créations s'inscrivaient cependant dans la même séquence chronologique que les objets "anciens" collectés au musée, la plupart étant encore en usage dans les années 1920-1930.

Après la guerre, la question du lien entre les collections et le présent fut abordée d'une toute autre manière. Bien qu'aucune limite chronologique n'ait jamais été véritablement fixée, les collectes d'objets démontraient que seuls les aspects traditionnels ou anciens du territoire étaient pris en compte. Dans un Pays Basque en pleine transformation, le temps des objets commençait progressivement à se détacher du temps présent. Les pièces collectées renvoyaient cependant à des phénomènes sociaux et culturels qui, dans bien des domaines, perduraient encore sous une forme ou une autre, au-delà de l'inévitable obsolescence des objets eux-mêmes. Pour tenter de les saisir, d'importantes campagnes photographiques furent conduites dans tout le Pays Basque, de la fin des années 1950 au début des années 1980¹¹. Ce fut principalement sous cette forme, celle d'une recherche de permanences dans la réalité contemporaine du territoire, et non plus à travers l'interprétation artistique du moment, que fut entretenu le lien entre le présent et le temps des objets. L'intérêt s'était recentré sur le terrain, sur les modes de vie et les pratiques¹². Les collaborateurs réguliers du musée n'étaient plus des artistes mais des anthropologues, tels José Miguel de Barandiarán. L'anthropologie permettait d'apporter une plus-value informative aux objets, de décrypter leurs usages, d'en renforcer le sens, tout en accompagnant le musée sur la voie d'une certaine maturité scientifique, signe de modernité pour l'institution¹³. Dans ce contexte, l'art était devenu moins nécessaire pour le musée. Il avait perdu sa fonction de médiation entre les objets et les visiteurs.

Cette évolution restait cependant presque invisible dans les salles d'exposition, celles-ci n'ayant que peu changé depuis les années 1930. La première grande transformation intérieure, qui entérinait un important changement de regard sur les objets, fut l'installation en 1958 de la collection de pelote Arramendy, selon les principes muséographiques épurés de Georges-Henri Rivière, à mille lieues des anciennes reconstitutions d'ambiance. La nouvelle muséographie, radicalement différente, signifiait l'actualisation du discours du musée et entourait l'objet d'une aura contemporaine qui modifiait la perception des visiteurs, en la transposant dans un registre plus scientifique qu'affectif : de relique, l'objet devenait support de connaissance. On ne saurait mieux résumer le rôle ultime de cet art délicat de la mise en scène des collections, fragile point de rencontre entre le passé de l'objet et le présent éphémère de sa réception, que ne le fit le directeur du musée de l'époque, Jean Ithurriague, dans la revue *Museum* en 1960 : "appli-

quer les principes les plus modernes [...], tout en respectant scrupuleusement les traditions locales”¹⁴.

■ 1989-2010 : le retour de l'art - Enjeux et questions

Pendant ses douze ans de fermeture, le musée a d'abord changé de nom, de *Musée Basque et de la Tradition bayonnaise* en *Musée Basque et de l'histoire de Bayonne*, prenant acte d'une mutation à l'échelle internationale qui avait progressivement rebaptisé les musées d'arts et traditions populaires en musées d'histoire et de société au cours des années 1990. À Bayonne, l'histoire prit ainsi le relais de la tradition. Le vocabulaire indiquait là encore un déplacement du regard et des intentions. Il y avait d'abord la volonté d'affirmer un positionnement scientifique, l'histoire désignant une approche plus globale que celle du mot "tradition" qui renvoyait pour l'essentiel à la cristallisation des spécificités régionales au XIX^e siècle, en privilégiant le pittoresque et en sous-estimant l'importance de la chronologie. Il y avait aussi le besoin de rappeler l'insertion du musée dans le temps présent, le mot "société" ancrant la démarche muséographique dans une dimension anthropologique, tout en rappelant le rôle de cette catégorie particulière de musées comme points de repère pour comprendre le monde d'aujourd'hui. Le "musée de société" ne pouvait se contenter de donner à voir un certain passé, il devait également l'interroger et le mettre en perspective pour aider à mieux comprendre le présent.

C'est dans ce contexte, qui incitait à mettre en résonance les objets du musée et la société actuelle que l'art contemporain fit son apparition dans les collections en 2001. Ce retour de l'art actuel au musée s'inscrivait également dans le prolongement d'une politique d'acquisition et de mise en valeur, démarrée au début des années 1990, qui redonnait une place importante aux artistes du XX^e siècle, qu'il s'agisse des peintres du mouvement régionaliste (exposition Ramiro Arrue et acquisition du fonds d'atelier de l'artiste en 1991) ou d'artistes plus expressionnistes de la seconde moitié du siècle (don de sept toiles de Jean Baudet en 1991, de trois petites peintures de Thérèse Lereboure en 2001, d'un tableau de Rodolphe Caillaux la même année, etc.). Ces œuvres, accompagnées des sculptures données en 2001 par Nestor Basterretxea, Jesús Echevarria, Christiane Giraud et Jorge Oteiza, ainsi qu'une eau-forte d'Eduardo Chillida, furent installées dans le parcours muséographique rénové de 2001. Les dons de 2001 étaient présentés comme des hommages au musée, destinés à "rappeler le mouvement de générosité des artistes lors de la création du Musée Basque en 1922"¹⁵. Le discours qui les accompagnait, qui évoquait "la force de l'âme basque et la douceur du paysage labourdin", "la volonté de sauvegarder l'héritage basque" ou un "vécu d'artiste enraciné dans l'ar-

chétype de l'identité culturelle basque"¹⁶, rappelait les propos des années 1920, la croyance en une vérité intemporelle portée par l'art et l'idée d'une esthétique considérée comme le moyen le plus approprié pour saisir l'essence du territoire.

Ces œuvres témoignent du désir des artistes de s'exprimer dans un langage formel contemporain tout en s'inscrivant dans une continuité avec le passé, sous la forme de références plus ou moins explicites. La question essentielle et complexe d'une expression qui puisse être à la fois locale et actuelle, à la fois fidèle à un héritage et sensible aux préoccupations du temps, est omniprésente dans la création en Pays Basque (arts plastiques, architecture, musique, théâtre, etc.) et renvoie de manière plus générale aux mécanismes d'une construction identitaire en marche, celle de la volonté d'être basque dans le monde d'aujourd'hui. Pour autant, cette problématique culturelle éminemment contemporaine n'est pas clairement exposée en accompagnement de ces œuvres au musée et ne reste accessible qu'à un public très averti. Pour la grande majorité des visiteurs, les sculptures exposées au sein même des collections anciennes ou dans une salle à part dédiée à la création contemporaine ne peuvent être perçues, au mieux, que comme le signe de la vitalité des arts plastiques en Pays Basque. Mais montrer que la tradition peut être source d'inspiration pour les artistes d'aujourd'hui, est-ce une ambition suffisante pour un musée de société comme le Musée Basque au XXI^e siècle ?

Au-delà de la modernité affichée de la muséographie, aucune réflexion n'a été conduite sur le présent des collections, sur le lien effectif entre un Pays Basque qui s'arrête aux années 1930, celui des objets, et la réalité contemporaine dans sa diversité et sa richesse. Dans un parcours qui ne fait que présenter autrement les mêmes objets, avec le gage de contemporanéité de la scénographie, les œuvres d'art disséminées dans les salles, ou terminant la visite, ne pourraient passer à leur tour, faute d'un discours argumenté pour expliquer leur présence, que pour une caution de modernité, sans lien véritable avec les

*Nestor Basterretxea,
Hilarriak,
bois teintés.
Salle d'art
contemporain du
Musée Basque
en 2001.
© Alain Arnold.*



ÉTUDES ET RECHERCHES

collections. À la différence de l'art régionaliste, qui s'inscrivait dans une certaine continuité avec les collections, parce qu'il était contemporain des objets dont il chantait l'intemporalité et parce qu'il incarnait une vision du Pays Basque qui faisait alors consensus, l'art contemporain de la fin du XX^e siècle n'a pas de lien *a priori* avec les objets anciens, en dehors des références symboliques revendiquées par les artistes. La portée de l'art contemporain dans le musée du début du XXI^e siècle ne peut être comparée à celle de l'art régionaliste dans le musée de l'entre-deux-guerres.

Surtout, le choix d'intégrer dans les collections des œuvres d'art contemporaines à l'exclusion de toute autre objet actuel, sans démarche anthropologique ni programme particulier pour représenter le Pays Basque d'aujourd'hui, génère de nombreuses ambiguïtés. Quels artistes choisir dans la grande variété des créateurs actuels ? Est-ce véritablement le rôle du Musée Basque que de déterminer ce qui relève d'un art basque accepté au musée et ce qui doit en être exclu ? Comment définir l'art basque contemporain ? Pourquoi, si l'on souhaite s'ouvrir sur le monde contemporain, limiter ses choix aux artistes qui se revendiquent d'un certain attachement à la tradition ? Un panorama qui intégrerait également les recherches les plus novatrices ne serait-il pas tout aussi légitime pour représenter la diversité du présent ? N'y a-t-il pas sinon le risque de tomber dans le paradoxe d'une ouverture vers le monde actuel qui soit strictement limitée, comme dans le musée des années 1920, à l'existence d'un regard vers le passé ? Si l'on ouvre les portes du musée à la création, pourquoi se limiter aux seuls arts plastiques ? Et si l'on s'ouvre sur le monde actuel, pourquoi se limiter à l'art... ?

Ces ambiguïtés disent tous les risques qu'il y a, pour un musée de société, à s'aventurer sans projet bien défini sur le terrain d'un musée des Beaux-Arts. Elles montrent qu'il n'est plus possible de transposer tels quels, au début du XXI^e siècle, les modes de fonctionnement qui étaient ceux des années 1920 et qu'il convient de considérer avec beaucoup de prudence la place de l'art actuel dans un musée de société. Parce que le monde est différent, parce que la création artistique est plus diverse, parce que l'on doit attendre autre chose d'un musée censé représenter le Pays Basque dans sa totalité. Dans un avenir plus ou moins proche, quel aurait pu être la pertinence d'un témoignage sur ce territoire qui se limite à une certaine frange de la création artistique ?

Au moment où l'on accueille au musée l'un des grands créateurs basques de la seconde moitié du XX^e siècle, l'occasion est peut-être venue de s'interroger sur la place de l'art au musée. Seule trace de contem-



poranéité dans les collections, ces œuvres ne sont-elles pas l'arbre qui cache la forêt ? Le musée de société est-il un lieu où l'on encense plutôt qu'on interroge ? Quelle peut être la place du musée dans la société actuelle s'il se contente de célébrer au lieu d'explorer, s'il se contente de décréter le beau au lieu de questionner les réalités multiples de ce territoire en perpétuel mouvement... ? En l'absence de toute politique de collecte ambitieuse, de toute démarche anthropologique vers le monde d'aujourd'hui, quels témoignages du présent léguerons-nous au patrimoine de demain ?

Notes

90

- 1 Édition Gallimard, collection Folio, 2002, p. 53-54.
- 2 André Constantin, *Bulletin du Musée Basque*, 1924, 1, p. 17.
- 3 Les artistes basques novateurs de l'époque (infiniment minoritaires par rapport aux tenants de courants plus académiques), tel Nicolás de Lekuona (1913-1937), sensibles au monde qui les entourait et ouverts aux formes nouvelles, ne cadraient pas avec vision du monde célébrée au musée. Ils n'y avaient pas leur place.
- 4 André Constantin, *Bulletin du Musée Basque*, 1925, 2-3, p. 7.
- 5 *Ibid.*
- 6 *Id.*, p. 4.
- 7 André Constantin, *Bulletin du Musée Basque*, 1926, 1-2, p. 53.
- 8 Le recours aux artistes pour remplacer les objets manquant existait encore après la guerre comme l'atteste la création de la salle de l'Expansion Basque avec les tableaux d'André Trébuchet (1954).
- 9 *Musée Basque, guide sommaire*. Bayonne, édition du Musée Basque, 1930, p. 2.
- 10 *Ibid.*
- 11 Les enquêtes photographiques, qui ont amené à la réalisation d'environ 10 000 clichés portant sur une grande variété de sujets, furent confiées au photographe amateur de talent Robert Bru. Elles constituent un témoignage de tout premier plan sur l'architecture et la vie sociale des campagnes. Ce fonds documentaire remarquable est actuellement en cours de numérisation au musée, avec l'aide de la DRAC Aquitaine, pour une mise en valeur prochaine.
- 12 Ce fut également l'époque des premières tentatives d'enregistrement de chants et de contes sur bandes magnétiques.
- 13 En 1954, le musée passait sous le contrôle de la Direction des Musées de France.
- 14 "Le Musée de la pelote. Musée basque, Bayonne". In *Museum*, 1960, vol. XIII, n° 3, p. 197.
- 15 Olivier Ribeton, "L'hommage des artistes au nouveau Musée Basque", in *Bulletin du Musée Basque*, 2001, n° 158, p. 53. Cette présence de l'art contemporain a toutefois largement dépassé le stade de l'hommage ponctuel, comme en témoignent les nombreuses expositions d'artistes actuels organisées par le musée après sa réouverture (Zigor, Anton Mendizabal, Juan Gorriti, Pier, etc.).
- 16 *Id.*, p. 54-56.

LA SAMB ET LE BULLETIN DU MUSÉE BASQUE SUR INTERNET

Olivier CLÉMENT Depuis 2007, la Société des Amis du Musée Basque est présente sur Internet. On retrace ici comment l'association complète et enrichit sa présence et ce qu'elle pourrait envisager à l'avenir.

■ Le cheminement

En 2007, l'association a décidé d'ouvrir une fenêtre sur Internet en créant un site web. Un petit groupe d'Amis s'est mis au travail : choix de navigation et arborescence, sélection d'images, rédaction des textes. Un vrai travail artisanal et collectif pour lequel seules les forces associatives ont été mobilisées. Dans un premier temps le site a été hébergé sur des pages personnelles puis mis en ligne sur le serveur d'un hébergeur avec un nom de domaine propre. D'emblée le site a été conçu en plusieurs langues : français, basque, espagnol et anglais. En 2008, et avec l'aide d'une équipe d'étudiants de l'IUT informatique de Bayonne, une base de données des articles du Bulletin a été mise en ligne. Son moteur de recherche permet ainsi au visiteur de trouver un article à partir du nom de son auteur ou d'un mot ou de plusieurs mots présents dans son titre ou son résumé, en basque et en français. Ce qui a amené à rédiger un résumé pour tous les articles qui n'en comportaient pas dans le Bulletin. Cette tâche est en cours et la base de données est ainsi régulièrement complétée.

En 2009, l'association a mis en œuvre la possibilité prévue dans cette base d'entrer des articles qui ne seraient pas imprimés dans le BMB mais mis en ligne et téléchargeables. Une série d'articles de Michel Duvert a ainsi été mise à disposition des internautes. On peut en voir la présentation dans ce même numéro.

En 2010, enfin, le comité de rédaction a entamé une réflexion sur la forme et la place que peuvent prendre les publications numériques dans le cadre associatif.

■ Pages vitrine et pages vivantes

Le choix de la structure du site a combiné des pages de présentation appelées à peu de mises à jour (présentation de l'association avec ses rouages et ses statuts ; lien avec le site du Musée Basque) et des pages sujettes à modifications plus fréquentes (les actualités présentant les animations et activités de l'association ; les publications).



■ Audience

Un effort important de référencement du site a été mené dès la mise en ligne en faisant connaître et indexer le site dans les moteurs de recherche et en échangeant des liens multiples. Aujourd'hui le référencement est satisfaisant et permet au site d'apparaître dans les premiers résultats d'interrogation dans son domaine d'activités. Les visiteurs fréquentent en premier lieu la page des publications et la plupart d'entre eux consultent la base de données ce qui devrait accroître la notoriété du Bulletin. En 2009, l'analyse d'audience faite avec le logiciel Awstats indique en moyenne 10 visiteurs uniques par jour.

■ Futur proche et plus lointain

L'association est loin d'avoir utilisé toutes les ressources d'Internet. On citera : l'édition d'une lettre d'information accessible aux visiteurs, la possibilité d'abonnement aux mises à jour par flux de syndication (flux RSS), la création d'un forum, voire la conversion du site vers une gestion de contenu permettant des rédactions de page partagées entre les membres ou encore la présence de l'association sur les réseaux sociaux. Certaines de ces évolutions exigeront une évolution logicielle du site, occasion de revoir non seulement son contenu mais aussi sa présentation. Pour l'immédiat les travaux essentiels sont de deux ordres :

- prolonger et achever la rédaction des résumés pour que la base de données soit la plus complète possible ;
- échanger et délibérer sur les possibilités qu'offre le web de mettre en ligne des articles et divers fichiers (audio, vidéos, images).

Pour tout contact relatif au site :
contact@samb-baiona.net

Adresse du site :
<http://www.samb-baiona.net>

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DE LA VIE RELIGIEUSE EN IPARRALDE : PRÉSENTATION

Michel DUVERT*

Une enquête ethnographique réunissant plusieurs fichiers est mise en ligne sur le site Internet des Amis du Musée Basque¹.

Cette étude, dédiée à l'ami R. Idiart qui fut curé d'Ainhoa, cherche à comprendre ce que furent des manifestations populaires festives édifiées :

- dans un contexte où l'Église a accueilli des imaginaires les plus hétéroclites ;

- en une étroite intrication entre un ordre social et des "façons de faire". C'est ainsi que j'ai tenté de cerner au mieux la nature des types d'ordres qui s'expriment tant dans l'organisation des rites que dans leurs calendriers.

J'ai cherché à identifier des bouleversements ayant affecté la vie des villages, qui marquent lourdement la vie religieuse chrétienne de l'entrée du XX^e siècle à nos jours et nous laissent profondément démunis. Ce travail comprend 7 volets consacrés au village d'Ainhoa, en Labourd :



En 1978,
vue partielle
de la procession
de Besta berri
à Ainhoa.
Photo M. Audiot.

1. Pratiques et sanctuaires
2. L'attitude officielle face au clergé
3. *Besta berri*, Fête-Dieu
4. Les Rogations et la Saint-Marc
5. La fête patronale
6. Les rites à la chapelle (*Kapera*)
7. Une "géographie" sacrée

Dans ces 7 parties j'ai écouté des témoins, dont les principaux sont cités, et écarté toute donnée livresque. Trois préoccupations dominent ces observations de terrain :

1) comment faire apparaître l'organisation régnant dans un tout petit village de montagne et y déceler les pouvoirs (ordres, catégories et hiérarchies) qui s'y exercent afin d'en assurer sa cohérence et sa perpétuation ? J'ai donc étudié avec soin le système des processions.

2) en quoi et comment la vie religieuse irrigue un vieil habitat montagnard d'origine médiévale dont l'histoire est connue dans ses grandes lignes ? Cette vie raconte-t-elle quelque chose qui a trait avec l'organi-

sation du village, avec son histoire ? J'ai valorisé l'examen de photographies anciennes couplées aux témoignages. Les cérémonies "ordinaires" qui correspondent simplement à la liturgie commune ne sont pas prises en compte (messes dominicales, Noël, Cendres, Pâques, etc.) comme celles exceptionnelles (commémoration des deux dernières guerres). De même je n'ai pas pris en compte les célébrations propres aux ecclésiastiques, comme l'Adoration, etc.

3) qu'est-ce qu'un ermitage par rapport à une église paroissiale ? Les pratiques liées à l'église paroissiale sont-elles les mêmes que celles qui ont lieu dans l'ermitage ? Mobilisent-elles les mêmes "paroissiens", etc. ?

Je donne ensuite deux témoignages concernant d'anciennes *Besta berri* (Fête-Dieu) dans deux villages bas-navarrais voisins, limitrophes avec la Soule avec un huitième volet :

8. Larceveau et Ibarolle

94

Ces deux témoignages datent du début du XX^e siècle. Ils me furent confiés par deux amis : Mlle Morbieu pour Ibarolle et M. Sagardoy pour Larceveau-Arros-Cibitz.

Partant du Labourd j'achève mon étude en évitant les grandes zones du nord de la Basse-Navarre où les *Besta berri* sont bien connues et parfois décrites, comme ce fut le cas pour Hélette (étude éditée en 1996 par J. Curutchet). Je rapporte des résultats d'enquêtes effectuées en Soule à Idaux-Mendy et Alçay-Sunarette-Alçabeheti où *Besta berri* ne revêtait pas cet aspect spectaculaire tout du moins au XX^e siècle. Cela donne un neuvième volet :

9. Haute et Basse-Soule

Enfin un dernier volet conclut cette enquête et contient la bibliographie :

10. Vie religieuse et vie sociale, un essai

(*) Michel DUVERT : association Lauburu, Etniker Iparralde

Notes

- 1 www.samb-baiona.net
Aller à la page Publications et utiliser le lien ou bien le moteur de recherche du site. Les 10 volets sont au format pdf et comportent de nombreuses illustrations.

DÉCOUVERTE D'UNE HACHE PLATE À SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE

Claude BLANC (*) Une nouvelle hache plate en cuivre vient d'être découverte à Saint-Pée-sur-Nivelle. Après celle mise au jour en 1936 par R. de Saint-Périer dans la grotte d'Isturitz, c'est la deuxième hache de ce type découverte au Pays Basque Nord. Elle se caractérise par des dimensions modestes, mais surtout par la teneur très élevée en arsenic.

Kobrezko aizkora xabal bat aurkitu da Senperen. R. de Saint-Périer jaunak Isturitzeko harpean 1936an argitara jalgi zuenaren ondotik, Senperen aurkitua gisa horretako bigarrena da Ipar Euskal Herrian. Neurri xumeak ditu baina ohargarria da kobreak daukan arsenika eduki handiagatik.

Les haches plates constituent numériquement les principaux témoignages des débuts de la métallurgie. Alors que leurs découvertes se succèdent ces dernières années en Béarn (Blanc, 2009), elles sont encore rares au Pays Basque Nord. Si l'on excepte celle qui se trouve dans une vitrine proche de l'entrée de la grotte d'Oxocelhaya, qui n'a pas été publiée et dont on ignore l'origine, on ne connaît que celle trouvée par R. de Saint-Périer à l'intérieur de la grotte d'Isturitz (Saint-Périer, 1936). Celle-ci se trouvait près d'une inhumation "à l'intérieur de la grotte, dans la pente, le long de la paroi droite". Cette hache, à tranchant débordant, a été découverte brisée. L'analyse qu'a fait effectuer l'auteur de la fouille auprès du Laboratoire d'Essais du Conservatoire des Arts et Métiers a montré que le métal à partir duquel cet outil a été façonné contenait essentiellement du cuivre (99,5 %), ne renfermait pas d'étain, et présentait des traces de zinc et de nickel. L'arsenic, impureté sur laquelle se concentrent aujourd'hui bien des interrogations dans le domaine de la paléoméallurgie, n'a pas été dosé.

■ Hache plate de Saint-Pée-sur-Nivelle

Cette nouvelle hache plate a été découverte par Michel Recalde au cours d'une promenade pendant l'été 2002, au sud-est de la commune.

Elle émergeait légèrement d'un talus situé en bordure d'un chemin de crête, à 200 m d'altitude et à 700 m à l'ouest d'une enceinte très vraisemblablement protohistorique qui a servi, plus tard, aux troupes napoléoniennes (Fig.1).

Cet objet nous a été confié pour étude.



Fig. 1
Photographie
du lieu de la
découverte de la
hache plate.

96

■ Description

Il s'agit d'une hache plate de dimensions modestes, à légers rebords, ceux-ci n'étant marqués que d'un seul côté (Fig. 2 et Fig. 3). Ses dimensions sont les suivantes (en mm) :

- longueur : 55
- largeur au tranchant : 34,6
- largeur au talon : 16,9
- épaisseur maximale : 6
- poids : 55 g

Les côtés sont rectilignes si bien que la section est sub-rectangulaire. Le tranchant est symétrique, sauf sur un angle qui semble-t-il a été équerri. Le talon est dissymétrique et incurvé. On remarque sur une des faces, des traces d'usure au niveau de l'emmanchement.

L'état de surface est excellent. Toutefois aucun commentaire sur la couleur extérieure ne peut être fait, la hache ayant été recouverte d'un vernis noirâtre.



Fig. 2
Photographie
de la hache plate
de Saint-Pée-sur-
Nivelle.

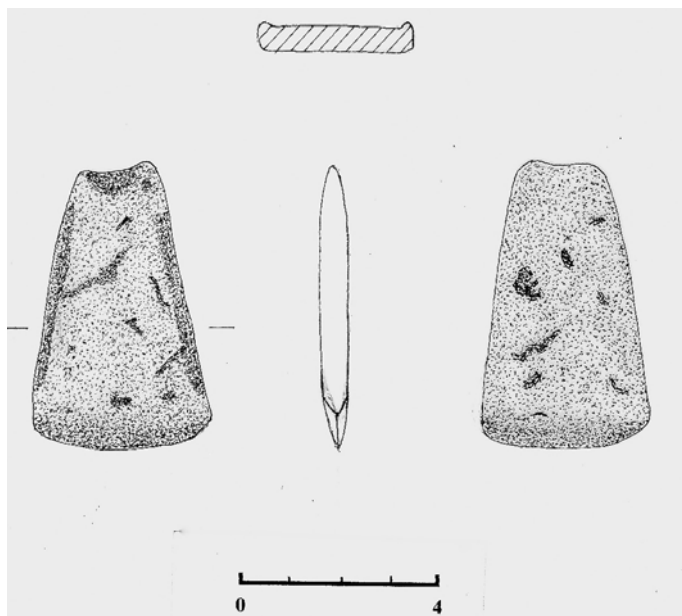


Fig. 3
Dessin de la hache
plate de Saint-Pée-
sur-Nivelle

■ Composition du métal

Un échantillon de métal, prélevé par micro-forage, a été analysé par fluorescence X par l'Université de Mannheim (Allemagne) (n° de l'analyse : MA-80959). Les résultats, exprimés en poids % sont donnés dans le tableau ci-contre :

On remarque la très forte teneur en arsenic (4,3 %) et l'absence presque totale d'autres éléments, en particulier l'étain et le plomb.

Élément	Teneur (%)
Cuivre	95
Fer	< 0,02
Cobalt	< 0,01
Nickel	0,019
Arsenic	4,3
Sélénium	0,015
Argent	0,033
Étain	0,005
Antimoine	0,01
Or	< 0,01
Plomb	0,014

■ Commentaires et conclusion

Il est relativement malaisé de tenter de classer les haches plates à partir de leur morphologie, car les différences sont minimales. La forme générale de la hache de Saint-Pée-sur-Nivelle est proche de celles découvertes dans le Béarn à Boueilh-Boueillo-Lasque (Blanc, Etchecopar, 1985), à Abos (Blanc et al, 2007) et à Labatmale (Blanc et al, 2007). Elle s'en distingue par la modestie de ses dimensions.

Du point de vue de la composition chimique, la hache de Saint-Pée-sur-Nivelle se distingue de toutes les autres découvertes dans les Pyrénées-Atlantiques par sa teneur extrêmement élevée en arsenic. Elle surpasse

nettement de ce point de vue les haches trouvées dans le Gers (Cantet, 1991), dans le Périgord (Chevillot, 1989) et représente même un cas extrême pour l'Aquitaine (Roussot-Larroque, 2005).

Cette teneur très élevée soulève une question d'importance. L'arsenic aurait-il été volontairement introduit dans le cuivre avant la fusion de ce dernier afin d'augmenter le durcissement de l'outil fini ? On sait en effet que, à teneur identique, la présence d'arsenic dans le cuivre est équivalente, pour la dureté de l'objet, à celle des alliages cuivre étain (bronze). Il est encore trop tôt pour être affirmatif. D'autres découvertes doivent être effectuées. D'autres données analytiques doivent être engrangées.

Quant au classement chronologique de cet outil, il ne peut être qu'approximatif. En effet, la hache a été trouvée de façon fortuite, en l'absence donc de tout contexte archéologique. Toutefois, sa composition chimique, avec l'absence d'étain, suggère le tout début de la paléomé-tallurgie, soit le Néolithique final, voire le Chalcolithique.

(*) claudc.blanc23@wanadoo.fr

Bibliographie

BLANC C., ETCHECOPAR D., 1985, Découverte d'une hache plate à Boueilh-Boueilho-Lasque, *Archéologie des Pyrénées occidentales*, t. 5, p. 87-94.

BLANC C., BORDENAVE J., LIESS R., TREBUCQ J., 2007, Découverte de trois haches plates en Béarn (P.-A.), *Archéologie des Pyr. occ. et des Landes*, t. 26, p. 33-42.

BLANC C., 2009, Une collection de haches métalliques inédite des Pyrénées-Atlantiques, *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, t. 28, p. 43-52.

CANTET J.-P., 1991, *L'âge du Bronze en Gascogne gersoise*, Éd. Vésuna (Périgueux), *Archéologie* n° 4, 239 p.

CHEVILLOT C., 1989, *Sites et cultures de l'âge du Bronze en Périgord*, Ed. Vésuna (Périgueux), *Archéologie* n° 3, t. I : 250 p. ; t. II : 370 pl.

ROUSSOT-LARROQUE J., 2005, Première métallurgie du Sud-Ouest de la France, *Mémoire XXXVII de la Société Préhistorique française*, AMBERT T et VAQUER J. dir, Actes du Colloque int. de Carcassonne, 28-30 sept 2002, p. 159-173.

SAINT-PÉRIER R., 1936, La grotte d'Isturitz II. Le Magdalénien de la grande salle, *Archives de l'Institut de Paléontologie humaine*, Mémoire 17, 140 p.

CHAPELLES DU PAYS BASQUE

Photographies de **Gabrielle DUPLANTIER**

Éditions Cairn, Pau, 2009, 128 p. (ISBN 978-2-35068-133-7)

Odile CONTAMIN

Sollicitées par la maison d'édition Cairn, Gabrielle Duplantier (photographe) et Odile Contamin (historienne de l'art) ont parcouru le Pays Basque à la recherche des chapelles et des oratoires qui ponctuent des paysages familiers. En partant des sites habituellement fréquentés par les pèlerins ou par les voyageurs, elles ont conduit leurs pas et leur regard vers des lieux éloignés des sentiers balisés, parfois même oubliés de l'histoire. Le résultat de ce travail à quatre mains est un ouvrage de photographies composé autour d'une réflexion sensible.

Parmi les 160 édifices visités tout au long de l'année, la photographe a choisi de sélectionner ses émotions, son empathie. Elle en propose une vision très personnelle. Les murs se parent de lumières particulières. Les conditions atmosphériques révèlent des moments suspendus. Les saisons vibrent de couleurs étonnantes.

Un texte, introduisant chacune des trois parties, souligne la distinction des chapelles en trois catégories. Le lecteur est d'abord invité à grimper sur les collines

jusqu'aux sanctuaires qui les protègent, conduit sur le sentier littoral à la rencontre des marins ou sur les chemins basques de Compostelle, guidé par les représentations du grand Saint Jacques. Il est ensuite accompagné dans les anciennes églises paroissiales, devenues "succursales" depuis la Révolution, et qui ont aujourd'hui usage de chapelle. Le lecteur est enfin introduit dans les domaines privés, châteaux, maisons nobles, institutions ou établissements d'enseignement qui possèdent une chapelle parfois encore utilisée ou souvent délaissée.

À travers l'objectif du photographe, ces témoins de l'histoire et du patrimoine basque sont revisités. Gabrielle Duplantier a "rencontré" des lieux qu'elle nous livre dans une vision personnelle et artistique.



Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3

Fig. 1

Chapelle de la Madeleine, Bidart.

© Gabrielle Duplantier.

Fig. 2

Calvaire de la chapelle d'Arantzazu, Ainhoa.

© Gabrielle Duplantier.

Fig. 3

Chapelle St Barthélémy de Larrory.

© Gabrielle Duplantier.

CARTES GÉOGRAPHIQUES ANCIENNES CAHIER DU SUD LANDAIS, N° 7, 2009

Texte : Jean-Jacques TAILLENTOU, Marie-Claire DUVIELLA

préface : Jean-Pierre LESCARRET

photographies : Ronald FITTE

Réalisation : Alain DUVIELLA

Association pour la Sauvegarde et la Diffusion du Patrimoine Culturel
du Sud-Ouest des Landes (SADIPAC), 96 p. (ISSN 1765-1255)

Dans le Bulletin du Musée Basque n° 173, nous nous étions fait l'écho de la parution à compte d'auteur de l'Atlas du Pays Basque de P. Laborde, cette fois-ci c'est le travail d'un éditeur local (la SADIPAC), peut-être trop mal connu, que nous avons décidé de mettre en exergue.

Kristian LIET

Ce septième "Cahier du Sud Landais" est un somptueux recueil de cartes géographiques embrassant la côte du Golfe de Gascogne. Le format de l'ouvrage proposé (A3), la qualité du papier choisi, l'abondance des cartes font de ce numéro un modèle du genre.



COMPTES RENDUS

Cet ouvrage collectif fait défiler plus de cinquante cartes réalisées entre le XI^e et le XIX^e siècles. Essentiellement issus de la collection privée du Docteur Raillard, ces dessins magnifiques se retrouvent ici avec des cartes plus connues mais difficiles d'accès pour le commun des mortels (Beatus de Saint-Sever du XI^e siècle, Table de Peutinger du XIII^e siècle) et pieusement conservées à la Bibliothèque Nationale de France, aux Archives municipales de Bayonne, aux Archives départementales des Landes et dans le fonds de la Chambre de Commerce de Bayonne. Tous les documents sélectionnés font l'objet d'un éclairage géographique, historique ou étymologique très accessible.

Du XVI^e au XVIII^e siècle, les cartes se font plus nombreuses, plus précises et ce Cahier spécial offre un panel très riche de cette période.

Loin de se cantonner à la "côte de Guyenne", les relevés montrent souvent un littoral "basco-aquitain" balayant les rivages depuis la Pointe de Grave jusqu'à Castro-Urdiales en Cantabrie. Très nombreux sont les détails s'attardant sur le bassin de l'Adour, la côte labourdine et le Gipuzkoa.

Bravo à nos confrères d'outre-Adour pour ce Cahier monothématique parfaitement réussi !

Contacts : www.sadipac.com, sadipac@orange.fr

101

LA TRAITE BAYONNAISE AU XVIII^e SIÈCLE INSTRUCTIONS, JOURNAL DE BORD, PROJETS D'ARMEMENT

Jacques de CAUNA, Marion GRAFF

Éditions Cairn, Pau, 2009, 180 p. (ISBN 978-2-35068-1603)

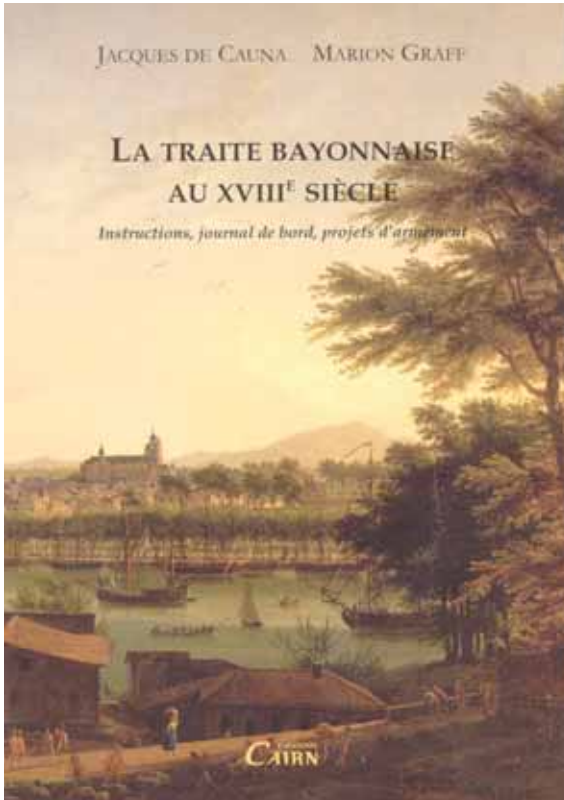
Olivier RIBETON

En 2009, le professeur Jacques de Cauna fait paraître, avec la collaboration de son élève Marion Graff, un petit ouvrage de 180 pages aux éditions Cairn, intitulé *La traite bayonnaise au XVIII^e siècle. Instructions, journal de bord, projets d'armement*. Ce livre fait partie de la collection "Écrits du for privé des Pays de l'Adour", dirigée par Michel Braud et Maurice Dumas. La collection publie les travaux du "projet de recherche concernant la mémoire, l'écriture de soi et la patrimonialité dans les Pays de l'Adour", projet entrepris en 2008, dirigé par des historiens et des littéraires de l'Université de Pau et financé par le Conseil Général. Cette entreprise s'inscrit dans le cadre national de l'enquête menée par le Groupe de Recherche "Les écrits du for privé en France de la fin du Moyen Âge à 1914", créé par le CNRS en 2003.

Jacques de Cauna est connu pour ses travaux consacrés à l'émigration aquitaine aux Îles d'Amérique, en particulier dans la partie française de Saint-Domingue, devenue Haïti. Il a déjà traité des liens entre "Bayonne et Saint-Domingue au XVIII^e siècle" dans le *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne* en 1988 (n° 144, p. 85 à 104). Il a publié, chez Atlantica en 1998, *L'Eldorado des Aquitains : Gascons, Basques et Béarnais aux Iles d'Amérique (XVII^e – XVIII^e siècles)*. L'actuel ouvrage aborde pour la première fois l'histoire du commerce colonial de Bayonne sous l'angle de la traite négrière. La première partie, rédigée par Jacques de Cauna, montre que la participation bayonnaise à ce trafic est très faible si on la compare au

trafic de Nantes qui absorbe près de la moitié des expéditions de traite, et même aux trafics secondaires du Havre, de La Rochelle et de Bordeaux. Habituellement Bayonne privilégie les voyages "en droiture" qui consistent à envoyer aux Îles les produits alimentaires ou industriels qui leur font défaut et à en recevoir en retour des denrées coloniales (surtout le sucre) re-exportables vers l'Europe du Nord. Bayonne assure en moyenne dix pour cent du commerce colonial français. Plusieurs voyages sont "triangulaires", dirigés d'abord vers l'Afrique, puis de là vers les Îles d'Amérique, avant de se confondre au retour avec "la droiture". Un premier répertoire recense entre 1741 et 1792, huit maisons d'armement bayonnais et neuf expéditions pour la traite. Mais il y en eut davantage. Il souligne une fréquente corrélation entre les activités corsaires et celles de la traite. Il prend en compte les parts d'armement prises dans d'autres ports, notamment à Bordeaux et en Espagne. Des branches familiales de négociants bayonnais installées à Nantes ou au Havre arment directement dans ces ports pour la traite.

Dans une deuxième partie, Marion Graff publie de nombreux documents inédits, en particulier des "Instructions pour la traite dans le Golfe de Guinée données par Jacques Montz au capitaine Meyrac" en 1741 ; un "Petit recueil de ce qui est convenable pour la traite des Noirs à Juvas et Jaquin...", vers 1740 - 1743 ; le "Journal de bord du second capitaine Gaultier", en 1742 ; enfin divers documents tous issus des Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques. En conclusion, des compléments d'information sont à trouver dans les archives privées. Jacques de Cauna en cite quelques unes et fait appel aux chercheurs.



ZER DA HORI ? QU'ES ACÒ ?

Cette nouvelle rubrique est dédiée à un objet.

Celui-ci est reproduit ici en photo.

Issu des collections du Musée Basque... ou non, il ne demande qu'à être reconnu !

À quoi pouvait-il (ou peut-il) servir ?

A-t-il un nom ?

Où s'en servait-on ?

Vous trouverez les réponses à ces questions sur notre site :

www.samb-baiona.net

Si vous avez des objets-mystères à proposer, n'hésitez pas à nous les communiquer en

utilisant notre adresse mail :

bulletin@samb-baiona.net



Bonne observation !



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

